

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

BIMENSUELLE.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

C 92657

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les Deux Cahiers*.
M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Leⁿ Devoir du fils*. —
56. *Monette*. — 76. *Tante Babiole*.
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gralenne*.
Louis d'ARVERS : 156. *Madeline*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*. — 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BEAL : 18. *Trop petite*. — 160. *Autour d'Yvette*.
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour
vaincre*.
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Anceltie*. — 180. *Le Crime de
Mademoiselle Boulllaud*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMR : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
Jean FID : 116. *L'Ennemie*. — 152. *Le Cœur de Ludiotine*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
54. *Romanesque*. — 63. *Carmenetta*. — 83. *Meurtrière par la vie!*
— 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*. — 142. *Bonheur
méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*.
E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau*.
Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'éroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
M. de HARCOET : 37. *Desinters Rameaux*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de Poupée*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur*. — 131. *Pignon sur rue*.
Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur*.
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort*.
LAFONTAINE : 185. *La Servante*.
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui*.
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour*. — 141. *Le Logis*. — 162. *L^{es}
Raisons du cœur*. (Suite au verso)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÉS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Lady A. NOEL : 184. *Un Lâche.*
Francisque PARN : 151. *En silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicia PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 181. *L'Amour en deuil.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une heure sonnera...*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *À grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 42. *Odette de Lymalla.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*
Andrée VERTIOL : 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camillo de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Peures.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 182. *Le Chevalier de la rose blanche.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont, pour la plupart, que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25

C92657

M. PROCOPE LE ROUX

L'Amour en Péril



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Amour en péril

I

La mer bruissait dans la nuit; le flot chantant, caressé, puis abandonné par la clarté alternante du phare, reflétait les mille feux de la Hève. Petit à petit, le murmure de la vague fut couvert par le bruit grandissant d'une voiture qui s'avavançait dans l'ombre et vint se placer devant une villa normande, élégante et fleurie. Successivement, deux jeunes filles descendirent; de taille différente, mais pareillement sveltes et fines, elles apparurent un instant, séduisantes à la faible lueur des feux de la voiture; un homme à l'allure militaire les suivit et tendit avec courtoisie la main à la dernière occupante du coupé, une femme jeune encore, malgré ses cheveux blancs qu'un rayon lumineux vint éclairer. Porte ouverte, cocher payé, verrou remis, bonsoirs rapidement échangés, chacun se retrouva, avec un plaisir lassé, dans le home familial.

Les deux sœurs, Marthe et Jacqueline, se retirèrent dans leur chambre, jolie pièce tendue de cretonne aux couleurs gaies, et qu'une lampe électrique voilée de crêpes légers aux teintes claires, éclairait doucement.

Silencieusement, elles posèrent leurs neigeuses sorties de bal sur une chaise longue chargée de coussins soyeux, posée devant les fenêtres, et, tandis que Jacqueline, dite Linette, à la courte crinière dorée, s'attardait à la vitre, à contempler l'infini sombre des eaux et des cieux, Marthe, la sœur aînée, toute grâce et sérénité en sa menue personne, se mit à natter ses lourds cheveux, couleur de châtaigne mûre. Son mince visage se chargeait par instant d'un souci léger, d'un mécontentement certain.

A la dérobée, toujours silencieuse, Linette, qui avait en soupirant abandonné sa pose contemplative, pour s'occuper de sa toilette de nuit, à la dérobée, Linette l'observait.

Une expression, tantôt hautaine, tantôt très douce, éclairait, en modifiant la teinte de ses prunelles, l'éclat de ses yeux sombres; en gestes souples et harmonieux, elle jetait, sans nul souci de l'ordre, sa robe vaporeuse, ses jupons légers autour d'elle; un coup de brosse sur sa chevelure courte aux ondes naturelles et dorées, le temps d'enfiler la longue chemise de nuit qui lui donnait l'aspect d'une enfant très jeune, et, sans plus de cérémonie, Linette se glissa dans l'un des lits jumeaux habillés de cretonne vive, comme les murs.

Marthe était loin d'avoir achevé ses préparatifs de nuit; aussi Linette, après être restée un long moment assise, à suivre des yeux les allées et venues silencieuses de sa sœur, n'y tint

plus et, mutine, l'interpella, secouant ses mèches dorées :

— Marthe, ton sermon n'est pas encore prêt? est-ce pour demain? est-ce pour ce soir?

Marthe, sans lever les yeux, sans interrompre son travail, agenouillée devant une commode ancienne dont le flanc arrondi luisait de l'éclat des vieux cuivres, Marthe se prit à sourire, et dit, refermant doucement le tiroir :

— Tu te sens fautive, Linette, et tu fais comme autrefois, quand tu étais toute petite, t'en souviens-tu?

Sa voix vibrait, très frêle et pourtant prenante, d'un timbre argentin et clair, assez rare, et des charmes de sa modeste personnalité.

Linette ne répondant rien, Marthe continua en se relevant et en fixant sur sa sœur le doux regard de ses yeux gris :

— Lorsque tu avais commis quelque sottise, dans ta petite enfance, tu venais te poser devant moi, bien droite, très grave, et tu me disais d'un air contrit : « Ma grande, gronde-moi vite, pour que ce soit bientôt fini.

— Mais, interrompit vivement Linette, en bondissant sous ses draps, et s'asseyant délibérément dans son lit, redressée d'un air de défi, je n'ai fait aucune sottise et si je te prie de produire ton petit sermon, c'est que je veux t'éviter une mauvaise nuit, peuplée de cauchemars fraternels.

— Tu plaisantes, Linette, mais tu sais fort bien que ta conduite au bal, ce soir, n'a pas été celle dont tu t'honores habituellement, celle que tu exiges toi-même de tes amies.

Et, interrompant une exclamation étouffée de sa sœur, Marthe, enfilant un peignoir, vint

s'asseoir sur une chaise basse près du lit de Linette et reprit :

— Voyons, chérie, quelle lubie t'a prise, ce soir, de te laisser faire ainsi la cour par un nouveau venu, un inconnu?

— Pardon, Marthe, rétorqua la voix nette et chaude de l'interpellée, s'il t'est inconnu à toi, moi, je sais fort bien à qui j'ai eu affaire, — et rougissant — Émile Bréval, pour te servir, jeune assureur, très distingué, assez timide, très troublé par mes charmes (salut), trente ans, orphelin (veine, pas de belle-mère), enfin un mari possible... et qui sait, peut-être probable...

Tout cela, débité d'un petit ton badin et avec une volubilité contenue, destinés à cacher un visible embarras.

— Linette, fit d'un ton de reproche la sœur aînée, comment peux-tu parler aussi légèrement d'une question si grave... Petite fille romanesque, tu m'effraies, vois-tu; je crains pour toi les cruelles désillusions de la vie. Suis donc mon exemple : renferme-toi dans une prudente réserve et attends... afin de n'aimer qu'à bon escient.

— Ah! non, interrompit Linette, les yeux assombri et secouant sa tête dorée, ah! non, vois-tu, j'ai trop soif de vivre, moi... J'aurais bien trop peur, en suivant ton exemple, de laisser passer au ciel de mes rêves, sans le captiver, le bel oiseau rapide, qui pourrait m'apporter l'amour... et je ne m'en consolerais jamais.

— Folle Linette, j'ai grand'peur que tu ne prennes pour un merveilleux oiseau bleu le premier passereau venu...

— Qu'importe si ce n'est qu'un humble et simple petit oiseau, Marthe, si je puis l'aimer...

— Voilà le mot que j'attendais, « si je l'aime »... Mais ce n'est pas tout, dans le mariage, ma pauvre petite; si tu places mal ton amour, tu te prépareras une vie de souffrances, tu risqueras de perdre tes chances de bonheur, tu t'amoindriras...

— Non, je ne crains pas cela, vois-tu... l'amour ennoblit tout, il me semble... et puis, erreur n'est pas crime... si je me trompe, j'aurai assez de vaillance pour accepter le sort que j'aurai voulu et m'ingénier à y acclimater un relatif bonheur... Tiens, pour te rassurer et te montrer ma profonde philosophie, laisse-moi te confier le rêve que je fais le plus souvent, quand ma pensée s'envole vers l'avenir :

« Être heureuse? non pas; mais avoir le destin de créer de la joie en appartenant à celui qui a le plus besoin de moi... Que dis-tu de mon souhait?

— Ce que j'en dis? J'espère bien qu'une prière aussi dénuée de sens... ne sera pas exaucée... Où prends-tu des idées pareilles?

Très attristée de cette réponse, le cœur serré, la pauvre Linette protesta d'une voix entrecoupée :

— Mais ce sont des idées très sérieuses... conformes à l'esprit chrétien... je ne comprends pas, Marthe, que tu m'en blâmes... ainsi... et Linette se retourna vivement pour enfouir son visage dans son oreiller, ne voulant pas que sa sœur vit deux grosses larmes perler à ses cils et rouler traîtreusement sur ses joues fraîches, malgré ses efforts pour les retenir...

Marthe, malgré la réserve un peu froide

qu'accusait son attitude, avait une sensibilité très vive; émue de ce gros chagrin, elle attira dans ses bras la tête charmante de sa sœur, puis essuyant les larmes qui brillaient aux cils recourbés et l'embrassant tendrement :

— Mon chéri, mon petit enfant, que tu me fais peur, dit-elle ! Tous les dévouements, toutes les tendresses sont en réserve dans ton bon petit cœur que j'ai voulu très affectueux et sans égoïsme... mais il a dépassé ma mesure. Je ne te dis plus rien, ma chérie, suis ton chemin, tu dois avoir raison contre la raison même. Mais je ferai, moi aussi, une prière pour ton avenir : qu'il soit digne de toi, celui qui t'est destiné, le possesseur de mon cher trésor.

— A la bonne heure, reprit Linette mi-riant, mi-pleurant. Je te retrouve, ma grande sœur, ma petite mère, mon cher exemple avec notre admirable maman... Comment veux-tu, ajouta-t-elle dans un de ces soudains élans qui la rendaient si délicieuse, comment veux-tu qu'on ne devienne pas meilleur eptre vous deux ? La sagesse et le dévouement personnifiés ?

Et prenant le visage grave et menu de Marthe entre ses mains, elle l'embrassa avec une fougue passionnée, l'étouffant presque de ses caresses.

— Assez, assez, de grâce, gémit Marthe en riant. En fait de sagesse, il me semble que j'en manque totalement, pour le moment, en t'écoutant ainsi rêver tout haut, à pareille heure, quand nous devrions dormir toutes deux depuis longtemps. Je devais simplement te reprendre de ton inconséquence ; au fait, qui donc te l'a présenté, ce M. Bréval ?

— Qui donc ? voilà qui va faire taire tes serripules, ma chère : c'est Jacquemain, le brave et

paternel Jacquemain, et il m'en a fait un éloge chaleureux dont il n'est pas prodigue, tu le sais; te remets-tu de tes craintes, ma pauvre sœur?

— Peut-être, Linette, suis-je trop craintive, trop sévère aussi; mais père, le commandant, si rigide sur les questions de tenue, que dira-t-il à maman, s'il a remarqué ta façon d'être?

Pâlie, redressée, les yeux cernés soudain, Linette s'écria :

— Marthe, tu sais que je ne reconnais à mon beau-père aucun droit sur moi. Son opinion m'importe peu, et ses observations, ses avis, ne m'influenceront jamais pour mon avenir.

— Linette, comme tu es injuste, s'exclama Marthe sincèrement émue. Pauvre commandant, si bon pour nous, si parfait pour maman... Je ne te comprends pas, et je te trouve bien ingrate... Tiens, je me couche et j'éteins la lampe, tu déraisonnes ce soir. Bonne nuit, ajouta-t-elle avec humeur, et tâche d'être plus sensée demain.

Et, embrassant sa sœur d'un air mécontent, Marthe tourna le commutateur et se mit pres-tement au lit.

Et l'on n'entendit plus, dans la jolie chambre soudain assombrie et silencieuse, que le murmure lointain des flots sur la grève et le roulement sourd des galets ballottés par la marée.

II

Linette eut bien de la peine à s'endormir cette nuit-là; ce n'est pas que le bruit connu et aimé de sa grande voisine, la mer, empêchât son sommeil, mais les paroles de Marthe avaient éveillé en elle mille sentiments, certaines réminiscences, qui la troublaient profondément.

Dans son insomnie, elle revoyait en esprit toutes les péripéties de sa jeune vie...

Lorsque sa chère maman, après bien des hésitations, avait jadis accepté l'offre désintéressée du commandant Dumont, lui apportant l'aisance et la paix, Marthe, ravie, voua à son beau-père une affectueuse reconnaissance. Linette, très entière, passionnément attachée au souvenir de son père, s'avouait n'avoir, dans cet heureux événement, vu qu'une cruelle intrusion...

Un étranger s'introduisait dans le sanctuaire cher à son cœur, dans ce foyer, où le culte du mort avait uni et soutenu la famille décimée. Les soucis quotidiens, les privations qui avaient mûri l'aînée, faisant d'elle la confidente angoissée de M^{mo} Lesueur, glissèrent toujours sur

le solide optimisme de Linette. Il lui était encore plus doux, plus cher, le pauvre nid battu des vents, quand la gêne s'y abattait, meurtrissant les yeux tendres de sa mère, réduisant les menus, mais rapprochant, d'une étreinte puissante et douloureuse, les petites des bras maternels...

Ce passé, souvenir de misères, mais aussi de pures tendresses, emplissait en cette fin de nuit l'âme de la jeune tourmentée.

— Oui, je sais, songeait-elle, en jetant un regard indifférent sur les jolies choses, meubles de style, bibelots gracieux, qu'éclairait joliment, à intervalles réguliers, la lueur circulaire du phare, le luxe qui nous entoure, les plaisirs que nous prenons, je sais bien que c'est à lui que nous les devons... Aussi, je ne puis les aimer, même, j'ai comme un remords d'en profiter...

« Comme j'aimais mieux nos vieux meubles, simples certes, car maman n'avait gardé que les plus sévères, les indispensables, mais ils avaient vu papa nous aimer, vivre et mourir... Ici, j'ai toujours l'impression d'être à l'hôtel... en passante. L'accueil du home, la chère caresse des habitudes, toute cette ambiance de tendresse enveloppante dont je jouissais sans m'en rendre compte dans le « chez nous » d'autrefois, je ne les retrouverai plus que dans mon « chez moi »...

« Voilà pourquoi je ne repousserai pas les avances de M. Bréval, conclut Linette, en enfonçant résolument sa tête fatiguée dans l'oreiller. Je veux accomplir pleinement ma destinée de femme, me donner toute, créer du bonheur, un foyer, des tout petits... Je suis tou-

jours la Lycéenne qui scandalisait une directrice, vieille fille et universitaire entêtée, lorsqu'elle demandait aux grandes ce qu'elles espéraient devenir dans l'avenir. La plupart des réponses étaient dictées par un mesquin désir de lui complaire qui m'horripilait. En s'adressant à moi, elle pontifiait : « C'est vous, Jacqueline, me dit-elle, qui devriez préparer Sèvres, je vous promets le succès dans cette voie, ce serait très heureux pour votre mère. Pourquoi ne voulez-vous pas en entendre parler ? » — « Parce que, répondis-je, Mademoiselle, je veux me marier et avoir des enfants... »

Eh bien, comme jadis, mon idéal est toujours le même. J'ai soif de me donner, de me dévouer, d'avoir à mon tour des charges et des devoirs... d'être la compagne, l'épouse... mais de qui ? Hélas, ce n'est pas à un inconnu que j'avais rêvé faire ce don absolu de moi-même... Maurice Niel... « Mon Maurice », comme ils disaient tous, autrefois... Mon charmant petit amoureux de jadis, le compagnon de mes enthousiasmes, de mes rêves, mon camarade de travail, mon maître en poésie... Maurice... certes, longtemps, j'ai vu en lui mon mari futur... Mais quoi ? il ne donne depuis des années aucun signe de vie, d'affection. Se souvient-il, seulement, de sa Linette aux grands yeux, comme il disait en riant de mes émerveillements... ? Comment savoir ? Je ne veux pas perdre ma vie dans une attente vaine et stérile. Un roman, un beau rêve d'amour, c'est bien... Un mari, un enfant, c'est mieux...

Et Linette, torturée par ses souvenirs, par ses espoirs, par ses désirs, ne pouvait trouver le sommeil...

Quand l'aube parut enfin, blanchissant les vitres et chassant la blafarde lueur du phare, qui, toute la nuit, avait accompagné de ses feux intermittents les angoisses de la jeune fille, ses alternatives d'espérance, de regrets, la lutte de ses sentiments contraires, voici ce que Linette avait décidé. Elle laisserait le beau garçon, intelligent, bien portant, qu'était Émile Bréval, s'attacher à elle. Si leurs vies devaient être unies, elle ne connaîtrait peut-être pas le bonheur qu'elle avait rêvé... mais elle *vivrait*, elle aurait des enfants jolis et sains. « Que Linette, pensait-elle, soit une semeuse d'humaines joies. »

Secrètement, elle espérait que le bruit de prochaines fiançailles irait peut-être éveiller dans le cœur de Maurice Niel de tendres souvenirs, de puissants regrets... « S'il m'aime encore, concluait-elle, la crainte de me perdre l'amènera bien à faire un geste, une démarche qui me dicteront ma conduite... S'il m'a oubliée, alors j'épouserai Émile Bréval sans le moindre trouble, et je ne perdrai pas le meilleur temps de ma vie pour une chimère, à attendre ce qui ne sera jamais.

Et, soulagée par cette décision prise, que la pauvre petite croyait habile et juste, Linette s'endormit enfin, brisée...

Qu'aurait-ce été, si elle avait pu prévoir ce que cette ligne de conduite lui préparait, dans l'avenir, de dangers, de chagrins, avant le triomphe final... ! Pauvre Linette, brave, loyale, irréductible, la vie, cruelle à ceux-ci, allait la meurtrir, la façonner...

III

Le matin qui suivit cette nuit de bal fut morose dans la claire villa du commandant.

En se réveillant, Marthe et Linette, soucieuses, obsédées du même souvenir, inexprimé encore entre elles, parlèrent peu, étreintes d'un commun malaise moral. Marthe avait réfléchi, en se remémorant les confidences de sa sœur, aux projets de jadis entre les deux familles très unies, les Niel et les Lesueur; et sa pensée, ce matin-là, comme celle de sa sœur, avait pour leit-motiv le petit Maurice d'autrefois...

« Était-il possible, pensait-elle, que Linette eût oublié son ami d'enfance, son charmant petit amoureux? Ne devrait-elle pas le lui rappeler? Mais... était-ce prudent? Ét si la petite avait fait table rase de ses espoirs passés, devait-elle l'en faire souvenir? Elle soupçonnait, sans preuve cependant, Linette ne lui ayant jamais fait de confidences, que l'absence de Maurice, son détachement, son silence, devaient l'avoir fait souffrir. Alors n'était-il pas cruel, autant qu'inutile, de rouvrir une blessure fermée, peut-être avec beaucoup de peine?...

Et elle déplorait, elle, l'aînée, dont la protec-

tion aurait voulu être si efficace, de ne pouvoir intervenir heureusement, de douter même de l'opportunité du fait...

Le même souci tourmentait Linette...

Certes, elle désirait se marier, quitter le toit de son beau-père, pour le sien propre, s'évader de la lourde atmosphère de malaise qu'elle créait, à son insu, involontairement, au nouveau foyer, par ses continuelles ironies, ses répugnances mal dissimulées, les heurts qu'elle ne savait pas éviter, les conflits continuels de sa conscience entre le culte qu'elle rendait à la mémoire de son père et son désir de ne pas faire souffrir sa mère chérie, conflits qu'elle n'arrivait pas à cacher assez habilement pour que les époux ne les pressentissent et qui jetaient M^{mo} Dumont dans de silencieux désespoirs qui altéraient sa santé.

Confusément, Linette sentait que, malgré son grand amour pour sa maman, elle était un obstacle à la paix de celle-ci, un involontaire reproche vivant, par sa ressemblance parfaite avec son père d'abord, et surtout par ce qu'on sentait en elle d'irréductible.

« Marthe, elle-même, aurait beaucoup plus de joie au nouveau foyer, pensait Linette, si je n'étais pas là. Elle aime comme lui les réunions, les brillantes relations, tout l'entraînement mondain de ce milieu militaire. Bien souvent, ils renoncent à une sortie, sans se concerter, simplement parce qu'ils sentent mon hostile opposition et évitent de me fournir l'occasion de l'exprimer.

« Marthe se détacherait beaucoup mieux du passé, serait avec joie une vraie fille pour le commandant, si je n'étais pas là, irréductible-

ment « Lesueur ». On me regretterait bien un peu, parce que Linette, il y a des jours où elle est bien amusante, et puis, quand elle veut se faire pardonner une méchante boutade, elle est si gentille qu'elle sait faire tout oublier, au commandant tout le premier. Mais au fond, ils ne me regretteraient pas longtemps, je crois même que mon départ, sans qu'ils s'en rendent compte, leur causerait un involontaire soulagement...

Oui, tous ces raisonnements étaient parfaits; mais Linette, dans le secret de son cœur, savait très bien qu'ils n'auraient eu aucun poids pour la décider, si elle avait pu croire que Maurice songeât encore à elle.

« Il m'aimait pourtant bien tendrement, se disait-elle... J'étais le but de ses rêves, l'objet de ses projets d'avenir. Est-il possible qu'il ait oublié tout cela? J'ai de la peine à le croire... Pourtant il paraît que cela arrive tous les jours...

« Autrefois, je sentais sa tendresse m'entourer, m'envelopper. Le jeudi, quand maman et sa grand'mère, qui l'avait élevé, se réunissaient, nous lisions des vers de Hugo, de Leconte de Lisle, de Vigny, mon préféré; il me les commentait, m'aidant à mieux les comprendre... Je croyais si bien que ce serait lui mon cher mari... je lui appartenais par avance et la plus grande joie de ma vie aurait été de le voir venir, se réclamant du passé, m'offrir sa vie. Je l'ai toujours espéré sans me l'avouer, ce retour, cette reprise... Voilà deux ans qu'il est revenu d'Allemagne; il a vingt-cinq ans, une situation, qu'attend-il?...

« Non, inutile de me leurrer, le rêve de mon

adolescence est mort, je dois regarder devant moi, non derrière, et accueillir l'idée de fonder mon foyer, le cher foyer que je veux heureux par moi, empli de rires d'enfants, avec le brave garçon que Dieu a mis sur ma route, si toutefois il pense à moi...

Tout en songeant de la sorte, Linette aidait Marthe à épousseter les bibelots d'un hall curieusement éclairé par un grand vitrail aux rosaces multicolores. Elle plaçait et déplaçait soigneusement les porcelaines de Chine, les statuettes de bronze; d'un coup de chiffon adroit, faisait reluire les panoplies d'armes anciennes, les faisceaux de sabres divers, un casque allemand, trophées de guerre. Sur un guéridon en forme d'étoile richement incrusté, une lampe de mosquée superposait ses six étages hexagonaux; plus loin, sur une étagère de coin, se dressait un splendide vase arabe surchargé d'ornements; les tentures des fenêtres en andrinople ornées de bandes d'arabesques donnaient à ce hall, ainsi que les meubles rares qui le garnissaient, un caractère très gai d'exotique originalité.

C'était le coin préféré du commandant. Une fine odeur de tabac le prouvait, du reste. Quelques sièges de bambou, légers, maniables, drapés d'écharpes orientales, deux tables incrustées de nacre, l'une tenant lieu de bureau, l'autre de table de jeu, supportant un tric-trac.

« Ce brave commandant, songeait Linette en secouant par la fenêtre ouverte un cendrier, s'il savait ce que la « petite têtue », comme il m'appelle, roule dans sa cervelle, il serait, ma foi, très offusqué. Mais, mon cher commandant, je sais que nous n'avons que de petites dots

insignifiantes pour le monde où nous vivons; or, je sens que M. Bréval a un noble et généreux caractère... Maurice aussi, autrefois... J'ai donc eu et j'ai encore deux chances dans ma vie que je ne retrouverai peut-être jamais...

« Quant à compter, mon second père, sur vos générosités, escompter quelques dizaines de plus au chiffre de ma dot, cela jamais... Ma pauvre petite dot! péniblement économisée par mon vrai papa aimé, respectée dans les jours de pire détresse par cette pauvre maman... je la veux intacte et ne veux rien de plus pour me mettre en ménage. Mon ménage, ma maison, quel rêve! songeait Linette, frottant et époussetant toujours.

Et de sa voix chaude, elle se mit à fredonner inconsciemment :

« Ah! qu'il serait gentil notre petit ménage!... »

Un cordial éclat de rire lui répondit.

Droit, sanglé dans son veston, l'allure militaire qu'accentuait encore l'étroit ruban rouge fleurissant la boutonnière, la tête haute, les yeux clairs, le regard direct, le commandant tendait la main à Linette :

— Tiens, tiens, fillette, il paraît que le beau danseur du bal fait rêver et même chanter ce matin, fit-il d'une voix forte et empreinte d'affectueuse bonhomie; puis, sans laisser à la jeune fille le temps de répliquer, il dit à Marthe, accourue à son arrivée :

— Je vais faire un tour au bord de la mer, petites; allez donc voir votre maman, elle paraît fatiguée et vous demande.

Et décrochant vivement son chapeau, le commandant prit sa canne et sortit.

Aussitôt, Linette, abandonnant sur le tapis plumeau et chiffon, malgré les observations, très sensées d'ailleurs de son aînée, sur la nécessité de terminer le travail dont on s'est chargé, gravit quatre à quatre l'escalier qui conduisait à la chambre de M^{mo} Dumont.

Le cœur battant, elle frappa à la porte.

Sur un faible « entrez » elle se précipita dans la pièce somptueuse où, sur une chaise longue, étendue devant la large baie, sa mère reposait, un air de lassitude empreint sur la jolie figure tendre, les yeux meurtris par l'insomnie.

— Vois-tu, chérie, dit-elle en répondant aux fougueuses caresses de Linette, je ne vauz plus grand'chose. Une mauvaise nuit et me voilà toute déprimée...

« Ce n'est pas comme toi, ma « rose mousseuse », dit-elle en contemplant le visage si frais dans l'envolement des frisons d'or.

« Je ne m'étonne pas de tes succès d'hier, ma Linette. Sais-tu que tu as fait des conquêtes, demanda-t-elle, en gardant entre ses mains pâles le jeune visage resplendissant.

« Sais-tu que le père Jacquemain ne m'a entretenue que de toi, pendant tout le temps du souper? Il était très fier de l'impression que tu as produite sur un de ses jeunes amis, qui du reste te faisait visiblement la cour.

Rougissante, Linette se dégagèa doucement des chères mains fatiguées et les baisant, murmura :

— Toi aussi, maman, tu vas me taquiner avec Émile Bréval?...

— Voilà un « toi aussi », riposta M^{mo} Dumont, qui me prouve que d'autres que moi ont fait des remarques, hier... et puis la rapidité

avec laquelle tu devines de qui je veux parler m'invite à croire que cette recherche t'a touchée. Or, ma Linette chérie, si vraiment cela est, il est de mon devoir de te raconter un incident que j'ai tenu secret jusqu'alors, attendant l'heure où ma petite songerait à aimer... Te souviens-tu de M^{me} Niel? Oui... eh bien, quand son Maurice est parti au régiment, elle m'a écrit une lettre très affectueuse me confiant que le rêve de son petit-fils était de te mériter; elle me priait de te garder libre pour son retour. Tu étais très jeune alors... je ne t'en ai point parlé. Mais tu vas avoir vingt ans, tu es d'âge à songer à l'avenir, et je te dois ces confidences : As-tu oublié ton ami Maurice?

— Maman, questionna Linette au lieu de répondre, les yeux perdus dans l'horizon lointain, maman, n'y a-t-il pas quatre ans que M^{me} Niel t'a écrit ces choses si graves?...

M^{me} Dumont se renversa un peu sur ses coussins et soupira :

— Quatre ans? petite, y a-t-il déjà quatre années de cela?... Crois-tu? Il y a cinq ans que ton pauvre papa nous a quittés... deux années de luttes et de misères, bientôt trois ans que j'ai accepté la main secourable du commandant... Maurice avait vingt ans l'année terrible où la mort a détruit notre vie... plus de quatre ans de cela... En effet, c'était l'époque de son départ... Tu as raison, Linette, déjà quatre ans...

— Et, continua Linette, toujours très occupée à suivre au large les évolutions des barques de pêche, depuis quatre ans M^{me} Niel t'a-t-elle écrit?

— Très peu, avoua M^{me} Dumont, et toujours

d'une manière assez distante, assez froide qui m'a surprise. J'avais pourtant répondu très chaleureusement à sa demande te concernant, lui disant que ce serait une grande joie pour moi de voir Maurice devenir mon fils... mais, réservant ta liberté dans l'avenir, j'ajoutai qu'il fallait attendre le retour de Maurice pour reparler de ce cher projet...

— Et tu n'as pas été étonnée, après ces confidences échangées, de ne plus avoir de nouvelles directes de Maurice lui-même depuis son retour?

— Si, un peu, concéda M^{mo} Dumont, considérant la figure sérieuse de sa fille; mais où veux-tu en venir?

— A ceci, et sa voix était brève et dure, si différente de son doux et vibrant timbre habituel, que sa mère s'inquiéta soudain. A ceci : c'est que tu n'auras plus de rapports à présent ni plus tard, avec la grand'mère et le petit-fils; c'est qu'ils ont abandonné un projet qu'ils ont soin de ne pas rappeler maintenant que l'heure en est venue... quand cela devient possible...

— Mais pourquoi, questionna M^{mo} Dumont angoissée?

— Peut-être ton... notre... le changement de notre vie, balbutia Linette embarrassée, les a éloignés... Nous ne sommes plus dans le même milieu. Maman chérie, ne prends pas cette figure-là, interrompit-elle avec désespoir, en voyant les beaux yeux tendres de sa mère se détourner des siens, et une crispation de souffrance troubler le doux visage anxieux.

« Je ne veux pas que tu soupçonnes un blâme dans ma pensée; ce que tu as fait est bien fait;

je t'aime, ma maman chérie, je t'aime par-dessus tout, vois-tu...

Et Linette couvrait de baisers sous la figure, les mains de sa mère, tout en s'en voulant terriblement de sa répartie maladroite.

Silencieuse, M^{me} Dumont la laissait faire et se remettait doucement de son émotion; c'est ainsi que Marthe, quelques instants après, venant à son tour embrasser sa mère, sa besogne matinale terminée, les trouva, tendrement enlacées. Elle emmena sa sœur pour une course en ville et laissa sa mère, reposant, seule avec ses pensées.

C'était ainsi continuellement.

Les heurts constants, entre le passé et le présent, les rappels cruels de l'autrefois qui appartenait au père de ses petites, les exigences légitimes du nouveau mari, très bon, mais un peu autoritaire, un peu égoïste, tout cela brisait la pauvre femme dont l'énergie s'était usée durant les dures années de misère qu'avait duré son veuvage.

Le père de Marthe et de Linette, François Lesueur, était mort pendant la guerre. Déjà atteint à la mobilisation, il ne put résister aux fatigues, aux privations d'une campagne si terrible en ses débuts. Il mourut quelques mois après sa réforme, sans pension, laissant une situation très embarrassée. La maison de commerce de cotons, quittée en plein travail à la déclaration de guerre, laissait le champ libre à bien des malversations.

Le père Jacquemain, le vieil associé de M. Lesueur, s'était occupé de la liquidation et avait pris en main les intérêts de la veuve et des orphelins. Sur lui, M^{me} Lesueur s'était déchar-

gée de toutes les démarches, de toutes les procédures de succession si nombreuses pour les mineurs, signant docilement les pièces qu'il lui présentait, suivant aveuglément ses conseils. Pour elle, cet homme qui avait travaillé avec son mari, représentait un peu du passé, un peu du cher absent lui-même.

En apparence, le père Jacquemain avait déployé dans sa tâche un dévouement, une activité affectueuse qui lui avaient valu une considération reconnaissante au pauvre foyer décimé où la mère et les petites lui témoignaient une amitié particulière.

La méritait-il ?

Certains, qui paraissaient bien informés, s'étaient fort étonnés de voir combien amoindrie était devenue, entre les mains du liquidateur, la fortune de Lesueur.

On avait bien parlé à la Bourse d'opérations peu claires faites au même moment par le père Jacquemain, dont on appréciait peu, en général, les façons cauteleuses et la politesse exagérée; d'aucuns avaient même insinué que Jacquemain s'enrichissait au moment même où l'argent semblait fondre dans la caisse du malheureux réformé. Mais tous ces bruits n'arrivaient pas aux oreilles de la pauvre femme, qui, sur le conseil de Jacquemain lui-même (était-ce mesure de prudence de sa part?) avait quitté le Havre où la situation diminuée était très pénible au pauvre trio appauvri, pour Paris, refuge de toutes les misères, gouffre où disparaît toute personnalité, où peuvent se perdre dans l'anonymat les malheureux que la vie a vaincus.

Jacquemain, toujours dévoué et amical, s'était ingénié à lui trouver du travail; il l'avait adres-

sée à une maison d'assurances où elle avait été acceptée comme employée aux écritures, s'occupant de correspondance et de comptabilité. C'était le salut, et la reconnaissance de la pauvre famille s'en accrut encore.

Seulement, la douleur d'avoir perdu un mari très aimé, le souci de laisser seules à la maison ses deux filles chéries, la fatigue d'être tous les jours, par tous les temps, obligée de se rendre à un travail absorbant, la souffrance d'être salariée et de ne pouvoir plus être une maîtresse de maison cherchant à rendre doux l'humble foyer sauvé de la tourmente, tous ces chagrins minaient le frêle organisme de M^{me} Lesueur.

Aussi, quand le commandant Dumont, qui venait de quitter l'armée, se rendant au Havre pour consulter son ami Lesueur sur la valeur d'une affaire proposée, apprit les malheurs successifs tombés sur la pauvre famille, et voulut la retrouver, il fut bouleversé du changement prématuré de M^{me} Lesueur.

Généreux et délicat, le commandant s'aperçut bien vite que son affectueuse pitié ne pouvait rien dans les tristes circonstances actuelles. Ce n'étaient pas quelques bonbons aux fillettes, quelques gâteries, quelques fleurs à la maman, seuls présents qu'il pouvait se permettre, qui remédieraient au triste état de choses. Il admirait en connaisseur la vaillance et la fierté de la pauvre femme, sa réserve, si digne; il ne connaissait ses ennuis, ses terribles difficultés d'argent, que par les naïves confidences des enfants. A son insu, il s'attachait chaque jour davantage à la famille de son pauvre ami et souffrait de son impuissance à lui venir en aide. Un

beau jour, il découvrit un moyen de salut, et, venu apporter à Marthe, sa préférée, une boîte d'aquarelle dont elle avait manifesté l'envie, il offrit tout simplement à M^{me} Lesueur sa vie et la jolie aisance qui faisait de lui un homme libre. Il dut lutter longtemps avant de convaincre la jeune femme qui voulait rester fidèle au souvenir du mari tant aimé. Il déploya, dans ces manœuvres d'un nouveau genre, une tactique lente mais très sûre; détruisant successivement les arguments de l'adversaire, ne reculant jamais, combattant pied à pied sans lâcher prise, il triompha, malgré Jacquemain, hostile à son projet, à la grande joie de Marthe, qui croyait trouver dans cette union le salut de sa mère épuisée, à la sourde révolte de Linette qui ne voyait dans ce mariage que l'intrusion d'un étranger à la place de son père chéri.

Et malgré tout le tact apporté par le commandant dans leurs relations communes, en dépit des bienfaits dont elle ne pouvait nier l'évidence, Linette restait au foyer nouveau l'Irréductible.

Ce n'était pas calcul de sa part; lorsqu'elle raisonnait, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment de reconnaissance, voire même de légers remords à l'égard de son beau-père.

Mais c'était une impulsive que Linette, et petite âme farouchement attachée à ses tendresses passées, malgré ses réflexions, ses repentirs, à la première vexation venue, elle se cabrait, violente, blessant autour d'elle et sa mère et Marthe, et le commandant lui-même, se sentant vaguement fautive, irritée, irritable et toute préparée à accepter les événements qui brise-

raient les liens l'unissant à son beau-père.

Émile Bréval avait donc pour lui bien des chances de succès si, comme le supposait Linette, Maurice Niel l'avait oubliée et ne se souciait plus des communs projets d'avenir ébauchés autrefois.

Mais Émile Bréval songeait-il sérieusement à faire de la jeune fille, rencontrée pour la première fois la veille, la compagne de sa vie?...

IV

« Trente ans, assureur, orphelin, assez timide, violemment troublé par mes charmes, avait dit plaisamment Linette, en parlant de M. Bréval; or c'était exact.

Ce grand garçon brun, à la physionomie sérieuse et un peu fière, que des yeux noirs veloutés adoucissaient seuls de leur charme exotique, avait trouvé en Linette l'incarnation de son rêve solitaire. De très bonne heure, il avait perdu ses parents : sa mère, quelques mois après sa naissance; son père, deux ans après. Ce double malheur avait fait de lui un enfant peu communicatif; ses habitudes de réserve l'avaient rendu, en avançant dans la vie, assez distant, d'aspect assez froid. Ses admirables yeux de ve-

lours sombre démentaient pourtant cette apparence.

Possesseur d'une jolie fortune, il en avait fait un judicieux emploi, achetant d'excellents portefeuilles d'assurances, les faisant valoir avec une conscience et une habileté qui firent de lui, d'ailleurs licencié en droit, un légiste estimé.

Grand travailleur, comme tous les hommes d'action, il méprisait profondément l'oisiveté. Simple et sincère, d'une tendresse intacte, il devait se donner tout entier lorsqu'un amour profond viendrait forcer ce cœur farouchement fermé à se révéler. Il ne s'était jamais fait d'amis, sa jeunesse, triste, privée de toute tendresse féminine (ni mère, ni sœur ne s'était penchée sur sa vie), avait laissé sommeiller en lui, sans les effleurer, des trésors d'affection inemployés. Il avait fait un songe très doux : combler un jour de tous les bonheurs permis et possibles la femme qui réaliserait tout ce qu'il rêvait de la compagne idéale qu'attendait son âme solitaire.

Jacqueline, présentée par un ami commun, le père Jacquemain, lui avait tout de suite infiniment plu. Sous sa mutine gaieté, il avait deviné, à son regard profond et droit, un être loyal et honnête, une vraie femme de demain, capable de toutes les tendresses, de tous les dévouements. La distinction de la jeune fille, sa parfaite tenue, dénotaient une éducation sérieuse; sa conversation spirituelle et brillante, mais dépourvue de banalité comme de prétention, tout l'avait charmé en Linette.

Il s'était peu livré; il avait peu causé, durant cette soirée inoubliable pour lui, mais justement cette absence de lieux communs, ces ré-

ponses brèves, précises, avaient intéressé la jeune fille.

Quant à Emile Bréval, toute sa vie, il devait se souvenir de la délicieuse apparition de Jacqueline Lesueur à ce bal de mariage où des considérations d'affaires, seules, l'avaient forcé à venir; il la reverrait toujours, comme ce soir-là, en robe blanche, grande, mince, rose, parée de sa jeunesse et de son sourire heureux. Qu'il aimait son air de vaillance chaste, de bonté spirituelle!

Très simple, malgré le succès qui l'accueillait, elle n'avait pas cherché à cacher le plaisir qu'elle prenait à causer avec le grand garçon correct et assidu dont le regard très doux, presque câlin, racontait beaucoup plus de choses qu'il n'en disait en réalité.

Elle avait accepté toutes les danses qu'il lui avait demandées, éprouvant à son bras une nouvelle impression de sécurité, de paix heureuse très inattendue.

Linette avait horreur du flirt moderne. Son mépris de toute déloyauté écartait les viveurs; mais elle sentait confusément qu'Emile Bréval n'était pas de ceux-là. C'est pourquoi, à l'encontre de son habituelle réserve, elle avait naturellement laissé paraître sa naissante mais très franche amitié à son intéressant cavalier. Ce fait avait été très doux au sauvage garçon et l'avait profondément touché. Depuis cette soirée il ne se sentait plus le même, il vivait dans une ambiance nouvelle. A la seule évocation du nom de la jeune fille, un flot de joie et d'espoir informulés l'inondait d'une vie secrète mais ardente.

Quelques jours après le bal, Bréval vit arri-

ver à son bureau le père Jacquemain, toujours affable et souriant.

C'était un singulier personnage que ce père Jacquemain.

Tout petit, tout rond, replet, le visage imberbe strié de petites veines violettes, il ressemblait à un vieux poupon dont il avait les gestes courts et gauches; seuls les cheveux grisonnants trahissaient l'âge mûr; sous sa falote petite personne insignifiante était posé comme un vêtement coutumier de complaisante bonhomie.

— Il est si serviable! disait-on couramment de lui. Seulement, ce qu'on ignorait, c'est que les services rendus et offerts n'étaient jamais sans profit pour lui, profit si bien dissimulé qu'on ne savait comment remercier l'aimable père Jacquemain de sa complaisance si désintéressée.

Il avait de nombreux amis, des relations étendues dans tous les mondes, il faisait parade d'une humilité confuse et travaillait sans cesse à augmenter le nombre de ses obligés. Singulier bonhomme...

Émile Bréval était une de ses plus récentes connaissances. La sauvagerie naturelle du jeune homme, sa réserve polie l'avaient un moment déconcerté, mais, à force de patience, de machiavélisme, de menus services rendus, il était arrivé à avoir ses petites entrées auprès du jeune homme; mais ce n'était pas assez pour le but qu'il poursuivait : il lui fallait s'assurer un moyen de pression sur lui, avoir des titres à sa reconnaissance.

Il possédait certain vieux portefeuille d'assurances dont la gérance le fatiguait et qu'il souhaitait vendre le meilleur prix possible. Après

maints essais inutiles, il avait songé à Bréval comme acquéreur; sa droiture en affaires était connue, sa façon très large de les traiter aussi. Pourtant Jacquemain n'avait pas encore fait d'offres au jeune assureur; il aurait voulu, avant d'engager une conversation sur ce sujet, avoir en main un élément de succès, une recommandation efficace. Or, le ciel semblait lui offrir l'un et l'autre.

En effet, l'intérêt que Bréval témoignait pour la petite Lesueur, pensait Jacquemain, que lui-même avait présentée au jeune homme, lui ouvrirait largement l'accès à l'amitié de celui-ci et si le mariage se faisait, Linette, si gentille et si reconnaissante, lui serait une précieuse alliée. Il réussirait s'il manœuvrait assez habilement pour favoriser cette union.

Le bonhomme s'en frottait les mains. Une fois le portefeuille bien vendu, il pourrait acheter à Harfleur la petite maison qu'il convoitait depuis longtemps (encore une bonne affaire...) et s'y reposer, ne s'occupant plus qu'en amateur d'achats et ventes de fonds, de prêts d'argent, d'avances et même d'enquêtes privées, car son tempérament le portait depuis longtemps dans cette voie; tout le long de sa vie il avait entassé sur chacun de ceux qu'il fréquentait, affaires commerciales ou privées, des notes, documents qu'il prévoyait pouvoir lui servir plus tard.

C'est en pensant à ce beau projet, espoir qui le rendait tout guilleret, qu'il s'avança, main tendue, vers Bréval, son plus suave sourire sur les lèvres. Le jeune homme l'accueillit amicalement, tandis qu'il se confondait en protestations dévouées, multipliant les paroles flatteuses, de

sa voix onctueuse; la lueur de ses petits yeux gris, toujours à demi cachés sous les paupières plissées, était si amicale, tant d'intérêt s'y liait pour la santé, les affaires, les espoirs de son interlocuteur, qu'on ne pouvait rester insensible à tant de bonhomie, et à ses insidieuses et amicales questions on répondait sans s'en apercevoir.

Avec un partenaire aussi simple, aussi droit que Bréval, la manœuvre était un jeu; Jacquemain ne tarda pas à être renseigné sur ce qu'il désirait savoir.

Incidemment, ayant parlé du mariage de la quinzaine précédente qui les avait réunis, il vit une fugitive émotion ombrer le visage du jeune homme, et, s'étant mis à causer de la famille Lesueur, Bréval détourna vivement les yeux, pas assez vite cependant pour que Jacquemain n'y lût un intérêt passionné pour le sujet de l'entretien.

C'en était assez pour le rusé personnage, il avait son plan, il entrevoyait la réussite.

Avant de se retirer, il proposa, incidemment, à Bréval, de l'amener un soir chez le commandant, où l'on jouait entre amis, au bridge, pendant que les dames brodaient ou faisaient de la musique.

Cette invitation fut accueillie par le jeune amoureux, peu mondain à son habitude, avec un empressement qui ravit le père Jacquemain. Et après avoir pris rendez-vous pour un soir de la semaine suivante, accompagné jusqu'au seuil par Bréval qui ne savait comment lui témoigner son plaisir et sa reconnaissance de cette proposition qui allait au devant de ses plus secrets désirs, Jacquemain s'en alla, satisfait.

Une fois seul, Bréval s'assit machinalement à sa place et demeura inactif, les mains croisées, regardant dans le vide. Joyeusement ému, il voyait devant lui l'avenir s'entr'ouvrir. Une blonde tête ricuse aux yeux profonds qu'il n'espérait pas revoir si tôt, apparaissait, semblant l'appeler de son regard tendre, et de toute son âme conquise il répondait à cet appel, il allait vers son destin.

V

— Mon cher Jacquemain, disait un soir, en un coin du hall fleuri, M^{me} Dumont à son vieil ami, je vous sais si serviable et si dévoué à moi et à mes filles que je vais vous demander un service d'ami.

— Comment donc, chère Madame, susurra le vieillard attentif, demandez, vous me comblez d'aise; vous savez que rien ne me plaît plus que d'obliger mes amis, et mon dévouement vous est particulièrement acquis.

— Vous avez sans doute remarqué, reprit M^{me} Dumont, que votre protégé M. Bréval se plaît énormément dans la compagnie de Linette... Tenez, jetez un regard de son côté, vous allez en juger tout de suite, ajouta-t-elle en montrant la large baie vitrée au travers de

laquelle on voyait aller et venir Marthe et Linette préparant le thé, posant tasses et soucoupes sur la table, dressant gâteaux et tartines, tandis que du petit salon où fumaient quelques messieurs, Bréval, ne se sachant pas observé, ne quittait pas des yeux la gracieuse silhouette blonde de Linette. Son regard expressif suivait les gestes jolis et prestes, s'éclairait quand la jeune fille s'écartait de sa vue. Il ne prêtait aucune attention aux conversations de ses voisins.

— Voyez, reprit M^{mo} Dumont, il n'a d'yeux que pour Linette. Eh bien, avant que ce jeune homme, qui m'est très sympathique, croyez-je bien, ne s'avance, je voudrais éclaircir une vieille histoire et vous poser une question : avez-vous gardé des relations avec la famille Niel ?

— Madame Niel et son fils, non, son petit-fils, Maurice, je crois ? interrogea le père Jacquemain, dont la mémoire n'était jamais en défaut.

— C'est cela ; Maurice Niel est maintenant attaché aux établissements Schneider, paraît-il.

— Vos renseignements sont exacts, fit le père Jacquemain. M^{mo} Niel, la grand'mère, vit retirée aux environs d'Harfleur avec son petit-fils qui a réussi, après sa tournée à l'étranger, à se créer une situation d'avenir à la direction de l'usine ; j'échange des cartes avec eux deux et, lorsque mes affaires m'appellent à Harfleur, je ne manque pas d'aller présenter mes respects à la grand'mère !...

— Chère amie, interrompit la voix sonore du commandant, j'ai perdu, roulé sur toute la

ligne. Faites donc servir le thé par vos filles : la bataille m'a ouvert l'appétit, je meurs de faim, termina-t-il avec le bon rire franc qui lui était coutumier, tout en se rapprochant du coin occupé par sa femme.

« Que conspirez-vous donc là, tous deux ? fit-il en découvrant le père Jacquemain conversant avec sa femme, mais le son de sa voix avait perdu sa joyeuse humeur.

Le commandant, en effet, détestait le bonhomme. Il ne pouvait, malgré les douces observations de M^{me} Dumont, se faire violence; ses sympathies, ses antipathies n'étaient jamais raisonnées; spontanément, il aimait ou haïssait. Or, il n'avait jamais pu pardonner l'opposition de Jacquemain à son union avec sa chère femme. Celui-ci avait beau user de tous ses moyens habituels pour capter la confiance et l'amitié du commandant, il n'arrivait à rien avec le vieux militaire. Pourtant il avait ses entrées à la villa, M^{me} Dumont en ayant prié instamment son mari, craignant de se montrer ingrate envers l'ami des mauvais jours, si elle écoutait l'antipathie du commandant.

— Nous ne complotons rien du tout, répondit-elle tranquillement, nous parlons simplement des amis communs d'autrefois et, se levant, elle se dirigea vers la salle à manger où l'attendaient ses filles déjà entourées du groupe des amis familiers.

Plus tard, dans le courant de la soirée, elle réussit à s'isoler un instant avec le père Jacquemain; ils causèrent du passé qui avait semblé rapprocher les familles Lesueur et Niel afin de favoriser le jeune amour des deux enfants, des doux projets formés par les deux mères. En

terminant le confidentiel entretien, M^{mo} Lesueur conclut :

— Voilà donc ce que je voudrais de vous, mon vieil ami. Voyez M^{mo} Niel ou écrivez-lui, comme vous voudrez. Faites-lui savoir que Jacqueline, très jolie, est fort remarquée dans le monde; qu'il est probable qu'elle ne tardera pas à être demandée en mariage. Confiez à la grand-mère de Maurice que, fidèle à la demande d'autrefois, je suis toute disposée à favoriser le retour du petit fiancé de jadis, que Linette n'a jamais oublié.

« Je ne puis faire cette démarche moi-même... Ce serait déplacé : j'aurais l'air de vouloir, me prévalant d'une confiance ancienne, offrir ma Linette. Mais à vous, dont je connais le tact et l'attachement, je remets cette mission de confiance... Si, quand vous l'aurez accomplie, M^{mo} Niel ne tente pas une démarche près de moi, si Maurice ne saisit pas cette planche de salut pour réaliser le rêve d'autrefois, alors, sans scrupules, j'encouragerai Linette à accepter le charmant garçon que me paraît être M. Bréval.

Jacquemain promit son concours avec une chaleureuse amitié et quitta, après avoir pris congé de tous, la villa du commandant.

En s'en retournant le long du Boulevard Maritime, il se frottait les mains avec complaisance, tout en méditant les paroles de M^{mo} Dumont.

— Quelle chance, se disait-il en lui-même, que cette mission m'ait été confiée à moi... Je tiens maintenant tous les fils de l'intrigue... A tout prix écarter Maurice et empêcher son retour auprès de Linette, voilà mon jeu. S'il ne revient pas, le mariage de Bréval est certain, et mon encombrant portefeuille est vendu... Il ne

reviendra pas... C'est tout simple; je ne soufflerai mot à M^{mo} Niel de la délicate commission qui m'a été donnée. A la villa, je ferai croire que j'ai rempli fidèlement mon devoir d'ami en écrivant une lettre très explicite et très touchante à la grand'mère, lettre qui nécessiterait une réponse directe ou non. On l'attendra longtemps, par exemple, cette confidentielle réponse... Elle ne viendra naturellement jamais... Après tout, une lettre peut s'égarer... C'est le meilleur moyen décidément.

« Ce Maurice, je ne lui veux pas de mal, mais il me gêne, dans la circonstance, et je n'aime pas les obstacles, moi... je ne les affronte pas, mais, voici ce que j'en fais, conclut-il, en écartant de son chemin, du bout de sa canne, de malencontreux petits galets qui gênaient sa marche. Je les repousse ou je les tourne... je n'en ai jamais rencontré dont je ne sois venu à bout. Il est vrai que je ne m'embarrasse guère de préjugés gênants... j'ai des principes arrêtés qui me facilitent les manœuvres... un des meilleurs est celui-ci : tous les moyens sont bons pour réussir.

Et le cynique petit vieux, en souriant, rentra chez lui.

.

Vainement, M^{me} Dumont, étonnée de ce silence, attendit la réponse de M^{mo} Niel; vainement elle espéra, durant tout l'été, une visite, un retour de Maurice Niel. Pendant de longues semaines elle reçut Bréval avec une certaine froideur, ne l'encourageant nullement, espérant inconsciemment que le petit ami d'enfance allait, tout à coup, réapparaître dans leur vie,

et reprendre le rêve là où il l'avait laissé... Elle lui ménageait le temps de revenir... redoutant que le nouveau venu ne se déclarât trop tôt.

Peine perdue... Aussi, finalement, froissée de ce silence complet qu'elle jugeait, non sans raison, offensant après la démarche que son cœur lui avait dictée, elle se résigna à abandonner la cause non défendue de Maurice et à encourager enfin les avances de Bréval.

Pas un instant l'idée ne lui vint que le peu scrupuleux Jacquemain avait pu ne pas s'acquitter de la mission confiée à sa vieille amitié. Elle l'avait interrogé à ce sujet, et le vieux rusé lui avait apporté et fait lire un soi-disant brouillon de lettre, copie de ce qu'il avait, disait-il, porté lui-même à Harfleur et jeté dans la boîte aux lettres de M^{me} Niel. C'était un éloquent et parfait exposé de la situation, et il était incompréhensible qu'on n'y répondît pas.

M^{me} Dumont en conclut que, pour une raison inconnue d'elle, les Niel refusaient dorénavant toute relation, et, tout en déplorant ce revirement qui, la faisant souffrir, détruisait ses espérances maternelles, elle garda pour elle le secret de cette désillusion et, voulant assurer le bonheur de sa fille chérie, elle se promit de mettre tout en œuvre, à l'avenir, pour faciliter les rencontres de Linette et de Bréval.

Elle avait prié le vieux Jacquemain de garder le silence sur la démarche effectuée à sa demande... Ce dernier ne demandait pas mieux et pour cause... Linette l'ignora donc, ainsi que tous.

— Qu'aurait dit le commandant, pensait le vieux fourbe, s'il avait été au courant de cette

démarche restée sans réponse? Qu'aurait-il décidé? N'aurait-il pas voulu s'adresser directement aux Niel et connaître la raison de leur silence? Avec son tempérament de batailleur, ses façons d'aller droit au but, il m'aurait mis dans une jolie position... Décidément j'ai toutes les chances pour moi... Cette chère maman de Linette, comme elle a raison d'être aussi discrète avec son terrible mari!

M^{me} Dumont, très discrète, en effet, ne tenait pas du tout à mettre son mari au courant de son intervention; d'abord par une sorte de réserve instinctive dès qu'il s'agissait de ses filles, puis parce qu'elle craignait un blâme pour ne l'avoir pas consulté, une critique pour l'incorrection de sa conduite, peut-être.

Elle ne voulait à aucun prix non plus que Linette fût au courant; il ne fallait pas troubler inutilement la chère petite par des souvenirs romanesques, au moment même où, semblant les oublier, elle accueillait visiblement avec une joie émue l'amour de plus en plus tendre et manifeste de son nouvel ami.

C'était si doux à la jeune fille d'être ainsi adorée par ce beau garçon très épris d'elle! Il mettait tout son cœur à la conquérir, y employant toute la ténacité, toute la délicatesse aussi de sa nature concentrée et ardente.

Souriante et émue, Linette s'habituaient doucement à rencontrer quotidiennement sur sa route ce chevalier fidèle qui semblait ne plus vivre que pour elle. Allait-elle au tennis? il connaissait ses heures de jeu et c'était lui qu'elle trouvait comme partenaire au palais des Régates. Intrépide nageuse, elle adorait son bain matinal. Quand il connut cette habitude, Bréval

se fit un plaisir de l'adopter aussi et, veillant de loin sur la téméraire nageuse, tout prêt à la rejoindre en cas de défaillance de sa part, il continuait à poursuivre près d'elle son rôle de discret et tutélaire compagnon.

Et Linette finissait par se dire qu'il serait bien bon d'avoir pour toute la vie une si tendre protection, et elle envisageait maintenant sans appréhension la paix heureuse qu'elle ressentirait à mettre sa petite main dans la main dévouée de ce loyal ami et de lui confier la jeune vie, que sa constance affectueuse réclamait silencieusement.

Mais il vint un jour où ce silence devint une souffrance pour Bréval, si réservé fût-il. Aussi, lorsqu'il vit, à la fin de septembre, les préparatifs de départ transformer l'hospitalière villa, il osa demander à la douce maman de Linette si elle voulait l'accepter pour fils. Avec un tendre sourire, celle-ci lui répondit très émue : « Mon enfant, demandez à Linette elle-même ce qu'elle en pense... »

VI

Fort de cette permission, Bréval s'en fut à la recherche de Linette.

La journée s'achevait, une chaude journée de septembre, ce doux mois somptueux, où la nature s'endort dans la splendeur finissante de l'été. La mer était calme, la marée basse, aussi le murmure des flots était-il à peine perceptible sur le sable lointain.

Le jeune homme dut faire un long trajet avant d'apercevoir la chère silhouette qu'il savait être là : la jeune fille ne manquait pas un coucher de soleil, adorant cette heure où les teintes mourantes du jour colorent de si étranges lueurs la mer et la plage. Il se rapprocha, tout doucement... Debout, seule devant l'immensité, les deux mains croisées et tombantes, elle se tenait à l'extrême limite du sable sec. De petites vagues écumantes venaient se briser sur ses pieds nus, se retiraient, en se jouant, sournoises, pour revenir plus hardies à la charge. Linette, insensible, regardait l'horizon, le visage levé, resplendissant des feux orangés du couchant. Elle contemplait, avec une admiration passionnée, serrant inconsciemment ses petites mains liées, la féerie immense de ce

beau soir. L'astre, à son déclin, disparaissait lentement dans une splendeur d'apothéose... brasier incandescent couvrant de pourpre l'occident, allumant de ses flammes rougeoyantes une coulée d'or en fusion. De grandes traînées sanglantes s'épalaient sur les flots calmés, tandis qu'à profusion, sur le sable, des gerbes de violettes semblaient jetées. La moindre flaque était un merveilleux écrin où scintillaient des gemmes éclatantes.

— Quelle apothéose... murmurait Linette, dans son ardente rêverie. C'est la fête de ma jeunesse, l'apogée de ma vie, mes vingt ans radieux... Je pressens confusément que je suis arrivée au tournant de ma vie... et celui qui incarne mon destin, que mon cœur réclame à cette heure, je ne puis plus me le cacher, c'est Émile Bréval... Aurai-je le bonheur d'aimer, enfin, en étant payée de retour?...

Une ombre s'interposa entre l'horizon embrasé et la jeune fille. Étonnée, elle fixa ses prunelles encore emplies de rêve, sur Bréval, et, devenant plus rose que le ciel empourpré, elle murmura, le reconnaissant :

— Je pensais à vous.

Si forte était son émotion de sa venue à ce moment précis, qu'il lui semblait tout naturel qu'il répondit à l'appel de son cœur, évoqué par son désir.

— Vous pensiez à moi, Linette, répondit le jeune homme d'une voix émue et très basse. Cet aveu me donne un grand courage... Je vais, grâce à lui, oser vous poser une question, avec la permission de votre chère maman que je viens de voir avant vous et qui m'envoie ici...

L'émotion l'arrêta.

La solitude était complète; lentement, la nuit tombait, couvrant d'ombre les feux diminués du couchant, enveloppant la falaise voisine d'un voile de brume ardoisée; les derniers promeneurs s'éloignaient remontant la pente caillouteuse; c'était sur le Boulevard Maritime un exode de mamans retardataires se hâtant vers la ville avec les enfants fatigués.

Bien seuls dans le crépuscule complice, les jeunes gens tremblants se regardaient. Les derniers mots de Bréval avaient éveillé Linette de son rêve extasié, elle se sentait troublée d'une émotion profonde; la gravité de l'heure la pénétrait.

— Le voilà donc venu, cet instant béni, songeait-elle, où ma vie va se fixer...

Pas un instant elle ne douta de ce que contenait cette minute sacrée, elle savait que c'était le don d'elle-même que son ami allait lui demander et elle était décidée à le lui faire, ardemment, de toute son âme... Elle avait oublié l'autre, ce Maurice trop attendu qui lui avait dérobé ses premières tendresses; elle détestait pourtant son souvenir, la pauvre et loyale enfant, car elle déplorait de lui avoir gardé si longtemps les promesses de son amour, de n'avoir pas toute son âme à donner en ce jour, dans son intégrité.

Le regard qui pénétrait le sien était à la fois dominateur et tendre. Linette se troubla; le désir la saisit de retarder l'aveu; elle voulut dégager ses mains que Bréval avait emprisonnées dans les siennes, mais elle avait compté sans la volontaire étreinte qui se resserra au contraire.

— Il est tard, il faut que je rentre, murmura la voix tremblante de la prisonnière.

Vains efforts. Il fallut lever les yeux apeurés et les confier, les fondre dans le regard brûlant qui semblait absorber Linette tout entière et écouter la voix impérieuse qui l'ébranlait délicieusement :

— Linette, disait-il, voulez-vous être à moi pour toujours? devenir ma femme bien-aimée?

Qu'il était émouvant ainsi, penché vers elle, ses traits virils embellis d'un rayonnement de tendresse indicible, toujours aussi simple, aussi sincère, la demandant.

Un grand élan d'amour la souleva toute, balayant les fantômes du passé, les doutes, les regrets même, l'emportant, petite proie consentante, vers son destin de femme. La nature solitaire était leur seul témoin et semblait bénir, de son auguste voix, l'offrande virginale.

Et comme les yeux câlins et impérieux imploreraient la réponse :

— Oui, je le veux, murmura la jeune fille, et de tout mon cœur.

Émile se redressa, un soupir gonfla sa poitrine, il ne dit rien, mais un bref sanglot vite réprimé prouva à Linette l'intensité de son émotion.

Il se pencha sur les mains qu'il n'avait pas quittées et les embrassant passionnément :

— Merci, Linette, ma Linette, murmura-t-il. Ne craignez rien, je saurai vous rendre la plus heureuse créature qui soit, j'ai tant d'amour à vous prouver...

Il mit, d'un geste autoritaire, la petite main tremblante de la jeune fille, sur son bras, tandis qu'elle murmurait :

— Nous pouvons maintenant dire adieu à l'été, mon cher fiancé : nous avons dans le cœur une clarté bien plus belle que le plus éclatant soleil, notre cher amour...

Confuse, elle cacha sa tête dorée contre le bras qui enserrait le sien, dans un inconscient désir de caresses.

— Certes, ma petite bien-aimée, et, osant le geste sacré qui consacre l'aveu, en face de l'immensité sombre, Émile enveloppa d'une étreinte très douce la jeune fille consentante et lui donna, sans qu'elle sût encore le rendre, le premier baiser des fiançailles, au murmure endormi du flot qui s'éloignait.

VII

La surprise fut grande dans le cercle des Dumont-Lesueur, quand on connut la nouvelle des fiançailles de Linette et d'Émile Bréval. Ce sérieux jeune homme, d'humeur un peu sauvage, ne semblait pas penser au mariage, et, bien qu'il représentât un excellent parti, nulle tentative matrimoniale n'avait été dirigée vers lui, son accueil un peu froid, son esprit d'indépendance, semblant peu propices aux manœuvres de ce genre.

On accusa Linette d'habileté intéressée; on blâma M^{me} Dumont de chercher à marier la cadette avant l'ainée... on accabla Bréval de compliments ironiques, de condoléances détournées sur la très modeste dot de sa fiancée.

— Vous auriez pu faire beaucoup mieux, lui suggéra un gros parvenu, muni de deux filles aussi disgracieuses que fortunées...

Émile Bréval, intelligent, généreux, fort de son indépendance qui lui permettait un libre choix, méprisait tous ces diseurs jaloux et les plaignait même d'être incapables de goûter un bonheur aussi désintéressé que le sien; il s'isolait de plus en plus, ne vivant que pour son amour.

Le père Jacquemain avait été un des premiers informés de la grande nouvelle; il s'en était réjoui, en apparence, avec une modération pleine de réserve : il ne fallait pas qu'on le crût intéressé personnellement à la réussite de ce projet. Il avait eu un mot affectueux et ému pour Linette, qu'il avait profondément touchée en évoquant habilement le souvenir du père disparu si cher à l'orpheline. Aussi la tendre petite fiancée avait-elle prié Bréval de considérer le père Jacquemain comme un très bon et précieux ami, un pauvre vieillard isolé dont la vie solitaire était digne de pitié.

Bréval était un cœur pitoyable à toutes les misères et surtout aux abandons. Il se souvenait de ses chagrins navrants de sans famille, lorsqu'aucune affection ne le soutenait. Et très heureux de découvrir chez sa fiancée, chaque jour, une nouvelle preuve de sensibilité et de délicatesse de sentiments, il chercha le moyen

de témoigner leur reconnaissance affectueuse au vieillard qu'il considérait comme le premier instrument de son bonheur.

C'était l'instant propice.

Jacquemain, avec son flair coutumier, le pressentit. Adroitement il se plaignit à Linette de sa fatigue continuelle, des démarches que nécessitait la gérance de son assurance... il était trop vieux pour travailler ainsi, il n'avait personne pour le seconder : un employé coûterait trop cher et pourtant ses rentes étaient trop minimes pour qu'il pût se reposer encore. Quelle vieillesse l'attendait : la gêne, la solitude... ! Si son cher Lesueur avait encore vécu, il l'aurait bien tiré d'affaire, lui... Mais, sans sa tendresse quasi paternelle pour Linette, il serait tout seul sur la terre... Sa bonne affection était son seul soutien.

Lorsque la jeune fille, attristée, conta à son fiancé, dans une de leurs quotidiennes causeries, les doléances du vieil ami, Bréval eut une exclamation de joie.

— Ma Linette chérie, quel bonheur; nous allons pouvoir le rendre heureux, ce pauvre bonhomme. Si je lui proposais de lui acheter son portefeuille un bon prix? Qu'en pensez-vous?

— Oui, oui, c'est cela... Quelle jolie idée, Émile, comme vous êtes bon, dit Linette en battant des mains! Vous avez eu la pensée que papa aurait trouvée, j'en suis sûre... Comme je suis contente...!

Et ainsi fut fait.

Bréval lui-même alla au-devant des désirs du père Jacquemain. Ce fut lui qui demanda au vieillard d'acheter le fameux portefeuille, qui,

disait-il, l'intéressait beaucoup. Jacquemain eut la suprême habileté de paraître tout d'abord surpris de la demande du jeune homme. Il le regarda, étonné et pensif; puis, hochant la tête, il ajouta :

— Je crois comprendre... Cette bonne petite Linette s'est apitoyée sur mon sort... elle a eu la charitable idée de vous suggérer cet achat... mais je ne veux pas; vous avez d'excellentes assurances en main, la mienne n'augmenterait guère vos affaires.

Il fallut, ô ironie, que Bréval insistât, revendiquant pour lui le projet d'achat, pour que le bonhomme vaincu consentit à céder et à accepter l'intervention de Bréval.

Cependant il ne fit pas autant de difficultés pour le prix offert; sa délicatesse ne s'effaroucha pas du chiffre relativement élevé que lui donna Bréval. « Il s'en rapportait absolument à lui... tout ce qu'il ferait serait bien fait... il ne voulait pas de marchandage... », et il disait tout cela d'un petit air détaché, agitant ses courtes mains grasses, branlant sa tête pouponne, pauvre vieux si probe, si confiant...

Pauvre père Jacquemain... !

Son désintéressement ne l'empêcha pas d'empocher sans réflexion les billets de banque de Bréval et de les troquer, quelques jours après, contre la belle petite maison qu'il lorgnait depuis si longtemps à Harfleur. Son rêve allait se réaliser.

Convertissant toute sa fortune en rentes viagères, il pourrait avoir dorénavant des revenus suffisants pour mener, chez lui, la douce vie de rentier aisé qu'il avait toujours enviée. Il était propriétaire... il jubilait.

Il avait mené cette affaire, la dernière de sa carrière, au-delà de ses espérances; et il s'en félicitait sans vergogne, sans que le moindre re-mords le troublât à la pensée de Maurice Niel.

De celui-là on ne parlait plus jamais à la villa Dumont. Était-il, pour cela, complètement oublié?

Quand Bréval était là, Linette était absolument joyeuse; elle prenait un tendre plaisir à conter à son fiancé, attentif et charmé, ses souvenirs d'enfance, ses impressions journalières, ses projets d'avenir. L'heure quotidienne que le jeune homme venait passer près de sa fiancée semblait trop courte à celle-ci.

Le reste du temps s'éternisait... Les cause-ries de Marthe qui, croyant lui plaire, l'entre-tenait des qualités d'Émile, du bonheur qu'il saurait lui préparer, l'importunaient... Pourquoi?

Peut-être parce que, sans se l'avouer à elle-même, quand elle se laissait aller à ces rêveries très longues et de plus en plus profondes qu'elle affectionnait, Linette, se ressouvenant du petit ami d'autrefois, comparait involontairement ce qu'aurait été ce temps de fiançailles près du compagnon d'enfance qui avait connu son cher papa, qui la comprenait elle-même si bien, avec les jours actuels où, malgré les belles heures de confiance, elle se sentait une étrangère près de son fiancé.

Il était si peu causeur, ce fiancé... Il ne demandait qu'à regarder vivre Linette, qu'à écouter sa voix, et il était heureux. Il n'aimait pas parler de lui, trouvant peu intéressants les souvenirs, les sentiments qui lui étaient personnels.

Quand Linette l'interrogeait, voulait con-

naître ses façons de voir, son appréciation, il répondait très franchement, sincère toujours, mais si brièvement, que le sujet était tout de suite épuisé.

Ce n'était pas désir de dissimulation, mais timidité, réserve, manque d'habitude, défaut d'expansion, dû, sans doute, à son enfance et à sa jeunesse solitaires.

Puis il se trouvait si peu intéressant à côté de la gracieuse et intelligente créature dont l'esprit charmant inventait chaque jour quelque jolie tendresse nouvelle.

Il se promettait, à chaque gentillesse de sa part, de l'aimer un peu plus encore, et, homme d'action, il s'occupait avec bonheur de leur future installation, n'épargnant rien, aucune dépense, aucune peine, pour faire coquette et confortable la luxueuse villa qu'il avait louée, en face de la mer, afin que Linette ne se trouvât pas dépaylée.

Le commandant avait bien offert sa maison aux jeunes gens, trouvant tout simple qu'ils l'occupassent pendant la mauvaise saison que lui-même passait toujours à Paris avec sa famille.

Mais Linette avait une telle soif d'être chez elle, un si grand désir d'un foyer intime délivré de la présence du commandant, voire même de son souvenir, qu'elle n'avait pas voulu accéder à ce projet.

Et Émile, tout heureux de cette décision qui lui donnait Linette plus complètement, la faisait davantage sienne puisque le nid serait créé par lui seul, réalisait des merveilles dans la préparation de leur nouvelle demeure.

Le départ pour Paris se trouvait retardé,

M^{me} Dumont désirant que les fiancés se connussent mieux avant de se séparer.

Cependant le commandant maugréait; il trouvait peu hospitalière par ces vents d'équinoxe la villa bâtie au bord des galets; le vent soufflait avec rage, chassant contre les baies ébranlées des torrents de pluie, qui pénétraient par les joints mal clos; le jardin, si coquet en été, n'était qu'un cloaque affreux; les encorbellements des fenêtres, dégarnis de leur gaie parure de géraniums, avaient des airs désemparés et minables. Les routes de la Hève, défoncées et boueuses, étaient désertes, la plage nue et ravagée par la violence des marées. On aurait dit que les éléments déchainés avaient pris à cœur de chasser les derniers touristes.

Les réunions du soir, les parties de bridge, n'avaient pu se continuer, les plus intrépides amis reculant devant le retour, sans tramway, dans la nuit et la boue. L'humeur du commandant s'en ressentait désagréablement.

Il n'y avait que Linette et Émile pour trouver charmant cet isolement jalousement protégé par la tourmente d'automne. Rêver, mélancolique et solitaire, à la grande voix sonore de la mer en furie, évoquer les souvenirs douloureux et sacrés du passé, imaginer les félicités prochaines, puis, avec son fiancé, construire le foyer qu'ils désiraient tous deux promptement animé de chères petites têtes d'enfants, tout cela paraissait charmant à la romanesque petite fiancée qui vivait dans un monde irréel d'attente attendrie et inquiète, où les contingences matérielles n'avaient aucune part. Il n'en était pas de même pour les autres membres de la famille; M^{me} Dumont se traînait grelot-

tante d'une pièce à l'autre, cherchant vainement quelque coin abrité où ne sifflât pas un glacial courant d'air. Marthe, frileuse comme sa mère, n'osait pas mettre le pied dehors et se morfondait dans l'attente d'une accalmie bien incertaine. Linette, au contraire, adorait les sorties par la tempête. Bien encapuchonnée, elle attendait son fiancé pour faire leur tour quotidien sur la plage déserte, chère à tous deux. Comme c'était bon de s'appuyer sur le bras solide d'Émile, de lutter, pliés tous deux sous la rafale, suffoqués par le vent du large, de recevoir des paquets d'embrun qui les faisaient fuir riant tous deux comme des enfants. Et le retour, les joues salées, les cheveux en broussaille, à la maison qu'ils réveillaient tous deux de leur gaieté, et les bonnes soirées dans le grand hall vide, sans étranger, passées paisiblement en famille; le cher petit coin qu'ils avaient adopté tous deux, où Linette bavardait gentiment, s'épanouissant joyeusement sous le regard passionné et admiratif de son silencieux fiancé, tandis que le vent hurlait dehors et que l'averse cinglait les volets clos.

Mais un rhume assez sérieux de sa mère vint inquiéter Linette et la ramena à la réalité. Elle s'aperçut soudain, que c'était à cause d'elle qu'on demeurait au Havre, pour elle que sa mère et le commandant souffraient mille petites incommodités dans cette maison, construite seulement pour la belle saison et reculaient le retour à Paris.

Elle rougit de son égoïsme, et, au grand soulagement des siens, au désappointement navré de son fiancé, décida le départ.

Elle ne voulait se marier qu'au printemps, et

Bréval, toujours soumis aux désirs de Linette accepta cette décision. Le mariage fut fixé au mois d'avril et il fut décidé que le pauvre fiancé viendrait tous les dimanches passer la journée à Paris chez le commandant.

Pourquoi Linette, après avoir rendu publiques ses fiançailles si récentes, retardait-elle ainsi le mariage?

Elle alléguait qu'un mariage en hiver était lugubre, les voyages peu agréables en cette saison, raisons bien « raisonnables » pour l'imaginative et romanesque enfant. N'y avait-il pas, plutôt, une inconsciente arrière-pensée, quelque secret et mystérieux instinct, un suprême délai accordé au rêve du passé, un dernier effort pour soulever les voiles du doute et des malentendus, un défi lancé au destin?

Toujours est-il que la villa fut fermée pour l'hiver et que la famille Dumont-Lesueur s'en fut se réinstaller, pour la mauvaise saison, dans l'appartement de l'avenue des Ternes, tandis que Bréval vivant d'espoirs et attendant le printemps avec impatience, occupait ses loisirs à embellir chaque jour le cher logis où il amènerait bientôt la blonde Linette, devenue sa femme,

VIII

Et l'hiver, comme toutes les saisons des hommes, hélas ! passa. Bréval, redevenu jeune et gai, comptait, comme un vrai collégien, les jours qui le séparaient encore du 15 avril ; jour béni qui devait lui donner Linette pour toujours.

Il devait venir toute la semaine précédant le mariage pour procéder à certains achats qu'il désirait ne faire qu'avec sa fiancée.

Ces six mois d'attente avaient pâli la petite fiancée. Souvent Marthe, inquiète de sa mauvaise mine, l'avait affectueusement questionnée, cherchant à savoir si le projet de mariage formé l'été précédent ne lui souriait plus autant, si ce mystérieux chagrin ne cachait pas un regret. Mais Linette, échappant vivement à toute enquête, embrassait nerveusement sa grande sœur, et l'assurait, avec une violence passionnée qu'épouser Émile Bréval lui semblait de plus en plus désirable et que maintenant elle mourrait de chagrin si ce mariage n'avait pas lieu...

Et elle était absolument sincère. Une très belle

et chaude tendresse avait fleuri dans son cœur pour le loyal garçon toujours calme et délicatement affectueux. De semaine en semaine, grandissait le plaisir ému qu'elle prenait à sa venue hebdomadaire. Elle avait vers lui des élans d'amour si francs, si confiants qu'ils le comblaient de joie et d'étonnement heureux, calmant d'une apaisante caresse les doutes et les appréhensions de sa petite âme tourmentée.

A d'autres jours, elle était navrée de sa froideur, d'une certaine sécheresse de cœur qui donnait comme un recul qu'elle ne comprenait pas à son désir d'atteindre le bonheur et l'épouvantait comme une trahison, la déchirant de remords.

Ces luttes secrètes la minaient sourdement.

Ce qui la chagrinait encore, c'était le silence absolu des Niel; aucun signe d'amitié, pas le moindre souvenir. Elle avait attendu, anxieuse, les premiers jours du retour, travaillée de pressentiments secrets : chaque nuit elle était obsédée d'un rêve toujours le même : Maurice, le visage courroucé et douloureux, pleurant dans les bras de sa vieille grand'mère et murmurant d'une voix chargée de reproches : « Cruelle Linette, déloyale Linette ».

Seule, la présence d'Émile chassait le cauchemar.

A force de volonté, elle finit par se persuader qu'elle était bien peu raisonnable de se tourmenter de cette façon, que le passé était bien mort, qu'elle devait résolument ne regarder que devant elle, l'avenir qui accourait...

On était au 1^{er} avril. Bréval devait passer huit jours à Paris et ensuite il ne reviendrait que l'avant-veille du mariage.

Le printemps rayonnait, hâtif, charmant, comme il sait l'être à Paris. Il fleurissait l'âme de Linette en ce jour du revoir.

Vivement, elle s'habillait pour aller, à la gare Saint-Lazare, en compagnie de Marthe et du commandant, chercher son fiancé, au saut du train. Elle était animée et jolie : le plaisir de surprendre Émile, la joie qu'elle savait lui causer en avançant l'heure de la réunion la rendaient riieuse et loquace.

— Marthe, regarde-moi : suis-je jolie avec ce nouveau chapeau? Crois-tu qu'il lui plaira?

Et sans laisser à la sage grande sœur le loisir de répondre, elle la pressait de partir.

— Allons vite, Marthe, nous allons être en retard, viens vite...

Et l'aînée, heureuse de retrouver sa Linette mutine et joyeuse d'autrefois, se prêtait gentiment à sa hâte amoureuse.

Le train en gare, ce fut une émotion fiévreuse de scruter anxieusement les visages des voyageurs et de découvrir parmi la foule pressée, la dominant de sa haute stature, la silhouette amie du beau fiancé. Il s'avancait, paisible et heureux, bien loin de s'attendre à la rencontre toute proche. Aussi, quelle vague d'émotion joyeuse passa sur son visage transfiguré quand il aperçut, à quelques pas de lui, la jolie et printanière figure qui lui souriait. Comme Linette se réjouit d'être venue, et quelle douce joie la pénétra délicieusement en constatant la puissance de bonheur dont elle était dispensatrice.

Bréval, oubliant la réserve dont il était coutumier en public, ne put soutenir l'élan qui l'emportait vers son amour, et, Linette se trouva

entourée de ses bras, embrassée discrètement, tandis que la chère voix basse et passionnée murmurait à son oreille : « Merci, ma Linette chérie », avant d'avoir eu le temps de protester... confuse.

Bréval déposa sa valise à Terminus où il avait retenu une chambre, et tous quatre allègrement prirent la route du retour vers la porte des Ternes.

C'était le Paris animé d'une fin de beau jour. Des charrettes de fleurs encombraient l'abord des trottoirs. Tout joyeux, Émile acheta une botte d'œillets blancs qu'il mit entre les chères petites mains de Linette; puis on arriva, avenue des Ternes, à l'immeuble occupé par la famille Dumont. L'accueil affectueux de la maman, que ce jeune bonheur semblait rajeunir, affirma encore la chaude impression de tendre union qui éclairait le cœur de l'arrivant.

Cette soirée fut une soirée bénie. Il y a ainsi, dans la vie, des heures semblables, sereines, où tout paraît conspirer à nous rendre heureux, où le destin, implacable à l'ordinaire, semble se faire doux et câlin, propice aux rêves.

Linette était éblouie du bonheur qu'elle lisait dans les yeux passionnés et caressants qui ne la quittaient pas. L'amour de Bréval était si visible qu'il touchait M^{me} Dumont dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, et l'espoir d'une vie heureuse pour sa chère petite cadette, réchauffait son cœur et animait sa physionomie toujours un peu mélancolique.

Quant au commandant, il n'était jamais aussi heureux que lorsque sa chère femme souriait et que des effluves de sa joie rayonnaient autour de lui. Il avait horreur de la tristesse, des mau-

vais souvenirs; un de ses axiomes favoris était celui-ci :

— Un être humain n'a le droit de se plaindre que lorsqu'il n'a personne à aimer sur la terre.

Or, les longues tristesses de Linette ne laissaient pas que de l'agacer et il était ravi de voir le rayonnement de bonheur qui l'embellissait ce soir-là et qui, par ricochet, illuminait le doux visage fatigué de sa femme.

Marthe aussi était toute joyeuse en regardant sa sœur, qui, la main dans la main de son fiancé, faisait de doux projets pour un avenir tout proche; dans sa petite âme dévouée, il n'y avait place pour aucun sentiment personnel, elle se réjouissait simplement et profondément de croire Linette au port.

« Allons, soupirait-elle, en évoquant la figure familière de l'ami d'enfance qui n'avait jamais remarqué sa discrète amitié à elle. Pauvre Maurice, il est bien définitivement oublié, et elle ajouta avec un soupir de détresse : nous ne le reverrons donc jamais... »

Avant de se retirer, Bréval demanda à M^{me} Dumont la permission de venir prendre Linette le lendemain matin pour une grande promenade à pied dans le Bois, ce qui lui fut cordialement accordé et l'on se sépara sur une boutade du commandant qui n'eut aucun succès en proposant sa compagnie aux fiancés pour cette petite fugue. On le remercia très égoïstement, ce qui le fit rire.

Jacqueline accompagna Émile jusqu'à la porte de l'antichambre faiblement éclairée. Un peu fou, il saisit sa petite bien-aimée par les deux mains, et, l'attirant tout près de lui :

— Line, ma chérie, ma petite femme future, ne voulez-vous pas me donner un baiser?

Linette répondit en jetant enfantinement ses deux bras autour du cou de son fiancé; il goûta délicieusement ce long et silencieux baiser, si frais, si confiant.

Le lendemain quand Linette s'éveilla, le souvenir du baiser donné et rendu la fit rougir, toute confuse et pourtant secrètement fière. Une joie orgueilleuse et naïve la soulevait; elle revivait la minute inoubliable où elle avait compris qu'elle appartenait désormais à son fiancé.

Il allait venir la chercher, ce jour-là, pour quelques heures, et puis après ce serait pour toujours.

Elle se sentait changée, devenue plus femme.

Quand elle s'en fut, un peu plus tard, au bras d'Émile, elle retrouva aussitôt la douce sensation de confiance tendre qui la possédait depuis la veille près de lui; allègrement ils prirent le chemin du bois de Boulogne, silencieux tous deux, pris au charme de cette harmonie de la marche qui rythme les pas de ceux qu'un même amour unit.

Rien n'est plus délicieux que le bois de Boulogne au printemps. Les frondaisons d'un vert tendre, les acacias embaumés et frileux, les buissons fleuris de minuscules cocardes, les lilas ployant sous les grappes parfumées, les cytises dans la gloire de leurs fleurs dorées dans la lumière, l'herbe naissante, les mousses délicates, tout contribue à enchanter les promeneurs. Le jeune couple marchait, ralentissant progressivement leurs pas, à mesure que les importuns se faisaient plus rares. Lorsqu'ils furent perdus dans un de ces jolis sentiers de verdure qui

font le charme du bois, Émile s'arrêta, et, prenant les deux mains de Linette dans les siennes, il lui dit :

— Comme je vous suis reconnaissant, Linette, de la tendresse que vous me montrez... Il me semble que je suis un autre homme depuis hier soir; je craignais tant que vous ne puissiez jamais m'aimer comme je le souhaitais, de tout votre cœur, avec toute votre confiance... Il me semblait toujours que vous aviez un peu peur de mon amour... Je crois que vous allez me rendre orgueilleux, petite chérie...

Avec un petit air attendri, Linette répondit :

— Orgueilleux? Cela vous ressemblerait bien peu, mon grand modeste. Mais, ajouta câlinement Linette, je ne voudrais pas que vous changiez, je vous aime ainsi, si différent des autres.

— Vous m'aimez, ma Line chérie, redites-le-moi, ce mot tant attendu, répétez-le-moi toujours, dites?

— Je vous aime, mon cher fiancé, fit Linette sérieuse, et j'en suis infiniment heureuse. J'attendais ce jour avec impatience, cette heure bénie où je me sentirais irréductiblement attirée vers vous; elle est venue et maintenant je puis vous dire, du fond de mon être, je vous aime, mon bien-aimé.

Et le frais visage rayonnant et pudiquement confus se levait vers les yeux graves et si tendres qui la contemplaient.

— Je suis impuissant à vous dire mon bonheur, ma Line à moi, je n'ai jamais regretté comme en ce moment de n'être qu'un pauvre homme dépourvu d'éloquence et incapable d'exprimer tout ce qu'il ressent pourtant si intense-

ment. Mais je vous donne ma vie, ma vie tout entière pour votre amour; n'ayez jamais peur de me demander quoi que ce soit. Tous les sacrifices me seraient doux pour vous, ma chérie.

— Votre vie, je l'accepte, mon cher grand ami, je la prends, et je tâcherai de l'embellir, d'être votre petite fleur de joie, embaumant votre existence : c'est mon vœu le plus cher.

Ainsi, en tendres propos, en doux serments, la matinée se passa bien vite et midi surprit nos amoureux encore loin de la maison maternelle. Il fallut se hâter, car le commandant n'aimait pas attendre.

Et ces huit jours s'envolèrent radieux, comblant leurs cœurs de souvenirs exquis. Promenades poétiques dans le bois matinal; rendez-vous au Paris affairé des magasins, achats de bibelots utiles au futur ménage, choix des tentures, haltes artistiques dans un musée hospitalier, goûters imprévus dans le tohu-bohu d'un thé mondain, tête à tête trop courts mais combien délicieux à l'heure quotidienne des adieux, où, dans le couloir sombre, ils échangeaient le dernier baiser de la journée,... étapes heureuses, heures uniques, embellies de tout le prestige de leurs doux espoirs futurs.

La semaine qui suivit fut tout emplie par les derniers préparatifs de toilette, robes du mariage et autres, apprêts du départ, paquets à expédier au Havre, visites d'adieux de Linette à ses amies, envoi des faire-part. Le mariage devait avoir lieu le mardi et tout devait être prêt le samedi, jour du retour d'Émile à Paris.

Il quittait le Havre en compagnie du père

Jacquemain, second témoin de Linette au mariage civil, qui se déroulerait le lundi après-midi.

IX

Très pâle sous le voile de tulle des épousées, ses légers cheveux dorés maintenus par l'étroit bandeau de fleurs d'oranger, svelte et fine, Linette descend les marches de Saint-Ferdinand des Ternes au bras d'Émile Bréval, son mari.

Les voilà tous deux dans le coupé fleuri, en route pour la maison, la main dans la main, en route aussi pour le grand voyage de la vie : les voilà unis.

Arrivés les premiers dans l'appartement du commandant où le déjeuner attendait les invités, Émile s'empressa de débarrasser sa jeune femme de ses gants et de son bouquet, et la prit tendrement dans ses bras.

— Émile, fit Linette songeuse, en se blottissant contre lui, je regrette qu'au mariage catholique ne soient pas prononcées les belles paroles que j'ai retenues et qui sont dites aux mariages protestants : « Dans la joie et dans la tristesse, dans la santé et dans la maladie, dans la fortune et dans la pauvreté, vous serez unis ». Je ne

sais pas si c'est bien là le texte même de ces paroles, mais c'en est l'esprit.

— Chérie, elles sont sous-entendus, ces émouvantes promesses, dans le « Oui » que nous venons de prononcer. N'est-ce pas tout cela que vous m'avez promis et ne savez-vous pas que je suis à vous pour toujours, dans toutes les circonstances de notre vie commune?

— Oui, mon cher mari, dit Linette tendrement. Je le crois et c'est cette foi en vous qui me donne la paix qui ne me quitte plus. Je ne sais ce que sera notre vie, j'ai cependant le pressentiment d'y rencontrer des luttes, des chagrins. Mais nous les vaincrons ensemble, n'est-ce pas, mon ami chéri? Vous serez toujours le grand conseil, le cher consolateur de votre Line, qui vous dira toutes ses angoisses, ses sottises.

— Oui, ma chère petite femme, promets-moi de toujours tout me dire, supplia Émile employant pour la première fois ce tutoiement qui mit des larmes aux yeux de Linette. Promets-moi de me confier tes chagrins, tes pensées, tes révoltes quels qu'ils soient, non comme à un mari très tendre, mais comme à un grand frère très indulgent, un ami dévoué prêt à tout sacrifier pour ton bonheur. Ne me cache jamais rien de ce qui se passera dans cette petite tête-là, ajouta-t-il en baisant doucement le frais visage penché sur son épaule. ●

— Je te le promets, répondit à voix basse et tout émue la petite mariée. Et, ajouta-t-elle, rougissante, les mains nerveusement serrées, j'ai une promesse à te demander à mon tour. Si votre Line, mon cher mari, vous fait de la peine un jour, jurez-moi de ne laisser

jamais s'écouler une nuit sans lui pardonner et de ne pas dormir sans avoir fait la paix avec elle.

— Chère petite folle, ma Linette me faire de la peine, moi lui en vouloir? Rassurez-vous, ma chérie, je vous fais bien volontiers le serment demandé : je ne laisserai jamais passer un soir de notre vie sans avoir pardonné à ma chérie ses torts imaginaires ou réels et sans avoir scellé cet accord d'un bien tendre baiser. Est-ce bien ce que tu veux, ma chère Line?

Un beau regard profond et ému fut la réponse et la récompense.

Plus tard, à l'heure critique où leur bonheur conjugal était prêt à sombrer, menacé par les révélations de ce que peuvent être la trahison et la méchanceté humaines, ils devaient se souvenir de ces serments échangés aux premiers instants de leur union, promesses opportunes et sacrées qui sauvèrent le foyer menacé, par le miracle d'une confiance irréductible et d'une foi profonde.

Le jeune couple s'en allait passer une quinzaine de jours dans la Suisse Normande. Bréval ne voulait pas fatiguer Linette des étapes d'un long voyage, il ne désirait pas davantage semer aux quatre coins de la France les prémices de leur bonheur conjugal, les souvenirs de leurs premiers jours d'union. Il appréciait beaucoup ce ravissant pays normand, trop peu connu et il avait décidé d'y mener sa jeune femme, à cette époque de l'année où avril enchante la campagne de ses floraisons merveilleuses, voulant y goûter la double apothéose de son bonheur naissant et du printemps en fleur.

*
* *

L'Orne coule, sereine et chantante, sous les peupliers aux pâles frondaisons; les grès rouges et les schistes étagés au flanc de la colline, étincellent de leurs multiples facettes jaunes d'ocre et violettes sous les rayons du soleil levant. Une buée transparente et bleue monte lentement de la vallée endormie, tandis que parmi les ajoncs d'or, les ronces sauvages, dressés au sommet de la colline, à l'abri des sapins qui l'escaladent, deux jeunes gens enlacés contemplant le lever du soleil. Leurs visages expriment la même paix heureuse, le même juvénile enthousiasme.

Linette et son mari sont montés, de grand matin, à leur sapinière favorite; ils jouissent avec ferveur de leur solitude absolue dans l'enchantement de l'aurore; il se taisent et, les mains unies, contemplant, éblouis, la splendeur de la nature. Linette a posé sa tête alourdie encore de sommeil au creux de l'épaule de son jeune mari, à la place préférée qui est sienne depuis trois semaines déjà et qu'elle a bien peu quittée. Lui, fier de ce doux fardeau, entoure de son bras solide les épaules frêles de sa femme, la soutient, attentif à ce que ses pieds ne glissent pas sur les aiguilles de pins amoncelées sur le sol pierreux.

Leur attente ne fut pas longue : le soleil jaillit soudain par-dessus les rochers des parcs, sur l'autre rive de l'Orne.

De cascades de lumière rutilent sur les grès éroulés, aux crevasses rougeâtres et moussues, sur les palmes géantes des fougères sauvages,

les clématites échevelées, les longs roseaux de la rive, en caressant au passage les ombelles roses des pommiers sur les prés en pente. La rivière devient une longue coulée d'or vif; l'air vivifiant embaume et le jeune couple, un peu grisé de parfums, enivré de ce spectacle éblouissant, assiste à l'éveil de la vallée.

La cheminée d'une chaumière se met à fumer, un coq tout proche lance son appel retentissant; une tourterelle module dans l'air calme son roucoulement attendri, auquel répond un aboiement lointain, répété par l'écho du viaduc aux arches sonores.

L'air léger se peuple et s'anime; des frelons attirés par la fine odeur des ajoncs bourdonnent et se poursuivent, tandis que, plus haut, au-dessus des champs de sarrasin, voltigent les hirondelles.

— Que c'est donc beau, murmure Linette en pressant avec émotion la main de son mari entre les siennes; que je suis heureuse d'avoir cédé à ton désir de voir se lever le soleil... Je me souviendrai toujours de cette aurore contemplée dans tes bras, quand notre jeune bonheur vient de naître lui aussi à la vie. Il ferait bon mourir tous deux unis devant cette splendeur... Que de chemin parcouru depuis le soleil couchant du Havre qui a vu nos fiançailles et ce matin de printemps qui s'éveille à notre amour! Que ma vie tout entière ressemble à ces jours bénis passés entre ces deux crépuscules! Ce serait un beau rêve, ne trouves-tu pas?

Émile écoutait avec dévotion la voix émue et tendre dont il connaissait les moindres intonations, son cœur se gonflait d'une bonne et généreuse tendresse pour la chère créature qui

s'était donnée à lui, et, en cette minute de communion sacrée où la nature elle-même se faisait complice et amplifiait leur amour, il se promit encore d'éloigner, de toute la force de sa volonté, les chagrins, les soucis de la route de sa Linette. Il avait eu toujours conscience de sa force tranquille, mais, à présent qu'il était aimé, qu'il avait charge d'âme, il lui semblait être armé d'une puissance invincible.

Aussi répondit-il à sa femme, restée songeuse et émue :

— Mais, ma chérie, de beaux jours nous attendent, et, toute notre vie, nous serons aussi heureux que depuis notre mariage, puisque nous ne nous séparerons plus et que nous nous aimerons toujours. Nous allons quitter ce joli pays où je t'ai amenée, petite madame de quelques heures... où d'inoubliables souvenirs nous retiennent; mais nous emporterons notre bel amour, ma Linette.

— Oui, mais ce ne sera plus tout à fait pareil, mon ami. Depuis trois semaines que tu es à moi, toute seule, rien qu'à moi, tu ne me quittes pas, rien ne saurait m'atteindre. Mais, quand nous allons reprendre la vie normale, je serai seule de longues heures, tu iras à ton bureau, j'ai peur du retour, de ma nouvelle vie là-bas...

— Il ne faut jamais avoir peur, ma Linette, je serai tout près de toi pour te protéger, aussi sois brave, regarde devant toi. A quoi bon regretter les bonheurs passés? D'autres nous attendent le long de nos jours; c'est à eux qu'il faut penser. Ma bien-aimée, crois-tu que ce ne sera pas une grande joie pour moi de t'amener dans ma maison, chez nous?

— Chez nous, oui, ce sera bon, reprit Linette dont le frais visage s'éclaira... et qui sait? Tu as peut-être hâte de t'y trouver, toi, mon pauvre aimé... et moi je n'y songeais pas : j'étais si heureuse, ici, vivant mon rêve, dans ce coin charmant, près de toi, que je ne désirais plus rien. Mais tu as raison, Émile. Il faut regarder la vie en face et il faut songer au retour.

— En attendant, redescendons des cimes où nous planons et allons déjeuner, fit Émile en guidant prudemment, de roche en roche, la marche des petits pieds agiles, foulant les bruyères roses et les mousses nouvelles avec volupté.

Le sentier sauvage aboutissait à la grand'-route, le long de l'Orne. Ils suivaient, ravis de leur expédition matinale, le chemin pittoresque semé de gouttes de rosée, égayé par le discret clapotis de la rivière tout proche.

Le petit village s'animait quand ils y parvinrent; les uns couraient, un pot de lait à la main, chez la fermière voisine, les autres sortaient les vaches de l'étable pour les mener au pâturage, un petit groupe se formait, préparant le marché sur la place de l'église, aux larges dalles grises et violettes en pierre du pays. Les cloches lançaient à la volée les notes coutumières de l'*Angelus* du matin. Tout avait un aspect hospitalier, amical, et le cœur de Linette se serra à la pensée qu'il fallait quitter le cher village, accueillant témoin de son jeune bonheur.

On connaissait bien le grand monsieur brun et la petite dame qui avait l'air si tendre; ils ne se quittaient jamais et on leur disait bonjour

familièrement, avec une figure complice et malicieuse.

L'hôtesse les accueillit comme deux enfants en faute, dont l'équipée l'inquiétait fort :

— Hé là, fit-elle avec l'accent chantant propre au Calvados, vous voilà donc enfin; vous n'avez donc pas faim? et elle leur servit aussitôt un café au lait brûlant, sur leur chère petite table habituelle.

— « Adieu, notre petite table qui nous réunit si souvent, » fredonna mélancoliquement Linette en regardant son grand mari chéri dévorer avec appétit une immense tartine de ce pain blanc à la pâte serrée et à la croûte épaisse de ce pays.

— Linette, Linette, répondit Émile d'un ton d'affectueux reproche, ce n'est qu'une table d'emprunt. N'oublie pas que notre home est prêt, et que notre table qui sera plus tard, je l'espère, entourée de chères petites têtes d'enfants, nous attend là-bas, chez nous...

Et comme on leur apportait un paquet de cartes postales et de lettres que le facteur venait de distribuer, il tendit tout le paquet à sa femme en lui disant :

— Tiens, chérie, fais ton office de secrétaire, prends connaissance du courrier du ménage Bréval.

Une à une, souriante, Linette retourna les enveloppes et les examina. Elle avait un don remarquable pour reconnaître les écritures. Il suffisait qu'elle ait eu une fois sous les yeux quelques lignes d'une lettre quelconque pour en reconnaître l'auteur, dans la suite, sans erreur. Elle s'amusa, cette fois encore, à exercer sa perspicacité.

— Celle-ci est de maman, c'est Marthe qui a mis l'adresse... En voici une du père Jacquemain, je reconnais sa petite écriture ronde et fleurie, elle me dépeint le bonhomme... Voici une carte des amis Leblond, c'est Madame qui l'a écrite. Celle-là, c'est le colonel de Moret : admire sa belle écriture martiale, c'est un soldat dans l'âme, ses jambages ont l'allure militaire. Celle-ci... ô mon Dieu... fit Linette toute pâle en tournant et retournant entre ses doigts tremblants une enveloppe de petit format.

— Qu'y a-t-il, Linette, questionna tout inquiet Émile déjà debout près d'elle? Qu'as-tu, mon petit? Es-tu souffrante?

Mais Linette s'était reprise et, intimement furieuse de cette émotion dont elle n'avait pas été maîtresse, elle rassura promptement son mari.

— Ce n'est rien, mon grand ami; ne t'inquiète pas, je t'en prie, répondit Linette en prenant dans ses mains la chère main secourable et en l'embrassant doucement. Je suis une petite sotte trop impressionnable, voilà tout.

Et, désireuse dans sa belle franchise de ne rien dissimuler à son mari, elle ajouta, non sans quelque embarras :

— Cette écriture, vois-tu... je ne l'avais pas revue depuis la mort de papa... C'est celle d'un ancien ami qui ne nous a pas donné signe de vie depuis bien des années... Je l'aimais bien... et de revoir son écriture, tout d'un coup, comme cela, après si longtemps, cela m'a fait un coup... Mais c'est fini, fit-elle avec enjouement, secouant sa tête dorée aux frisons écourtés, je tâcherai de devenir une secrétaire moins nerveuse.

— Alors, interrogea Émile, très grave, en observant sa femme avec tendresse, tu le connaissais beaucoup, cet ami? Linette, tu ne m'en avais jamais parlé...

— C'est si vieux, ce passé, fit Linette d'un air détaché.

Et, décachetant la malencontreuse enveloppe, elle lut :

Maurice Niel présente ses respectueuses félicitations aux jeunes époux avec ses excuses pour venir si tardivement leur offrir ses vœux; il en a été empêché jusqu'à présent par une grave indisposition.

Elle le lut d'une voix très calme d'une indifférence voulue; mais l'auditeur passionnément attentif qu'était Bréval perçut l'effort et la légère fêlure dans le clair cristal de la voix si connue.

— C'est bon, se dit-il; voilà le danger, j'y veillerai.

Quant à Linette, dans son âme régnait un grand trouble.

Un amer ressentiment contre l'intrus qui venait si tard éveiller ses souvenirs, puis une appréhension douloureuse en songeant que Maurice rentrait dans sa vie, qu'il allait falloir renouer les liens avec le passé, tous ces sentiments s'unissaient, pour la tourmenter, à la crainte passionnée de peiner l'ami si cher, qui lui avait donné son nom.

Son trouble se lisait sur le visage expressif qu'Émile ne quittait pas des yeux; il eut pitié de sa détresse et lui dit :

— Allons, ma Linette, n'aie pas peur; je suis là, je saurai te défendre envers et contre tous.

A cette marque de confiance si tendre, les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes; elle se leva de table et, profitant de la solitude de la petite salle où ils avaient déjeuné, vint poser sa tête alourdie dans le creux de l'épaule amie et murmura craintivement :

— Oui, mon amour, pour l'avenir, défends-moi bien et surtout défends-moi contre moi-même.

X

C'est le soir du retour au Havre. Les deux époux ont dit adieu, non sans regret du côté d'Émile, non sans pleurs nerveusement essuyés de Linette, à la douce hospitalité de Clécy, le cher village qui a été le témoin printanier de leur vie conjugale à ses débuts.

Les voilà attablés pour leur premier repas chez eux, dans la claire salle à manger qu'Émile a su meubler délicieusement. La jeune femme est ravie de son chez elle : elle montre naïvement sa joie et déclare que la vie va être un délice dans ce cadre exquis. Comme elle regrette ses larmes au départ de leur première étape amoureuse. Elle est toute vibrante de gaieté et se dit confuse des gâteries de son mari.

Le fait est qu'Émile a deviné tous ses désirs, prévenu ses caprices, ressuscité ses meilleurs souvenirs. Il a créé un foyer original et charmant où se retrouve la trame du passé si cher à l'orpheline. N'a-t-elle pas eu la surprise de découvrir, dans la chambre à coucher, une admirable reproduction du dernier portrait de son père, faite à son insu? Une gerbe de roses sur une colonnette au pied du portrait s'épanouissait comme un vivant emblème de filial souvenir : n'était-ce pas délicat?

Et qui leur a souhaité la bienvenue au seuil de la porte? Claire, la vieille Claire d'autrefois. La vieille bonne qui était au service de M^{me} Lesueur au moment de son veuvage, la fidèle servante qui avait élevé Marthe et Linette et qu'on avait dû laisser au Havre lors du départ, quand, ruinés, les trois pauvres êtres s'étaient enfuis cacher leur lutttes dans Paris.

M^{me} Dumont avait tenté de la reprendre à son service, lorsqu'elle était revenue au Havre après son remariage, mais la tenace Bretonne n'avait pas voulu servir sous un autre maître.

— J'ai trop mauvaise tête, avait-elle répondu à son ancienne maîtresse, je serais capable de manquer de respect au nouveau monsieur.

Et elle vivait modestement d'une petite rente viagère, faisant quelques heures de ménage pour augmenter ses ressources, lorsqu'Émile, à qui Linette avait dit toute l'affection et tout le dévouement de la fidèle Claire, toute la tendresse reconnaissante qu'elle-même lui portait, s'avisa d'un projet. Toujours guidé par le désir de réjouir sa Linette, il proposa à la bonne fille de s'installer chez lui, de diriger la maison de Jac-

queline et de former une petite servante qui l'aiderait.

Voilà comment il se faisait que la chère figure ridée et souriante de Claire sous le bonnet des grands jours fut le premier spectacle que Linette aperçut en sautant de la voiture qui la conduisait chez son mari.

Sa joie avait été grande en apprenant que Claire était là à demeure : « pour toujours, ma chère fille, avait dit la vieille bonne, si vous ne me mettez pas à la porte... J'élèverai vos enfants, si vous voulez encore de moi. Vous avez un mari, ma belle, comme il n'y en a plus... enfin, suffit, je ne veux pas lui donner d'orgueil, mais vrai, vous avez de la veine... Si défunt votre père l'avait choisi, il n'aurait pas trouvé mieux. »

Et la jeune femme, charmée d'entendre confirmer par cette rude voix sincère ce qu'elle souhaitait croire, entra chez elle sous cet heureux présage et sous l'égide du passé. D'autant plus que, guidé par la mémoire fidèle de la dévouée servante, le jeune mari avait tenu à copier, dans l'installation du nouveau foyer, l'aspect du home où Linette avait grandi.

Une armoire normande ornait le hall d'entrée à la place qu'elle occupait autrefois; des sièges normands, de vieux cuivres, des porcelaines, ressortaient, rustiques sur les toiles à carreaux bleus et ocrés qui couvraient les murs, comme dans la chère maison des Lesueur. Les rideaux de la salle à manger étaient du même tissu; le bahut de vieux chêne, les fauteuils de paille de couleur assortie, toujours comme Claire avait dit se rappeler ceux de jadis.

Ce qui émerveillait le plus la brave fille,

c'était le petit salon qu'Émile avait aménagé pour Linette. A l'encoignure de la maison, presque tout en fenêtres, de sorte qu'on se serait cru en mer tant la vue y était merveilleuse, cette pièce hexagonale était toute tendue de bleu de roi; les rideaux et les sièges étaient faits d'une soie pompadour, exquise de ton; le piano de Linette, un petit bureau de style, une argentièrre renfermant les bibelots rares, les précieuses pièces d'argenterie, composaient l'ameublement, tandis que sur une console dorée de coin, dans un vase d'albâtre, embaumait une superbe gerbe de roses. Ce petit salon était si frais, si délicatement intime, qu'il enchanta Linette aussi; et, toujours pour associer le passé au présent, dans un joli cadre ciselé, le portrait du père aimé; plus loin un pêle-mêle où se trouvaient réunis les membres de la famille : M^{me} Dumont, Marthe, des amis intimes; au mur quelques aquarelles, des fleurs, des marines joliment encadrées où Linette reconnut des pochades qu'Émile lui avait demandées l'été dernier, elle comprenait maintenant pourquoi. Elle se sentait vraiment la reine de ce charmant logis, et, émue de la tendresse qui avait présidé à cette installation, elle se sentait obligée plus que jamais de répondre à toutes ces gâteries si délicates par un amour complet, un don absolu, un désir fervent de donner le bonheur à ce mari si bon.

Et, dans cette atmosphère de tendresse, entre ces deux affections si chaudes et aussi sincères l'une que l'autre, sous le regard du cher disparu, Linette était pleinement heureuse, sans arrière-pensée. Émile qui suivait avec une joie paisible ses impressions bénies sur le visage

animé de sa femme, prenait courage et bon espoir pour les luttes que son expérience avertie et ses observations récentes lui faisaient présenter dans l'avenir.

— Elle m'aime, se disait-il; elle aimera sa maison, je triompherai du passé.

Et la vie s'organisa, facile et bonne; les absences du mari, obligé à un travail assidu pour rattraper le temps perdu précédemment, laissaient à la jeune femme le loisir d'achever l'installation déjà en si bonne voie entre les mains de Claire; c'étaient d'interminables colloques avec la brave fille pour placer une nouvelle gravure, un bibelot récemment reçu, pour choisir les menus du jour, régler les dépenses du ménage.

Linette acheva de rendre tout à fait personnel l'aspect de la maison, elle y mit cette originalité souriante qui la caractérisait elle-même, et les quelques privilégiés qui furent reçus par le jeune ménage se retirèrent un peu déçus, un peu jaloux de leur visite dans ce logis qui ne ressemblait à rien de déjà vu et où l'on se passait si facilement d'eux et des autres.

L'un des premiers invités chez le jeune ménage Bréval fut le père Jacquemain qui avait assumé tant bien que mal (plutôt mal que bien, constata Émile à son retour) la charge de remplacer l'assureur pendant son voyage.

Le vieux bonhomme se retirait tout à fait des affaires; il s'installait chez lui, dans son pavillon d'Harfleur, comme il disait orgueilleusement; mais, comme il ne pouvait se décider à rompre entièrement avec ses habitudes de rapacité besogneuse, il arguait de l'insuffisance de ses revenus, pour ouvrir au rez-de-chaussée de

son pavillon, une sorte de cabinet de consultations juridiques. Il n'avouait pas qu'il y serait tout simplement un vulgaire usurier, prêtant à la petite semaine, profitant de la gêne des cultivateurs de la région environnante, des petits commerçants en mauvaise posture, pour leur extorquer des intérêts illégaux.

Bréval était à cent lieues de se douter de ces projets malhonnêtes; mais l'attitude de Jacquemain, légèrement goguenarde, son air de suffisance, son sans-gêne avec Linette étonnaient le jeune mari et lui déplaisaient fort. Mais, indulgent par nature et plus encore parce qu'il était heureux, il mettait ce changement de manières au compte de la mauvaise éducation du bonhomme. « Il sait ce qu'il me doit, songeait Émile, et il croit traduire sa reconnaissance par cette familiarité de mauvais goût, voilà tout. »

Ce n'était pas cela. Le père Jacquemain était un être foncièrement vulgaire sans la plus minime élévation d'esprit. Il était incapable de comprendre le moindre sentiment délicat. Voyant Linette heureuse, entourée d'un luxe de bon aloi, gâtée par un mari riche, il ne pouvait s'empêcher de penser : « C'est à moi qu'elle doit tout cela, tout de même... » Pour un peu, s'il n'avait fallu avouer certaines choses, certains procédés qui lui semblaient, malgré son cynisme, assez difficiles à faire accepter des intéressés, il se serait bien vanté de sa participation dans les événements qui avaient éloigné Maurice Niel du chemin pour laisser le champ libre à Bréval. Tout de même, un dernier reste de prudence l'empêchait de parler de la démarche à lui confiée par M^{me} Dumont et sur-

tout d'une autre intervention, plus directe celle-là, dont il n'avait dit mot à aucun des intéressés, (intervention dont nous retrouverons la trace dans le cours du récit, danger pour le foyer ignorant de cette fraude, danger prévu par Bréval).

Le vieux trouvait qu'en fin de compte, en travaillant à son propre intérêt, pour une fois il avait joliment aidé les autres. Il aurait bien aimé s'en prévaloir auprès du jeune ménage et dire à Linette : « Ma petite, c'est à moi que vous devez d'être madame Bréval. Sans moi, sans mes manœuvres adroites vous vous seriez laissée entraîner par de romanesques souvenirs, vous vous seriez crue obligée de rester fidèle à une promesse stupide. Quelle reconnaissance vous me devez ! Au lieu de ce riche Bréval, épouser un petit blanc-bec sans fortune ayant sa grand-mère à sa charge... »

Il ne le disait pas, mais son attitude goguenarde impliquait une certaine complicité finaude de sa part, on ne savait à quoi, et cette bonhomie sournoise agaçait Linette et l'étonnait.

— Je ne reconnais plus le père Jacquemain, confiait-elle à son mari en secouant candide-ment sa jolie tête dorée, on nous l'a changé. Lui si doux, si poli, il prend des airs arrogants ; il est indiscret, il s'impose. On croirait, ma parole, que nous lui devons quelque chose. »

Hélas ! pauvre Linette, oui, vous lui deviez quelque chose... La grande peine de votre vie, quand vous saurez l'odieux mensonge, les angoisses de votre cœur déchiré par deux tendresses rivales, deux douleurs, mais aussi votre victoire donnant le bonheur à tous.

XI

— Madame Niel? s'il vous plaît, demandait à la porte d'un petit cottage couvert de lierre une femme d'âge mûr, l'air effaré.

M^{me} Niel, vieille dame distinguée, aux traits fanés, mais délicats, à l'air triste sous la couronne de ses cheveux blancs, répondit elle-même d'une voix assourdie :

— C'est moi, Madame, que me voulez-vous?

La femme, interdite, ne savait trop que répondre, gênée par l'examen silencieux qu'elle subissait de son interlocutrice qui ne semblait pas apprécier beaucoup l'allure équivoque, la coiffure excentrique, le corsage éclatant, la voix éraillée de l'arrivante.

Elle articula péniblement :

— Excusez, Madame, mais... mon maître a été pris d'une attaque, ce tantôt, et quand le docteur lui a demandé s'il connaissait quelqu'un ici, il vous a nommée... alors je suis venue...

— Et quel est votre maître? demanda M^{me} Niel, dont l'intérêt s'éveillait à la pensée d'un service à rendre.

— M'sieu Jacquemain, répondit la femme en ricanant sournoisement.

M^{me} Niel eut un sursaut d'étonnement.

— M. Jacquemain? répéta-t-elle; allez devant, ma fille, vous pouvez dire à votre maître et au docteur qu'ils peuvent compter sur moi : je vous suis.

— Bien, bien, répondit la bonne du vieillard en s'en allant sans hâte de cette démarche traînante et déguingandée propre aux filles des faubourgs.

« Le père Jacquemain... songeait M^{me} Niel en s'apprêtant à sortir, une attaque... Pauvre bonhomme, sans famille, sans enfant, tout seul. Il est vrai qu'il court sur son compte, depuis un an qu'il a pris cette domestique, de bien vilaines histoires... Elle les rend, du reste, vraisemblables par sa mauvaise tenue... Quelle vilaine fille... ! Enfin, je ne dois pas oublier qu'il a fait ce qu'il a pu pour mon pauvre Maurice; si les choses n'ont pas tourné comme il l'aurait voulu, ce pauvre petit, Jacquemain n'en est pas responsable. Pour le moment, il souffre, je dois aller à lui puisqu'il a pensé à moi.

Et, de sa marche encore alerte, à petits pas, la bonne grand'mère s'en fut aussi vite qu'elle le put, vers la propriété du vieil usurier.

Dès le seuil, une impression de malaise saisit la vieille dame. Un affreux désordre enlaidissait cet intérieur mal tenu; par la porte, restée entr'ouverte, la cuisine apparaissait d'une malpropreté répugnante, les casseroles traînaient sur les chaises, les bouteilles vides remplissaient les encoignures, le sol non balayé était parsemé d'épluchures, et, détail qui frappa la visiteuse d'une surprise indignée, deux couverts, qu'on n'avait pas eu la pudeur d'enlever, étaient restés sur la table de bois blanc, côte à côte, ainsi

que deux tasses à café et deux petits verres vides.

— Oh ! se dit la bonne chrétienne qu'était M^{me} Niel, serait-ce donc vrai, tout ce que l'on raconte sur la vie du bonhomme... ?

Elle n'était pas au bout de ses étonnements. En arrivant dans la chambre du malade, elle trouva, avec le docteur qui, debout, l'air ennuyé, n'attendait que sa venue pour se retirer, la fameuse Mélanie, bien assise dans un bon fauteuil, se lamentant, ses mains sales posées sur le velours.

— C'est-y pas une malchance, tout de même... On était si heureux, si tranquilles... Y a pas moyen que ça dure, décidément... Et elle s'essuyait les yeux du coin crasseux de son tablier ; M^{me} Niel, outrée, lui répondit vertement en la priant d'aller au plus vite débarrasser sa table, balayer sa cuisine et fermer les portes. La fille rougit et se retira en grommelant quelques vagues menaces contre les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. M^{me} Niel haussa les épaules et, se tournant vers le docteur, lui demanda ce qu'il pensait du malade.

Le praticien hocha la tête :

— Rien de bien fameux, Madame ; il a conservé la parole jusqu'à présent, mais il parle avec une difficulté croissante. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait repris connaissance ; quand je l'ai ramassé dans sa cuisine, appelé par la bonne, et que je l'ai couché ; je croyais bien que tout était fini. Pauvre diable ! Ça aurait été peut-être préférable pour lui... s'il faut qu'il reste à la merci de cette fille...

— Je peux le soigner, docteur, jusqu'à ce

qu'une garde-malade soit prévenue, interrompit la charitable vieille dame. Que faut-il faire?

— Lui faire prendre, d'heure en heure, une cuillerée de la potion que j'ai ordonnée et que je vais faire préparer chez le pharmacien qui vous l'apportera; puis veiller à ce qu'il reste dans un calme absolu, sans s'agiter, ni parler. Voulez-vous que je m'occupe d'une garde pour cette nuit?

— Je vous en serais bien obligée, docteur, répondit M^{me} Niel; on ne peut abandonner ce vieillard aux caprices de cette créature. Je resterai jusqu'à ce que vous ayez trouvé quelqu'un pour me remplacer.

— En ce cas, je pars bien vite, je reviendrai demain matin; adieu, Madame, fit le docteur en saluant bien bas la charitable garde-malade, qui déjà s'ingéniait à mettre dans cette chambre maussade et mal tenue un peu d'ordre et de décence.

Un gémissement échappé des lèvres du malade la fit se retourner et s'approcher du lit.

— Mélanie... est-ce toi? articula péniblement une voix pâteuse.

— Non, dit doucement la charitable grand-mère de Maurice; c'est moi, M^{me} Niel, que vous avez fait demander...

— Ah! madame... Niel... confiance... les clefs... gémit-il d'une voix suppliante. Je... veux... mes clefs...

— Ne vous agitez pas ainsi, dit M^{me} Niel alarmée, je vais vous les chercher; faut-il appeler Mélanie?...

— Non, non, surtout... Prenez-les... vous-

même... fermez... mon bureau... donnez-moi... mes clefs... à moi...

— Bien, fit M^{me} Niel, ennuyée de cette commission, mais voulant calmer le vieillard et satisfaire son caprice.

Elle descendit au rez-de-chaussée, trouva facilement le bureau où régnait un ordre relatif; après avoir fermé à double tour, elle enleva la clef et la porta au malade, qui, en sentant entre ses doigts immobiles cet objet réclamé avec tant d'insistance, eut un éclair de triomphe dans son regard à demi éteint. Cependant, devant son impuissance à la saisir, il demanda qu'elle fût glissée sous son oreiller; puis, un instant après, dans la crainte de la voir dérober, supplia M^{me} Niel de la garder.

La patiente garde-malade lui reprit la fameuse clef et, devant lui, la plaça dans son sac à main qui ne la quittait jamais.

Le malade parut soulagé. Avec mille peines, M^{me} Niel parvint à lui faire avaler une cuillerée de la potion prescrite, qu'un gamin venait d'apporter. Au bout d'un temps assez long (le remède ayant amené quelques instants de calme dans l'état du malade), celui-ci recommença à gémir; il bredouillait des mots incohérents interrompus par des râles et des hoquets; à force d'efforts, M^{me} Niel parvint à saisir un mot, un nom qui la fit tressaillir : « Linette », avaient murmuré les lèvres tordues; « Linette », hoquetait la voix pâteuse, avec l'insistance d'une idée fixe.

La pauvre grand'mère de Maurice interrogea de nouveau le malade :

— C'est de Linette... Linette Bréval (que c'était dur à prononcer !), que vous voulez parler ?

— Bréval, Linette... répéta la voix rauque.

— Vous voudriez la voir? continua, hésitante, la vieille dame.

— Linette, Linette... seule... précisa la voix étranglée.

— Bien, demain, je la ferai prévenir...

— Non... ce soir... tout de suite... veux... la voir.

M^{me} Niel était cruellement embarrassée. Il lui semblait impossible qu'elle, la grand'mère du pauvre Maurice délaissé, se chargeât d'un message pour « M^{me} Bréval », et pourtant que faire? Le docteur avait recommandé que rien n'excitât le malade.

— Calmez-vous, fit-elle doucement en soupirant tout bas, je vais envoyer quelqu'un au Havre chez M^{me} Bréval; elle viendra peut-être ce soir.

Le malade poussa un profond soupir et se tut.

M^{me} Niel répugnait à l'idée de réclamer un service à Mélanie; aussi, après réflexion, elle se rendit chez une mercière voisine, mère de nombreux enfants, pour lui demander un petit commissionnaire de bonne volonté.

Elle le trouva sans peine dans cette petite famille où elle était aimée pour sa bonté et sa sollicitude affectueuse, et, après avoir cherché l'adresse des Bréval, elle écrivit un mot et le donna avec une pièce de monnaie à l'enfant chargé de la commission en lui recommandant de faire diligence.

Elle remonta ensuite près du malade qu'elle trouva tout à fait assoupi. Avec l'activité que les ans n'avaient pas pu détruire, elle se mit silencieusement à ranger et nettoyer autour d'elle;

la chambre prenait petit à petit un aspect honnête et soigné; elle rentra dans les placards tout ce qui traînait, vêtements, linge, s'ingénia à mettre quelque harmonie dans la pièce, déplaçant les meubles, les rares bibelots ébréchés.

Quelques instants après on sonna à la grille.

C'était la garde-malade envoyée par le docteur. M^{me} Niel la mit au courant des prescriptions du docteur, puis se demanda anxieusement ce qu'elle devait faire. Sa présence n'était plus indispensable. Ne devait-elle pas se retirer afin de ne pas rencontrer Linette? Mais, lorsque celle-ci allait arriver, qui la recevrait dans cette maison? La garde ne quitterait pas la chambre du malade... Alors ce serait Mélanie, cette fille, qui répondrait à la jeune femme? Elle l'éconduirait certainement sans vouloir l'introduire, et ainsi le désir du moribond ne serait pas respecté.

Non, il valait mieux affronter la rencontre, quelque douloureuse qu'elle fût : c'était le devoir du moment, un devoir de charité, et jamais la courageuse aïeule n'avait reculé devant les ordres de sa conscience de chrétienne.

Elle resta donc, le cœur étreint d'un douloureux sentiment d'appréhension à la pensée de se retrouver en face de Linette, sa chère petite amie d'autrefois, celle qu'elle aurait voulu pour petite-fille, celle qui aurait dû devenir la femme de son Maurice, si les circonstances de la vie ne s'étaient mises en travers de leurs rêves à tous deux. Linette, à présent la femme d'un autre...

Elle tressaillit violemment en entendant la porte de la chambre s'ouvrir. C'était Maurice,

son petit-fils, qui, rentré du Havre, avait appris l'accident et accourait vers sa grand'mère pour lui offrir ses services.

XII

— Mon petit, dit M^{me} Niel, dressée soudain et tout angoissée à la pensée de la rencontre qui pouvait, qui allait fatalement se produire, mon petit, rentre à la maison; je vais te rejoindre tout de suite : pars bien vite...

Mais Maurice, tout étonné de la nervosité inaccoutumée et de la hâte à l'écarter de sa grand'mère, s'en inquiétait déjà et se promettait tout au contraire de l'attendre et de ne repartir qu'avec elle.

Pendant ce colloque, un son de trompe résonna dans la rue paisible, un roulement d'auto s'arrêta devant la porte, et, le cœur battant, M^{me} Niel entendit une portière claquer, la sonnette retentir, un bruit de voix à la porte.

— Mon Dieu, c'est elle... songea-t-elle, et tout haut :

« Il faut que je descende, Maurice, reste là, je reviens.

Et, toute bouleversée, la vieille dame se hâta vers l'entrée où elle entendait la voix aiguë de Mélanie.

— Mon Dieu, mon Dieu, se répétait tout bas la pauvre grand'mère, la voilà, et Maurice qui est en haut... Elle va vouloir monter près du père Jacquemain, naturellement. Quelle aventure!... Mon pauvre Maurice... Lui qui est si faible encore, qui a eu tant de mal à se remettre de ce mariage... qui en a été malade... La revoir ainsi, à l'improviste... Il commençait à oublier... Et ils vont se retrouver face à face... Mélanie, laissez entrer Madame; c'est moi qui l'ai fait appeler, sur le désir de votre maître, dit-elle en affermissant du mieux qu'elle put sa voix tremblante.

Mélanie, pour toute réponse, tourna les talons et s'enferma dans sa cuisine en tirant violemment la porte derrière elle. M^{me} Niel, très troublée, se trouva soudain en face de Linette et de son mari.

La jeune femme demeurait muette, stupéfiée. La grand'mère de Maurice? Que voulait dire cette rencontre? Un sourd malaise, une émotion pénible paralysaient son initiative. Émile, qui ne connaissait pas M^{me} Niel, ne comprenait rien au trouble très visible de cette vieille dame à l'air si distingué, au silence subit de sa femme. Un regard jeté sur le visage aimé tout bouleversé lui rappela ses appréhensions passées, et il pressentit la vérité; il fit appel à tout son sang-froid et se prépara au bon combat.

— J'ai bien fait de venir, fit-il en lui-même.

« Linette, ajouta-t-il paisiblement, tu connais sans doute Madame, veux-tu me présenter? »

Et Linette, rappelée à elle-même par la voix

grave et affectueuse de son mari, se ressaisit et parvint à prononcer à voix basse :

— Certainement, je reconnais très bien Madame, M^{me} Niel; permettez-moi de vous présenter mon mari, Madame; M^{me} Niel, précisa-t-elle en tournant ses yeux profonds dont l'angoisse était visible vers son mari. Celui-ci lui répondit par un regard si bon, si tendre, qu'elle se sentit un peu réconfortée.

— Madame, fit Bréval en s'inclinant, je regrette de faire votre connaissance en de telles conjonctures; ma femme m'a parlé de vous comme d'une amie très chère, et je vois que vous avez été assez bonne pour vous charger de nous faire prévenir du malheur arrivé à ce pauvre Jacquemain.

M^{me} Niel reprenait peu à peu son sang-froid et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était charmant et bien sympathique, ce mari, rival heureux de son Maurice.

Elle raconta l'appel fait par le père Jacquemain à elle, d'abord, accourue de suite, puis à Linette, qu'elle avait pris sur elle de faire prévenir.

— Et vous avez bien fait, Madame, de compter sur nous, assura chaleureusement Bréval. Linette, veux-tu te rendre auprès de notre vieil ami, ma chérie? dit-il, encourageant, à sa femme.

— Oui, je vais y aller, mais, pria-t-elle, viens avec moi.

— Attendez, fit, haletante, la pauvre grand-mère qui, ne pouvant plus empêcher l'inéluctable rencontre, essayait encore de la retarder. Attendez, je vais monter devant vous.

Et, arrivée sur le palier, devant cette porte

qui les séparait encore, redoutant de tout son amour maternel le choc qui allait faire souffrir son petit-fils, elle se mit en face du jeune couple qui montait doucement les marches, et, s'adressant à Bréval, en qui elle sentait une force, elle dit, en un inconscient désir de dégager sa responsabilité :

— Mon petit-fils Maurice est dans la chambre, Monsieur.

Très calme, Bréval prit le bras de Linette, qui, tremblante, avait fait un pas de recul :

— Bien, Madame, nous allons pouvoir vous rendre la liberté à tous deux et prendre, à notre tour, notre part des soins à donner au pauvre Jacquemain.

Êt, serrant tendrement contre lui le bras de sa femme, il lui dit tout bas, tandis que M^{me} Niel, ouvrant la porte, passait devant eux :

— Courage, ma Line chérie, je suis là, moi, ton mari qui t'aime.

Êt, derrière sa grand'mère tout émue, Maurice vit entrer un jeune couple : un grand garçon très sympathique, dont les yeux sombres se portèrent directement sur lui, et une jeune femme blonde. Oh ! cette tête mousseuse, dorée, ces yeux d'émeraude que la pruhelle agrandie démesurément rend si émouvants, mais c'est Linette...

Êt, penché en avant, les mains crispées sur le dossier de la chaise qu'il tenait à leur arrivée, Maurice, oubliant tout, muet, dévore du regard le visage de la petite amie perdue.

Puis il se rend compte que tous les yeux sont fixés sur lui... la garde, étonnée de son attitude, sa grand'mère, la figure douloureuse, ce

Monsieur, le mari, sans doute... et elle, si peu changée, sauf l'expression de la physionomie, hautaine, un peu méprisante, lointaine.

Il se redresse, il va parler, mais le mari, ce Bréval, maître de la situation, après un bref salut de son côté, emmène doucement Linette vers le lit du malade en disant :

— Et ce pauvre Jacquemain qui t'a appelée, Linette. Demande-lui donc ce qu'il veut de toi...

Docile, la jeune femme s'approcha du lit où le vieillard recommençait à gémir. Pendant qu'elle demeurait penchée, apitoyée, disant de douces paroles d'affection et de pitié au paralytique, Bréval salua M^{me} Niel qui se préparait à partir et lui dit à mi-voix :

— Madame, je vous remercie infiniment de nous avoir fait prévenir; je vous serais très reconnaissant de me présenter à votre petit-fils dont ma femme m'a beaucoup parlé.

Reconnaissante, M^{me} Niel s'exécuta, en admirant l'aisance parfaite de ce grand garçon si sympathique qui sauvait ainsi la situation.

Froidement, Maurice salua, nettement hostile, et, faisant passer devant lui sa grand'mère, il sortit de la chambre, sans un regard vers le lit sur lequel Linette était toujours penchée, possédé par le désir violent d'être hors de cette présence, hors de cette maison.

Bréval revint vers le lit où Linette essayait, très alarmée, de comprendre les paroles incohérentes que prononçait le vieillard. Elle parvint enfin à retenir : clef, papiers, détruire... vous...

— Il veut sans doute te confier une mission, dit Émile, mais de quelle clef veut-il parler?

Les gémissements reprenaient et toujours les

mêmes syllabes revenaient : « Vous, la clef, détruire... bureau...

— Je crois comprendre, fit Bréval. Père Jacquemain, vous me reconnaissez ? Un faible oui répondit. Soyez tranquille, Linette prendra la clef de votre bureau et détruira vos papiers. C'est bien cela que vous voulez ?

Un soupir s'exhala des lèvres violacées.

— Oui... Linette... seule.

— Bon, Jacquemain, ce sera fait. Linette, parle-lui à ton tour. Et Linette, se penchant comme une tendre fille sur le front du vieillard, mit un baiser sur ses yeux à demi fermés et lui dit :

— Je ferai comme vous le désirez, père Jacquemain, tranquillisez-vous. Je brûlerai tout vos papiers inutiles moi-même.

Et comme la garde s'approchait pour faire boire au malade la potion calmante, Bréval lui dit :

— Madame, notre présence est inutile pour cette nuit, nous reviendrons demain matin. Mais savez-vous où est cette clef dont parle le malade et qu'il veut nous confier ?

— Je l'ignore tout à fait, Monsieur. Sans doute cette clef est-elle restée sur la porte du bureau.

— Eh bien, descendons, Linette, nous allons la retirer en nous en allant.

Mais, arrivés en bas, ils trouvèrent la porte du bureau fermée, et sans clef.

— Que faire ? questionna Linette. Remonter tourmenter ce malheureux, il n'y faut pas songer. Demandons plutôt à la bonne : peut-être saura-t-elle où se trouve cette malencontreuse clef...

Mélanie, interrogée, répondit grossièrement :

— C'est probablement cette vieille chipie qui fait la morale aux autres qui l'a emportée, je l'ai entendue rôder par là, tantôt...

Linette était indignée, elle revoyait avec émotion la douce figure tourmentée de la grand-mère, si digne, si réservée...

— Vous pourriez parler un peu plus poliment de M^{me} Niel, répliqua-t-elle sèchement; n'oubliez pas qu'elle est venue sur votre prière au secours de votre maître. Puis se tournant vers son mari :

— Qu'allons-nous faire, mon ami?

Comme Bréval, indécis, allait répondre, la garde appela du haut de l'escalier :

— Monsieur, êtes-vous encore là?

— Oui, Madame, pourquoi?

— Je voudrais vous prier de m'aider à soulever le malade, je ne puis y arriver, seule.

— Me voici à votre disposition, je monte.

Et tout en grimpant les marches quatre à quatre, il dit à Linette :

— Attends-moi un instant, ma Line chérie; je ne vais pas te laisser longtemps.

Mélanie rentra dans sa cuisine et Linette, seule dans ce vestibule étranger, se prit à songer douloureusement aux hasards de la vie qui venaient de la remettre en présence des Niel...

— Comme c'est triste, pensait-elle, de se retrouver ainsi, hostiles, presque ennemis, quand on a été si tendrement unis dans le passé... Ils m'ont à peine regardée, que leur ai-je fait, pourtant?

Elle fut tirée de sa rêverie par un pas pressé criant sur le gravier du jardin. La porte s'ouvrit et Maurice Niel apparut sur le seuil.

Linette se recula soudain, le cœur battant :

— Vous, fit-elle, encore vous ?

Le jeune homme, très froid, répondit d'un ton sarcastique :

— Croyez bien que ce n'est pas volontairement que je reviens... *encore*. Mais ma grand-mère m'a prié de vous remettre cette clef, Madame.

Et comme Linette, tremblante, avançait la main pour prendre l'objet tant cherché, il ajouta :

— Ma grand-mère l'avait enlevée au bureau de M. Jacquemain sur la prière formelle de celui-ci, et dans son désarroi, lorsque vous êtes arrivée, elle a oublié de vous la remettre : la voici.

Et le jeune homme, s'inclinant, remit la fameuse clef à Linette qui eut à peine le courage de murmurer un indistinct « merci ».

Maurice s'en retourna, mais il n'avait plus la hâte de l'instant précédent à quitter la maison; il s'en allait à regret, et, sur le seuil, avant de disparaître, n'y tenant plus, le cœur débordant de regret, d'amertume, il se retourna :

— Ah ! Linette, cruelle, déloyale Linette !... dit-il d'un ton de sanglant reproche, en la regardant de ses grands yeux clairs si tristes, ses yeux d'autrefois... puis il s'enfuit.

Linette poussa une exclamation en mettant ses deux mains sur son visage :

— Oh ! mon rêve, murmura-t-elle, c'est mon rêve de Paris... Et elle demeura ainsi, écoutant le bruit des pas décroître dans la nuit, déchirée par l'injuste apostrophe...

Bréval, revenant, la trouva encore toute trem-

blante, et, comme il s'étonnait de lui voir la clef à la main, elle expliqua :

— C'est M^{me} Niel qui l'avait prise, sur la prière du père Jacquemain, et elle me l'a fait apporter.

— Par son petit-fils, n'est-ce pas, ma Linette? acheva paisiblement Bréval en la prenant tendrement par le bras pour l'amener jusqu'à la route, où les attendait l'auto du retour.

XIII

Grâce à l'ascendant que Bréval avait su prendre sur la trop sensible Linette, il parvint à la distraire pendant toute cette soirée, et, comme elle s'effrayait de retourner le lendemain dans cette maison inhospitalière, son mari lui dit :

— Je t'accompagnerai, ma Line; si tu veux partir de bonne heure, je te conduirai en auto, avant d'aller à mon bureau, et je reviendrai te chercher pour déjeuner.

— Oh! oui... décida la jeune femme, viens avec moi, cela me coûtera bien moins de reprendre, avec toi, la route de ce logis où le malheur a frappé, et puis... je serai plus tranquille.

— Que crains-tu donc, petite poltronne?

Linette rougit sans répondre.

— Allons, dit plaisamment Émile, voilà ma petite femme qui a de mauvaises pensées. Vous savez, Madame, que cette petite tête-là est à moi et que je n'y veux aucune idée que je ne puisse connaître, et il appuya tendrement contre lui le visage empourpré.

Linette, impétueusement, se blottit dans ses bras :

— Je t'aime, mon mari chéri, et je ne veux rien te cacher; tu as vu mon trouble, en revoyant les Niel; Maurice m'a rappelé tout le passé, il ne faut pas m'en vouloir : ta Linette serait trop malheureuse, si elle te faisait de la peine...

— Jamais, ma chérie, je ne t'en voudrai, lorsque tu me diras tes soucis, tes faiblesses, tant que tu me laisseras lire dans ton bon petit cœur trop tendre, trop sincère... Tu as connu, tu connais, n'est-ce pas? le bonheur parfait dans notre union, ma Line, sans l'avoir conquis; or, tout se paie, ma chérie, sur cette terre, tu l'apprendras en vieillissant; cette triste expérience, pour ma part, je l'ai faite bien jeune encore, et mes heures de douloureuse solitude ont été la rançon, il me semble, de ma félicité actuelle. L'épreuve est venue pour toi, ma Jacqueline, et je ne peux l'écarter de ta route... Mais je te tends la main, je souffre avec toi du choc brutal des souvenirs du passé, des illusions perdues, et je te dis : Aie confiance en moi et en toi-même et tu seras victorieuse. Veux-tu de mon aide, Linette?

La jeune femme avait écouté ces mots, les yeux baissés, les doigts nerveusement noués à ceux de son mari.

— Que c'est bon de t'avoir à moi, mon grand ami, si brave et si tendre, murmura-t-elle en plongeant son regard ému dans les yeux câlins mais autoritaires qui la pénétraient toute. Oui, je veux ton aide, et je serai vaillante pour l'amour de toi.

— Alors, viens dans les bras de ton mari, viens dormir à la chère petite place qui est la tienne depuis le premier soir où tu m'appartins, ma Linette, et songe au doux présent; rêve, si tu veux, à l'avenir, mais oublie le passé...

Le lendemain, au grand mécontentement de la vieille Claire, très inquiète de cette sortie matinale et de ces allées et venues imprévues, les époux quittèrent le logis de fort bon matin, unis plus que jamais par les liens confiants de leur mutuel amour.

C'est avec un sourire de tendre bravoure que, sur le seuil de la maison de Jacquemain, Linette, narguant les souvenirs de la veille, dit au revoir à son mari.

Puis, en hâte, elle monta près du malade, qui, toujours dans le même état, ne reprenait conscience que pour gémir et se tourmenter d'affaires en litige, s'épouvanter de voir des étrangers à son chevet, réclamer l'intervention de Linette, lui demander le secret... La jeune femme apitoyée lui promit de se mettre de suite au classement de ses papiers, et, après quelques propos amicaux échangés avec la garde qui trouvait que le malade s'affaiblissait depuis la veille, elle descendit au rez-de-chaussée et prit dans son sac à main la précieuse petite clef apportée par Maurice...

Elle repoussa courageusement ce souvenir pénible et évoqua la loyale et paisible figure

de son mari, l'impression de force, de tendresse, qui émanait de lui, et murmura :

— Il faut que je sois brave comme lui, il a une telle confiance en moi...

Et elle commença à classer les papiers épars sur le bureau.

— Voyons, réfléchit-elle; Émile m'a recommandé de faire un tri : tout ce qui est papier d'affaires, engagement, reçus, je vais le mettre dans cette serviette, et mon mari s'en chargera... Quant aux papiers divers, correspondances, dossiers privés, je vais en prendre connaissance, et ce qui me paraîtra présenter quelque gravité, quelque danger d'indiscrétion, pouvant compromettre le père Jacquemain, je le brûlerai immédiatement... Allons à l'ouvrage, fit-elle courageusement.

Elle s'absorba dans sa tâche, examinant scrupuleusement les liasses éparses; plus d'une fois, ses fins sourcils se froncèrent, puis se soulevèrent en signe de surprise; des exclamations de curiosité, d'incrédulité, parfois même de mépris, s'échappèrent de ses lèvres...

La serviette destinée à Bréval s'emplissait rapidement.

— Drôles d'opérations, pensait Linette... Je croyais que ce n'était pas permis de prêter à un taux pareil... Ce bonhomme... moi qui le croyais si honnête; et maman qu'en dirait-elle, elle qui avait une confiance si entière en lui...

Pour la première fois, des doutes lui vinrent à l'esprit en songeant que, seul, il s'était occupé de la liquidation paternelle.

— Qui sait, se dit-elle, il a peut-être profité de la mort de papa pour pêcher en eau trouble. Puis elle chassa ces vilaines idées et ajouta :

Émile regardera tout cela, il me dira ce qu'il en pense...

Les lettres aussi étaient nombreuses; Linette en brûla un certain nombre, lettres de demandes de fonds, de protestation devant le taux demandé, de remerciements pour un prêt. Elle se sentait dépaysée, flairant quelque chose de louche, de sous-entendu dans cette correspondance peu explicite parfois, à dessein, semblait-il...

— Détruisons, détruisons, faisait Linette. Mettons en repos la conscience de Jacquemain, ou plutôt calmons ses légitimes terreurs de voir ses héritiers prendre connaissance de toutes ces... preuves à conviction... Il sait que je l'aime bien, et il a eu confiance en mon cœur et en ma prudente indulgence... je ne tromperai pas son attente... Puis, si Émile et moi nous pouvons faire un peu de bien, en réglant ses comptes terrestres en mémoire de lui, peut-être cela lui sera-t-il compté...

Et elle continuait vaillamment son fastidieux travail, mais cette matinée solitaire et silencieuse lui parut longue. Elle entendit venir le docteur, elle écouta son diagnostic, qui était plutôt alarmant. Puis une petite voix tremblante et douce la fit tressaillir : c'était M^{me} Niel venue s'informer du malade. A l'offre de la garde qui lui proposait de prévenir M^{me} Bréval de sa présence, Linette l'entendit répondre :

— Merci, merci, disait-elle. Ne la dérangez pas dans son travail.

« Décidément, pensa Linette avec quelque amertume, elle ne tient pas précisément à me voir. Quelle animosité ils ont contre moi... Je comprendrais cela si j'avais refusé « son » Mau-



rice, mais, en somme, c'est moi qui devrais bien plutôt leur en vouloir de leur indifférence à notre égard... Je les déteste tous deux : ils viennent me troubler, jeter le désarroi dans ma nouvelle vie, dans mon cher bonheur... Ils sont méchants, cette grand'mère oublieuse, cet ami sans foi, qui a l'audace de me traiter de déloyale encore... »

Quand Émile vint la prendre, elle l'accueillit comme un sauveur et s'en fut avec lui, très fière des compliments approbatifs qu'il lui décerna pour son travail de la matinée.

Après le déjeuner charmant, comme toujours, dans leur cher tête à tête que ne troublait pas l'affectueuse présence de la fidèle Claire, Bréval prit connaissance des papiers triés par Linette et placés dans la serviette apportée d'Harsleur. Linette ne s'était pas trompée, et le père Jacquemain n'était qu'un coupable usurier...

— Quelle découverte, répétait le mari de Linette, je comprends que ce malheureux ait l'esprit tourmenté; il y a, là-dedans, de quoi motiver une poursuite judiciaire... S'il se rétablit, je me charge de le rappeler à de meilleurs sentiments, et de lui faire établir ces prêts à un taux normal... S'il meurt, c'est moi qui me chargerai de ces recouvrements, et les pauvres malheureux qui étaient tombés dans ses griffes ne s'en plaindront pas, je t'assure... Ses neveux en seront peut-être un peu moins riches, mais ils n'hériteront pas d'un homme taré, car nous sauverons en tous cas l'honorabilité apparente de ce malheureux... Qui se serait douté d'une pareille fourberie?...

Et, désireux de distraire un peu sa femme de ces pénibles découvertes, il l'emmena, après ce

travail, faire une grande promenade en auto, par la Hève, Octeville, Montivilliers, Criquetot et retour; après quoi, il déposa Linette à Harfleur avant de retourner à son bureau.

La jeune femme reprit sa tâche, avec un singulier déplaisir; maintenant qu'elle connaissait la triste mentalité de cet homme dupeur de pauvres gens, de ce faux ami auquel elle avait montré, elle et les siens, tant d'amitié, elle éprouvait une grande répugnance à toucher ces papiers classés par lui, à retrouver sa signature caractéristique aux volutes savantes, son écriture fleurie sur les cartons des dossiers.

— Sois prudente, ma chérie, lui avait recommandé Émile en la quittant. Surveille-toi, et en causant avec la garde ou avec d'autres, ne trahis pas par ton mépris ce que nous avons découvert. Si coupable que soit cet homme, il a mis sa confiance en toi, car il te sait bonne et loyale. Il ne faut pas que son attente soit déçue.

Et Linette, pénétrée de son importance, travaillait avec circonspection.

Tout à coup le titre d'un dossier vint la frapper d'étonnement :

« Affaire Lesueur-Niel ».

Elle crut avoir mal lu tout d'abord : mais non; les deux noms étaient inscrits en toutes lettres.

— Qu'est-ce que cela veut bien dire? murmura Linette, surprise au plus haut point. Après tout, peut-être n'est-ce qu'une similitude de noms...

Une vague méfiance la retint un moment, immobile, le dossier entre les mains, n'osant l'ouvrir, malgré sa légitime curiosité.

— Après tout, conclut-elle, il faut que je prenne connaissance de cette affaire-là aussi bien que des autres...

Et elle ouvrit bravement, quoique inquiète, le feuillet de papier-carton.

Une lettre du père Jacquemain frappa d'abord ses regards; un détail attira son attention : en travers de la première page, au crayon rouge, un mot était tracé en gros caractère que Linette lut, avec stupéfaction, « non expédiée »...

Elle retourna la lettre et lut ceci :

Chère Madame,

Votre amie et la mienne, M^{me} Lesueur-Dumont, m'a l'autre jour confié en quelle estime elle vous tenait vous et votre petit-fils Maurice. Se souvenant de confidences fort anciennes, il est vrai, mais d'actualité cependant à cause de l'échéance des vingt ans de sa fille Jacqueline, elle m'a parlé d'une demande tout affectueuse que vous lui auriez faite jadis. Ma prudente amie avait, et cela est fort compréhensible, ajourné sa réponse à plus tard.

Or, Jacqueline est aujourd'hui une jeune fille accomplie, dont les prétendants ne tarderont pas à s'occuper. Si vous désirez toujours, comme M^{me} Lesueur-Dumont elle-même, une union entre votre petit-fils et Jacqueline, le moment est venu d'un rapprochement dont je serais honoré d'être l'intermédiaire.

Dans l'attente de votre réponse, veuillez croire, Madame, à mes sentiments de respectueuse amitié.

En marge, cette mention était inscrite :

Communiquée à M^{me} Dumont le 5 août 19...

— Tiens, murmura Linette, un peu fâchée, maman ne m'a jamais parlé de cette démarche...

qui n'a jamais donné de résultats, du reste. . Mais comment eût-elle abouti, au fait, si cette lettre n'a pas été expédiée?

Elle relut la mention : « Non expédiée »...

— Pourquoi cette lettre a-t-elle été écrite, et pourquoi n'a-t-elle pas été envoyée?... répétait-elle avec obstination, sans pouvoir donner un sens à ce procédé bizarre... Un long moment, elle resta rêveuse, reprise par le passé, cherchant à percer le mystère de cette épître; émanant de sa mère, lue par elle, avant la demande de Bréval, demeurée là, dans quel but?

Puis elle la posa sur la table, à côté d'elle, avec un gros soupir et un geste d'incompréhension totale, et continua l'inventaire du dossier.

— Une lettre encore... cette écriture, mon Dieu... mais c'est celle de Maurice... et ardemment, toute tremblante, Linette lut :

Cher Monsieur,

Peut-être allez-vous trouver ma démarche indiscrète ou tout au moins inconsiderée. Mais ma grand'mère m'a toujours vanté votre aimable complaisance qui est du reste connue de tous, ici; aussi je prends le courage de venir vous exposer ma requête.

J'ai appris, (est-ce un bruit fondé, n'est-ce qu'un potin de plage) les fiançailles possibles et prochaines de M^{lle} Jacqueline Lesueur. Or, il me semble impossible que Linette (je n'ai jamais pu désapprendre le joli diminutif que nous employions autrefois, dans notre enfance commune) que Linette, dis-je, se marie à un autre que son ami Maurice. Vous le trouvez bien outrecuidant de vous écrire cela, sans doute? Je m'explique.

Linette a été pour moi, tout enfant, l'incarnation suprême de la grâce et de l'intelligence féminines;

j'ai assisté à son développement intellectuel, je l'ai aidée du fruit de mes études personnelles, de ma juvénile ardeur au travail. Son esprit charmant s'éveillait à ma tendresse; je connais aussi, mieux que personne, son cœur d'une sensibilité exquise, et, dois-je l'avouer, ce cœur semblait m'appartenir autrefois. De douces promesses ont été échangées entre les deux enfants que nous étions alors... La guerre a passé, j'ai dû partir, voyager, faire ma situation; entre temps la situation des Lesueur avait varié, ils avaient changé de milieu, je me suis tenu à l'écart, mais, toujours, le souvenir de ma petite amie m'a suivi, protégé, réconforté. Depuis six mois à peine ma situation est stable, un avenir brillant s'ouvre devant moi. C'est cette sécurité que j'attendais pour l'offrir à Linette, pour renouer les liens que la vie avait relâchés.

C'est là que j'ai besoin de vous, cher Monsieur; vous qui avez continué à voir sans interruption la famille de Linette, il vous sera facile de plaider ma cause auprès de celle que je n'ai jamais oubliée.

Peut-être croit-elle à un abandon de ma part, étant donné mon long silence; expliquez-lui que c'était par délicatesse, que j'ai dû lutter, travailler, et que le prix du triomphe c'est d'elle que je l'attends.

Ma grand'mère et moi sommes aussi désireux l'un que l'autre de voir ce projet réussir, et, en prenant ma cause en main, cher Monsieur, croyez bien que vous ne ferez que des heureux...

Fébrilement Linette regarde la date...
Août 19...

Elle tombe avec accablement assise sur un fauteuil, et murmure :

— Ainsi, mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Maurice ne m'avait pas oubliée, il pensait à moi comme à sa femme future... Je le

retrouve, dans cette lettre, avec ses délicatesses, ses timidités, sa tendresse d'autrefois...

Elle reprit la lettre, la relut, laissant monter en elle la vague irrésistible des souvenirs, des regrets du passé...

Tout à coup une idée traversa son esprit :

— Mais pourquoi Jacquemain ne m'a-t-il jamais, jamais parlé de cette démarche? Pourquoi, répétait-elle, en se tordant les mains, l'esprit torturé... Pourquoi la démarche de maman, à la même date, n'est-elle pas parvenue à M^{me} Niel? Pourquoi la lettre de Maurice me concernant ne m'a-t-elle jamais été transmise?... Oh! Père Jacquemain, gémit-elle, pâle et angoissée, si vous n'étiez pas une loque pitoyable, vous seriez bien forcé de me le dire, le pourquoi de cette énigme déchirante...

Elle reprit le dossier, comme pour y trouver une indication quelconque; un billet s'y trouvait encore, un brouillon plusieurs fois corrigé et raturé... de la main du vieillard.

Linette lut :

Cher Monsieur et jeune ami,

Après avoir, croyez-le bien, fait tout mon possible pour vous donner satisfaction, j'ai le regret de vous conseiller de renoncer à vos espérances. Celle qui sera bientôt la fiancée de M. Émile Bréval m'a chargé de vous assurer qu'elle a complètement oublié les souvenirs d'enfance que vous évoquez; elle est très heureuse du projet actuel qui réunit tous ses suffrages et comble tous ses désirs.

Excusez ma brutale franchise, mais j'estime qu'elle est nécessaire en l'occurrence, M^{lle} Jacqueline ayant été tout à fait catégorique dans sa réponse.

Cordialement vôtre...

Les yeux démesurément agrandis dans un visage tout tiré et pâli, Linette a lu jusqu'au bout l'écrit mensonger...

Elle reste, un moment atterrée, sans souffle... Puis une indicible expression de dégoût, d'indignation crispe ses traits... elle s'écrie :

— Le lâche!... c'était pour vendre son portefeuille...

Puis elle porte ses deux mains autour de son cou délicat : elle étouffe, et, s'écroulant à genoux sur le tapis couvert de papiers déchirés, elle sanglote désespérément, appelant inconsciemment, dans son désarroi, celui qui est son confident le plus sûr :

— Emile, mon ami chéri, au secours...

XIV

Après cette explosion de chagrin, détente nécessaire à l'enfant qu'était encore Linette, celle-ci reprit peu à peu la maîtrise d'elle-même; elle se calma, passa une main dolente sur son front brûlant; son regard erra, un peu hagard, sur l'ameublement misérable en bois peint, sur la fenêtre aux rideaux sales. Elle se redressa, ramassa les trois lettres roulées à terre pendant sa crise de larmes, et, tendant toute sa volonté, les relut ...

Au désespoir précédent succédait en elle une sorte de colère froide; la lecture qu'elle poursuivait sans faiblir faisait monter en son cœur une rage grandissante qui chassait tout sentiment tendre, balayant, comme fétus de paille, les souvenirs récents de bonheur et de paix...

L'injustice avait toujours révolté Linette; aussi, devant cette trahison froidement concertée, exécutée par trois manœuvres successives du mensonge et de la ruse, elle sentait gronder en elle un désir de représailles et une révolte terrible.

Elle qui avait appelé si candidement son mari à son secours, à la première révélation des faits précédents, comme au seul confident, au seul consolateur possible de sa peine, elle l'englobait, à présent, dans la réprobation haineuse qu'elle vouait à tous...

Un seul désir dominait tout, irrésistible... Celui de se disculper aux yeux de Maurice et de sa mère, de leur faire lire ces lettres révélatrices, de leur expliquer les louches agissements, les abstentions coupables qui avaient créé la situation actuelle.

— Je comprends tout, maintenant, pensait-elle : l'attitude de la grand'mère et du petit-fils s'expliquent... et le reproche douloureux de Maurice, hier soir : « Cruelle Linette, déloyale Linette », était légitime... Non, je ne le laisserai pas croire à cette fausse réponse à sa lettre si sincère, je ne me laisserai pas accuser plus longtemps d'oubli et de cruauté, quand je suis innocente de toutes ces vilénies... Il a osé écrire en mon nom, au nom d'une Linette qui a complètement oublié ses souvenirs d'enfance... le misérable... Pauvre Maurice qui

m'avez méprisée, accusée, maudite peut-être, vous saurez la vérité tout entière, et ce dossier, ces lettres mensongères ou non transmises, vous les lirez, je le veux. Je vais les porter à votre grand'mère, je les lui laisserai, et vous regretterez vos paroles méchantes et si injustes...

Elle mit fiévreusement le petit paquet dans son sac, mit son chapeau en hâte, son vêtement, et se dirigea résolument vers la sortie.

Là, elle s'arrêta, indécise : où habitait M^{mo} Niel?

Elle ferma la porte du bureau et entra dans la cuisine, où Mélanie, surprise, essaya vainement de cacher le petit verre de cognac qu'elle dégustait solitairement; sans même y prêter attention, Linette lui demanda d'une voix brève l'adresse de M^{mo} Niel, la personne qu'elle était allée chercher l'autre soir. La domestique, heureuse de n'être pas réprimandée, la donna vivement, et la jeune femme, tirant silencieusement derrière elle la porte de sortie, fut bientôt devant la demeure de M^{mo} Niel.

La main sur la sonnette, un scrupule soudain l'arrêta :

— Est-ce que je fais mal en me rendant ici? J'ai une bien grande peine, certes, mais je veux rester loyale... Que dirait Émile, s'il me voyait faire cette démarche? M'approuverait-il? réfléchissait-elle angoissée.... Après tout, c'est mon droit strict de me défendre, d'accuser ce vieillard hypocrite, auprès de mes amis qui me croient, à bon droit, cruelle et déloyale... Je dirai tout à Émile ce soir, mais je veux montrer à M^{mo} Niel ces preuves de mon innocence.

Et résolument elle sonna.

M^{mo} Niel, elle-même, vint ouvrir.

— M. Jacquemain est-il plus mal? demanda-t-elle aussitôt à la vue de la visiteuse...

Et comme Linette, sans répondre, soudain embarrassée, secouait la tête négativement, la vieille dame continua :

— Alors, il me demande, peut-être... Madame?

Ce « Madame » presque hostile galvanisa Linette et lui redonna sa présence d'esprit.

— Oh! Madame, appelez-moi Linette, comme autrefois, fit la visiteuse, les yeux pleins de larmes... Si vous saviez... et elle pressait nerveusement contre elle le petit sac recéleur des lettres...

— Entrez, mon enfant... fit avec bonté M^{me} Niel, à laquelle l'émotion profonde de Linette n'avait pas échappé, entrez; nous sommes seules chez moi, et ce que vous pourrez avoir à me dire restera entre nous.

Elle introduisit la visiteuse dans un petit salon de travail, qu'elle venait de quitter, d'où la vue s'étendait sur de frais vergers en perspective, au bas desquels on apercevait la flèche merveilleusement ajourée du clocher de pierre d'Harfleur.

— Vous avez l'air tout à fait bouleversée, ma pauvre petite, continua-t-elle avec douceur. Qu'y a-t-il donc?

Linette, oppressée, ne se pressait pas de répondre... A vrai dire, elle ne pensait plus guère à ce qu'elle venait faire ici... Elle se laissait inconsciemment reprendre par les souvenirs, le mirage du passé, des jours évanouis...

Ce salon était la reproduction en plus restreint du salon d'autrefois... Dans le coin, près de la fenêtre, voici le vieux canapé où tous deux

aimaient à s'asseoir, regardant des images, classant une collection quelconque, tandis que M^{mo} Niel et M^{mo} Lesueur causaient amicalement avec Marthe qui cousait... En face, voici encore les deux vieilles armoires normandes, transformées en bibliothèques, avec leurs panneaux grillagés, d'où Maurice extrayait, grave et fier de sa responsabilité, les œuvres permises à la petite fille innocente... Voici le vieux piano, sur le vernis duquel leurs pieds impatients ont laissé des marques multiples, quand le morceau à quatre mains leur paraissait trop difficile... Quel retour inattendu vers les beaux jours d'autrefois où tous les espoirs étaient permis !...

— Linette, fit M^{mo} Niel rompant la silencieuse contemplation de l'arrivante et examinant attentivement son expressive physionomie, qu'avez-vous à me dire?... Pardonnez-moi ma franchise, mon enfant, votre place n'est pas ici...

— Oh ! Madame, fit Linette, rougissante, comme vous êtes dure pour moi... Mais je vous comprends, allez, maintenant que je sais tout... Tenez, ajouta-t-elle fébrilement, retrouvant sa rancune et son chagrin avec le sentiment de la réalité, et tendant les lettres qu'elle sortait de son sac à son interlocutrice, lisez, Madame, dans cet ordre même, et vous me direz alors si ma place n'est pas ici, près de vous pour me justifier...

M^{mo} Niel, surprise et alarmée de cette déclaration et plus encore du ton tragique et douloureux dont elle était faite, obéit et parcourut rapidement la première lettre que lui tendait Linette.

— Mais, fit-elle, tandis qu'un vif étonnement se peignait sur ses traits fanés, mais je n'ai jamais reçu de lettre semblable...

— Je le sais, Madame, répondit la jeune femme toute tremblante; la preuve en est inscrite du reste sur la copie que vous lisez : voyez l'annotation en marge : « non expédiée »...

— Mais alors pourquoi avoir écrit ceci? Dans quel but?

— Dans le but de pouvoir présenter à maman une soi-disant copie de la lettre à vous adressée, Madame, tout simplement... Et tenez, continua Linette d'une voix contenue, en tendant la lettre de Maurice, connaissez-vous celle-ci?...

— Oh! c'est celle où mon pauvre enfant avait mis tout son cœur, tout son rêve, son dernier espoir, murmura la vieille dame douloureusement, en regardant Linette sans comprendre...

— Et voici la réponse que vous avez reçue, n'est-ce pas? continua méthodiquement la jeune femme, tirant de son sac le troisième billet...

— En effet, répondit la voix tremblante de M^{me} Niel... c'est le texte même du petit mot qui a détruit l'espérance de mon pauvre petit...

— Et ce billet, oh! madame Niel... écoutez-moi bien : ce billet a été inventé de toutes pièces par le père Jacquemain qui ne m'avait pas remis la lettre de Maurice et qui ne m'a jamais consultée sur la réponse à y faire... Il ne m'a jamais, bien plus, parlé de la démarche de Maurice... Il vous a répondu ce qui lui a plu, le misérable menteur... Il a profité de la confiance que nous avions tous en lui, continuait-elle en éclatant en sanglots qu'elle ne pouvait plus contenir, pour nous cacher nos sentiments

réci-proques, nos démarches, notre désir de rapprochement... Oh ! madame Niel...

— Mais, dit la pauvre grand'mère en prenant dans les siennes les deux mains qui se tendaient, suppliantes, vers elle, mais, ma pauvre enfant, dans quel but, cette odieuse machination, ces lettres tenues secrètes, cette fausse réponse... pourquoi tout cela ?

— Ah ! expliqua Linette, à travers ses larmes, pourquoi ? J'ai fini par comprendre, moi, ce pourquoi...

Et elle raconta à M^{me} Niel l'intérêt personnel qu'avait Jacquemain à favoriser Émile Bréval à cette époque, où il voulait se débarrasser de son assurance...

Quand Linette eut fini le cruel récit, la grand'mère joignit silencieusement ses pauvres mains ridées ; une expression de souffrance modéla tragiquement les doux traits fanés, puis une immense pitié souleva son tendre cœur d'aïeule...

— Mes pauvres enfants, mes pauvres petits enfants... soupira-t-elle... Linette, ma petite amie... Nous avons bien souffert, Maurice et moi, en recevant le cruel et cynique refus... aussi, il faut nous pardonner notre accueil d'hier... qui a dû vous paraître si méchant.

— Oh ! oui, répondit Linette, en venant se mettre à genoux près de M^{me} Niel ; je vous en ai voulu et j'ai souffert hier soir, certes ; mais, tout à l'heure, quand j'ai lu ces lettres et que j'ai tout compris, ah, voyez-vous, Madame, dit-elle en appuyant sa joue mouillée de larmes contre la main tremblante de sa vieille amie retrouvée, j'ai souffert là, toute seule, dans ce bureau, comme je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de souffrir...

— Hélas, ma pauvre petite, vous n'avez pas l'expérience de la douleur. Il y a des souffrances morales dont vous ne soupçonnez même pas l'acuité... fit M^{mo} Niel en caressant maternellement le visage empourpré. Cependant, Linette, il faut accepter la souffrance quand Dieu nous l'envoie, et... vous allez souffrir, ma petite enfant...

— Oh ! je sais bien, Madame, mais ce m'est une consolation de pouvoir pleurer avec vous, de vous avoir tout raconté, de penser que vous ne me jugerez plus cruelle et déloyale, ni vous, ni Maurice, ajouta-t-elle tout bas. Vous lui montrerez les lettres, Madame, n'est-ce pas ? Vous lui expliquerez la triste histoire, afin qu'il sache la vérité, lui aussi?...

M^{mo} Niel regarda profondément les yeux douloureux qui se levaient suppliants vers elle...

— Afin qu'il souffre encore, lui aussi, Linette ? questionna-t-elle très bas..

L'enfant eut un sursaut de révolte :

— Mais, Madame, il faut qu'il sache... C'est lui que tout cela regarde ; je veux qu'il comprenne que je suis innocente, qu'il sache que sa démarche ne m'a pas été transmise...

— A quoi bon, Linette ? fit la douce voix implacable.

— A quoi bon ? répliqua vivement la jeune femme, relevée soudain et combative, à faire éclater la vérité, à prouver l'infamie de Jacquemain...

— Et après ? reprit froidement la grand'mère, regardant fixement Linette.

— Après, après, mais rien du tout ; c'est tout ce que je demande...

— Et vous croyez, mon enfant, dit gravement

M^{me} Niel, sans quitter des yeux le visage mobile tout bouleversé d'émotion, vous croyez que Maurice se contentera de connaître cette déplorable histoire? Vous croyez qu'il ne souffrira pas mille morts à la pensée que son beau rêve aurait pu se réaliser?... N'avez-vous pas peur qu'il ne veuille essayer de ressusciter le cher amour de sa jeunesse?... Or, malgré les clartés nouvelles que votre découverte jette sur nos sentiments respectifs, la situation demeure exactement la même aujourd'hui qu'hier. Vous êtes mariée, et vous êtes la femme d'un charmant garçon, loyal et bon, j'en suis sûre... (Il suffit d'ailleurs de le voir pour en être persuadé...) Lui non plus, ma petite enfant, ne mérite pas de souffrir... par vous. Il est absolument innocent de tout l'odieux trafic qui vous a donné à lui, ne l'oubliez pas...

Le visage tiré de Linette montrait à la prudente grand'mère combien cet entretien, ces conseils torturaient la pauvre enfant... Elle tortait ses mains avec angoisse, sans répondre.

— Alors, insinua, après un moment de silence, la douce voix maternelle, savez-vous ce que je ferais, moi, si j'étais à votre place?..

Les yeux anxieux, noircis d'angoisse, interrogèrent...

— Je me dirais ceci : je ne puis rien contre la vie. J'ai appris trop tard ce fatal secret, ces manœuvres perfides qui auraient pu changer le cours de ma destinée de femme. Je suis seule à connaître ces faits. Si je les divulgue, mon mari en souffrira, car je ne puis prévoir les conséquences d'une semblable révélation sur les desseins de Maurice... Si je me tais, celui-ci me croira, il est vrai, trompeuse et cruelle...

Mais il ne se créera pas des espoirs que je ne pourrais pas encourager sans crime, et il continuera à m'oublier... Il reprendra goût à la vie et, plus tard, bâtira, à son tour, son foyer. Le mien sera sauvé... Donc, mon devoir est de me taire. Comme une vaillante créature, je vais retourner auprès du père Jacquemain, je détruirai ces lettres révélatrices, et je m'en irai ce soir, avec le cher et bon mari que le Bon Dieu m'a donné, consciente d'avoir évité tout le mal qu'une conduite moins prudente aurait pu déchaîner...

Linette avait écouté, raidie, ce très simple exposé du meilleur parti à prendre, selon M^{me} Niel. Aux derniers mots, elle se redressa, respira avec effort, et, remettant avec soin les fameuses lettres dans son petit sac, elle questionna, avec un grand calme apparent :

— Vous ne direz rien, vous, Madame, de ces lettres, à Maurice ?

— Non, mon enfant, dit la grand'mère, espérant, à l'attitude de la jeune femme, voir triompher son point de vue. Vous pouvez être tranquille, je n'en dirai pas un mot...

— C'est donc moi qui les lui communiquerai, Madame, riposta froidement Linette en saluant M^{me} Niel abasourdie, et en quittant rapidement la maison...

Lorsque, revenue de sa surprise, M^{me} Niel voulut la rejoindre, reprendre l'entretien, elle était déjà loin...

— Que va-t-il advenir de tout cela ? gémit-elle, le cœur serré d'angoisse... Oh, Jacquemain, qu'avez-vous fait ? Quelle lourde responsabilité retombe sur vous qui avez séparé ces pauvres enfants. Eût moi qui n'ai pas su la convaincre...

Le salut était là pourtant. Que faire? Ah! Linette, Linette, toujours la même... Tendre, sincère, droite, mais violente et passionnée... Où nous conduirez-vous, mon Dieu?...

Et, dans le silence et l'ombre des vieux meubles, devant le clocher estompé dans la brume, M^{me} Niel se mit à égrener lentement les grains bénits de son chapelet...

XV

D'une seule traite, la jeune femme s'en retourna vivement chez Jacquemain, l'âme bouleversée d'une tempête, révolte et colère envahissantes, en apparence très calme, comme figée dans l'effort d'une froide rancune.

Elle entra dans le bureau, et, sans se donner le temps de quitter chapeau et manteau, s'assit à la table où, d'un revers de main indifférent, elle repoussa les papiers épars... Elle chercha, fébrile, une feuille blanche, une plume et, résolue, se mit à écrire :

Maurice,

Je viens de lire pour la première fois la lettre que vous avez écrite à M. Jacquemain; jamais je n'ai rien su de vos intentions à mon égard, jamais

je n'ai, par conséquent, donné, à l'hypocrite vieillard, une réponse à vous transmettre... J'ai découvert, aujourd'hui même, en triant à sa demande les papiers de votre confident, votre lettre et la copie du mot qui vous a été adressé l'été dernier. J'ai trouvé aussi une lettre que maman avait chargé le père Jacquemain de transmettre à votre grand'mère pour lui rappeler leurs projets d'attrefois et leur commun désir de nous voir unis.

Maurice, vous m'avez jugée cruelle et oublieuse, vous me l'avez dit; regrettez-le... Je suis, comme vous l'êtes vous-même, la triste victime d'une infâme machination dont le but était de nous séparer. Voilà ce que vous deviez savoir, ce que ma conscience avait un impérieux devoir de vous dire...

Comme Linette finissait de tracer ces mots, elle perçut le ronflement de l'auto qui ramenait son mari...

Elle lâcha la plume qui roula sur la table et elle reçut un grand coup au cœur... Toute à l'exaltation de sa découverte, de sa visite, de sa discussion récente, sous l'empire du passé, elle avait oublié l'heure du retour...

Son mari allait arriver, joyeux et aimant, comme au départ... Ét elle... tant d'émotions avaient passé depuis cette heure dans sa vie, bouleversant la paix de ses jours au choc des souvenirs... Qu'allait-elle faire? Elle fut prise d'une angoisse si forte qu'un tremblement nerveux la saisit...

Un instant, la tentation violente lui vint de déchirer les lignes qu'elle venait d'écrire, de cacher l'existence de ce dossier Lesueur-Niel, découverte néfaste, à son mari si tendre, si délicat... Un ardent désir de revenir en arrière, d'annuler cette journée, de reprendre la vie au

point où elle l'avait laissée quelques heures plus tôt, la hanta passionnément... Mais sa droiture se révolta; il lui sembla que ce serait criminel de dissimuler à Émile tout ce qui s'était passé en cet après-midi, de lui laisser croire qu'il retrouvait sa femme telle qu'il l'avait quittée... Et courageuse, bien que tremblante d'émotion, attristée de la souffrance qu'elle allait causer à son mari, elle attendit, laissant venir le destin...

L'auto stoppa, et Bréval, en hâte, se précipita dans la maison qui abritait sa chère Linette, pressé de la revoir, de l'emporter, chère petite proie conquise, dans la douceur du tête à tête, jusqu'au nid béni qui les attendait...

Entrant dans le bureau, les bras ouverts, prêts à l'étreinte, il s'arrêta sur le seuil, étonné tout d'abord de l'attitude de sa femme, qui, debout devant la table de travail, tenant quelques feuillets à la main, pâle et sérieuse, ne levait même pas les yeux sur lui, au lieu d'accourir chercher le baiser du revoir...

Tout de suite, il vit à l'expression étrange du cher visage que quelque chose de grave était survenu en son absence... Il vint à sa femme, prit entre ses deux mains la petite tête baissée, la releva doucement, examina longuement les yeux qui restaient douloureusement fermés, les traits pâlis et tirés, les lèvres closes et tremblantes...

Il ne l'embrassa pas, comme il en avait l'habitude, mais, abandonnant le cher visage tourmenté, il lui dit simplement :

— Qu'y a-t-il donc, ma Linette?

Sans parler, la jeune femme lui tendit les feuillets qu'elle tenait à la main, et, comme

épuisée par cette décision, se laissa tomber sur une chaise voisine, tandis que Bréval s'approchait du bureau.

Le soir tombait, une ombre incertaine envahissait la pièce, semblant douce à Linette qui eût voulu s'enfoncer dans ce noir, s'y enliser, oublier tout, les bassesses, les hypocrisies, les méchancetés et, par-dessus tout, la peine qu'on se fait les uns aux autres, et surtout la souffrance qu'elle allait causer à son pauvre Émile si bon, si tendre... et pourtant un peu redouté... Elle regretta, une fois encore, violemment, les mots qu'elle avait écrits dans le feu de son indignation, et que son mari allait lire; un désir éperdu de les détruire l'envahit... et cependant, elle demeurait, prostrée, incapable d'un geste, déchirée du chagrin qu'elle allait faire... fidèle à ce qu'elle croyait être un devoir de loyauté...

Bréval alluma brusquement l'électricité...

Ses yeux tombèrent sur la feuille où l'écriture connue de sa femme achevait de sécher...

Avant tout, il voulut lire ces lignes que la petite main aimée venait de tracer, dans quel but? à qui?... Était-ce à lui qu'elles étaient destinées?

Il la prit et lut : Maurice...

Maîtrisant le choc douloureux, il continua...

Deux mots s'enfoncèrent dans son cœur épris comme deux flèches empoisonnées : « triste victime... »

Sa Linette tant aimée qu'il avait voulue sienne, pour la rendre heureuse infiniment, avait pu tracer ces mots en se les appropriant... Une douleur anéantissante lui broya le cœur, un instant, lui enlevant tout instinct de défense...

Il ferma les yeux, se reprit, l'esprit de lutte se réveillant en lui en même temps que le sens des responsabilités qu'il se savait envers sa jeune femme si inexpérimentée, envers leur bonheur et leur honneur conjugal...

Il rassembla ses forces, acheva la lecture interrompue, très maître de lui... Puis, froidement, il lut avec attention, toujours silencieux, les trois feuillets que Linette lui avait remis...

Il comprit... et chercha, un long moment, la meilleure façon d'agir afin de sauvegarder sa dignité personnelle, la susceptibilité de Linette, son irréductible esprit de justice, et de la punir, cependant, de la légèreté de sa conduite... et de sa méchanceté inconsciente... Il n'avait plus la peur terrible de la perdre qui l'avait bouleversé tout à l'heure, car il comprenait la révolte qui l'avait soulevée et poussée à écrire ces mots irrésolus.

Il se souvint d'une délicieuse phrase dite par Linette, un matin béni où l'aurore se levait sous leurs yeux extasiés de jeunes époux : « Défends-moi contre tous et surtout contre moi-même », avait dit Linette...

— Je la défendrai, se promit énergiquement Bréval.

Mais l'âme de Linette était en état de crise; il ne fallait pas songer à l'amener, pour l'instant, à raisonner justement; il fallait laisser à la révolte généreuse qui gonflait son cœur que le mensonge avait toujours bouleversé, le temps de se calmer.

Ce qu'il fallait, avant tout, c'était l'empêcher de commettre quelque acte irraisonné qui compromît l'avenir, tel, l'envoi de cette lettre...

Cependant la nuit tombait, l'auto attendait

toujours, et là-bas, au Havre, la bonne vieille Claire devait se tourmenter dans la chère petite maison... où il fallait ramener Linette, dans ce cadre heureux où elle reprendrait son équilibre.

— Allons, se dit Bréval, il faut agir.

Il posa résolument les lettres les unes sur les autres, les plia, y joignit le mot écrit par Linette, et, tendant délibérément à la jeune femme, toujours muette, ce paquet, il lui dit paisiblement :

— Ces papiers t'appartiennent, Linette; prépare-toi au départ, pendant que je monte prendre des nouvelles du père Jacquemain.

Et, sans prendre garde au mouvement de protestation de sa femme, il quitta la pièce.

Linette était stupéfaite.

— Voilà tout l'effet que produit ma découverte? songeait-elle. Il me rend ces papiers que ma loyauté m'a fait lui remettre, sans un mot de réflexion, de compassion... Il aurait bien pu au moins me faire l'honneur d'être jaloux... mais non; toujours son calme affectueux, sa maîtrise de lui...

Elle soupira amèrement :

— Non, il ne m'aime pas comme je l'aurais cru...

Et pourtant à cette pensée un remords la mordit... Ingrate Linette, qui oublies toutes les marques de tendresses, toutes les preuves d'amour sans nombre, tout simplement parce que tu es vexée de l'empire qu'Émile garde sur lui, de l'autorité que tu subis sans pouvoir t'en défendre... Car elle savait bien, la petite mariée de la veille, quel coup avait été pour lui ces mots « triste victime »... Elle avait

suivi sur le mâle visage contracté, avec une émotion mêlée de remords, les fugitives expressions de douleur et de colère suscitées par la lecture du billet à Maurice... Malgré elle, contre sa volonté, elle sentait naître et grandir en elle, pour son mari, une admiration confuse qui lui faisait regretter sa conduite...

Elle était encore toute pénétrée de ces réflexions complexes, quand Bréval descendit; il ouvrit la porte du bureau, et dit, calme mais autoritaire :

— Allons, viens, Linette.

Et Linette, très désarmée, le suivit.

Jusqu'à la maison, pas un mot ne fut échangé; Bréval estimait qu'il était préférable d'abandonner sa femme aux pensées, aux réflexions que laissait transparaître son visage ému.

Le dîner se passa normal, agrémenté des affectueuses gronderies de la vieille servante. Linette, subjuguée par le calme de son mari qui agissait absolument comme si rien de nouveau ne s'était passé, mangea et causa peu, il est vrai, mais suffisamment pour ne pas alarmer Claire et provoquer des questions indiscrettes. C'est ce que voulait Bréval qui redoutait l'intrusion maladroite, bien que zélée, de la brave fille trop familière, mais si dévouée.

Quand les deux époux furent, comme à l'ordinaire, installés dans le petit salon de Linette, devant le thé joliment servi, l'attitude de Bréval changea...

Son visage reprit cette expression de chagrin que Linette avait notée dans le bureau de Jacquemain. Il recula un peu sa chaise que Claire avait placée, selon la douce habitude des amou-

teux, tout près du siège de Linette, et dit froidement :

— Maintenant que nous voilà bien seuls, Jacqueline, il va nous falloir causer sérieusement... Jamais je ne pourrai oublier que, par le fait de mon existence, tu es « une triste victime » en ce monde. Jamais je n'aurais cru, lorsque je t'ai demandé d'être ma femme, pouvoir le regretter un jour; et pourtant ce jour est venu...

— Tu le regrettes? fit timidement Linette toute remuée, tandis que de grosses larmes se mettaient à rouler sur ses joues, claires perles sur la peau satinée.

— Je ne le regrette pas pour moi, continua Bréval, toujours très maître de lui, détournant les yeux pour ne point paraître voir l'émotion de Linette. Mais je le regrette pour toi, qui as aliéné ta liberté en m'épousant. Je te dirai même qu'en fait de « victime », puisque c'est le mot que tu as employé, je puis bien aussi revendiquer ce titre. Je suis victime, moi, non pas des événements, comme toi, mais de ta déloyauté, acheva-t-il sévèrement.

— Oh! moi, déloyale? pourquoi? en quoi? protesta vivement Linette.

— Crois-tu donc qu'il était très honnête de me laisser rêver au bonheur que je croyais naïvement t'apporter dans notre union, lorsque tu regrettais le passé, lorsqu'un mariage avec Maurice Niel t'aurait semblé bien préférable?... Dieu sait que je ne t'aurais jamais épousée si j'avais su n'être qu'un pis aller...

— Oh!... Émile, comment peux-tu dire des choses aussi affreuses, s'écria Linette en joignant douloureusement ses mains. Jamais je n'ai

eu une semblable pensée, je te conjure de le croire...

— Tristes victimes d'une infâme machination dont le but était de nous séparer... Mais, comme je suis un honnête homme, je ne veux pas abuser des droits que me donne « cette infâme machination ». Je ne t'ennuierai plus désormais des témoignages d'un amour qui doit t'être à charge... J'aviserai... En attendant, je te prie de me répondre à cette question : as-tu pensé à ce que ferait ton cher ami Maurice, l'autre « triste victime » au reçu de ta lettre?

— Mais je ne sais pas... je ne sais plus si... murmura Linette décontenancée.

— Tu as sans doute l'intention de le recevoir et de pleurer avec lui sur « l'infâme machination » dont le but était de vous séparer, railla sans pitié Bréval.

— Oh ! Émile, que tu es cruel, gémit Linette empourprée; je t'assure que tu me juges bien mal, ajouta-t-elle, des sanglots plein la voix.

— Je te juge d'après cette lettre écrite sous la dictée de ta conscience, continua véhémentement le jeune mari, et je trouve que ta conscience, en l'occurrence, t'a fort mal conseillée : où vas-tu ? vers l'amour clandestin... que veux-tu ? des émotions défendues, des entrevues adultères....

Linette bondit sur sa chaise et se cacha la figure dans ses deux mains :

— Oh ! tais-toi, méchant, méchant... Me prêter des idées pareilles, de tels projets... Moi qui avais voulu tout te dire, qui t'ai montré toutes les lettres, Émile, Émile ! sanglota-t-elle désespérément.

— Ma pauvre enfant, dit Bréval toujours sé-

vère, j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour te rendre heureuse, j'ai voulu passionnément ton bonheur, je suis prêt à tous les sacrifices pour rendre ta situation moins cruelle. Je tiens à te faire remarquer, cependant, que je n'étais pour rien dans « l'infâme machination » qui vous a séparés : c'est une justice, qui, je crois, doit m'être rendue...

— Oh ! tais-toi, tais-toi, je t'en supplie, ne me parle plus ainsi, implora Linette, se bouchant les oreilles.

— Ce n'est pas moi qui ai amené cette situation regrettable, et je suis forcé de la regarder en face, continua Émile... Je dois donc te demander ce que tu comptes faire.

— Ce que je compte faire ? répéta Linette sans comprendre.

— Oui, quels sont tes projets ? Je ne veux à aucun prix profiter de la situation et m'imposer, Linette. Tant que j'ai cru être ton époux choisi et aimé, j'ai usé avec bonheur de mes prérogatives de mari... Mais, maintenant que je connais la vérité, quoi que je puisse souffrir, je veux me retirer de ta vie... Je te l'ai dit un jour : demande-moi tout ce que tu voudras, comme à un père, comme à un ami dévoué... Le moment est venu de te le prouver... Tu réfléchiras... Agis comme tu le voudras, je ne te contrarierai en rien...

« Pour ce soir, je dormirai dans mon bureau ; le divan me servira de lit de camp... Va te reposer dans ta chambre, mon enfant, va... » répéta-t-il d'une voix affectueuse, mais d'un ton péremptoire, dont l'autorité n'admettait pas la discussion, le geste lassé, la congédiant du regard.

Bouleversée, tout interdite, Linette, très pe-

tite fille, se leva... Elle ne pouvait articuler un mot, elle ne savait plus que penser... Comment aurait-elle prévu de telles conséquences à cette néfaste journée?... Debout, elle se tourna vers son mari : elle eut le désir impérieux de se jeter dans ses bras, d'y crier sa misère, d'y sangloter tout son saoul... Elle fit un pas en avant... Mais, lui, les yeux cachés par la main qui soutenait sa tête, un grand air de fatigue et de souffrance sur ses traits tirés, répétait, la voix altérée :

— Va, Linette, va...

Eperdue, honteuse de cet ordre, étouffant ses sanglots, Linette s'enfuit dans sa chambre, déchirée de remords, affolée de regrets, sans oser se retourner, emportant, comme un animal blessé, la vision douloureuse de son mari malheureux, flèche enfoncée dans son cœur, ayant oublié tout ce qui n'était pas lui, l'époux si tendre, le maître autoritaire et juste...

XVI

Arrivée dans la paisible chambre bien close où, comme chaque soir, la couverture préparée par Claire, la lampe allumée en veilleuse, invitaient au repos, dans la douce intimité de la

nuit, Linette s'éroula sur le lit, en travers des oreillers, et là donna enfin libre cours à ses larmes...

Elle ne pouvait plus arrêter ses sanglots, elle pleurait comme une toute petite fille abandonnée, seule et sans refuge... Elle était épouvantée des paroles que lui avait dites son mari, plus encore de ce qu'il n'avait pas exprimé, des menaçantes résolutions qu'il avait laissé entrevoir...

Ah !... il s'agissait bien de Maurice Niel... Avec stupeur, elle qui croyait avoir épuisé, en cette journée néfaste, une source d'émotions profondes, de souffrances indicibles, s'apercevait, navrée, que son grand chagrin d'Harfleur, sa révolte, sa visite à M^{me} Niel, tout cela s'était volatilisé, fondu à la flamme de la vraie douleur...

Tout en étouffant ses sanglots dans l'oreiller ami, elle songeait à la chère figure sévère et douloureuse de son mari, à cette voix froidement autoritaire qu'elle ne connaissait pas... Elle s'épouvantait au souvenir de ses paroles, aux conséquences inattendues qu'il semblait vouloir donner à sa lettre à elle....

— Ah ! pensait-elle, que faire ? que faire?... Est-ce que je savais, moi, que ces lignes de malheur amèneraient des misères pareilles?... Pourtant, lorsque je les ai écrites, je n'avais certes pas l'intention de mal faire, de blesser ainsi mon mari... Comme j'ai été sotte... Pourquoi, pourquoi n'ai-je pas écouté M^{me} Niel ? Rien de tout cela ne serait arrivé, hélas... ! Je serais encore tout près de son cœur, à mon pauvre Émile, je me blottirais dans ses bras, à ma chère petite place habituelle, c'est lui qui me conso-

ierait et je me serais endormie, ce soir, comme tous les autres soirs, après un bon baiser bien tendre... Il ne m'a pas embrassée, il m'a renvoyée, comme si ma présence l'obsédait, comme s'il ne voulait plus me voir, comme s'il ne m'aimait plus...

A cette pensée, sa désolation ne connut plus de bornes...

C'étaient des larmes bien amères que celles-là, des larmes qu'elle ne connaissait pas encore... Les sentiments qui les faisaient couler, repentir pour son inconséquence, honte au souvenir des paroles froidement blessantes de son mari, frayeur en songeant à l'avenir, lui déchiraient l'âme...

— J'aviserais, avait dit Émile... Mon Dieu, quels étaient donc ses projets...?

Et, dans la petite tête épouvantée et brûlante, des visions terrifiantes se succédaient... C'était Émile se jugeant offensé et voulant se battre avec Maurice, Émile, blessé grièvement à cause d'elle, Émile tombant malade de chagrin, et mourant... Elle, chassée de la maison par un mari indigné demandant que le divorce les séparât... Émile encore voulant se retirer de sa vie à elle, pour la laisser libre...

— Non, non, je ne veux pas, gémissait-elle... Je ne savais pas ce que je faisais, moi, je n'ai pas tant réfléchi quand j'ai écrit cette lettre... Mais c'est mon mari que j'aime, c'est lui tout seul qui a mon cœur, et pour toujours... Maurice; oh! Maurice m'est bien égal... Qu'il soit heureux ou malheureux, qu'il regrette ou non mon mariage, tant pis... C'est à Émile que j'appartiens, que je veux appartenir pour toujours. Mais s'il ne veut plus de moi... Ah!

si Marthe ou maman était là, elle me conseillera... mais je suis toute seule... Comment agir pour réparer le mal que j'ai fait?...

Et Linette se désolait toujours...

Ses yeux tombèrent sur le portrait de son père, lorsque, relevant la tête, elle quitta sa pose abandonnée pour essuyer ses larmes... Elle joignit les mains, se sentant moins abandonnée....

— Mon papa chéri, murmura-t-elle, inspire ta petite fille bien malheureuse...

Et, plus calme, elle réfléchit profondément...

— Comment réparer? D'abord, ne pas envoyer cette lettre stupide... Je comprends maintenant tout ce qu'il y avait de blessant pour mon mari dans les termes que j'ai employés... Il a été bien bon de me la remettre.... Ça aurait été de toute justice de la déchirer, de la détruire devant moi... Mais, lui, il est bon, généreux et tendre; et, moi, j'ai été une égoïste, méchante et sans cœur...

« Je n'aurais donc de la volonté que pour faire du mal, moi qui m'étais promis d'être pour mon mari une source de bonheur, moi qui espérais ne jamais lui causer la moindre peine...

« Si j'allais le trouver pour lui demander pardon?

Et Linette se levant résolument se dirigea vers la porte.

Un doute la fit s'arrêter, craintive : s'il n'allait pas vouloir l'écouter, la croire... S'il reprenait ce ton froid et sarcastique qui la terrorisait?...

Allons, il fallait affronter ce danger, ce serait son expiation à elle, l'enjeu en valait la peine : si Émile pouvait tout oublier... Cette pensée lui rendait le courage de lutter en lui

faisant espérer le succès, dans le triomphe de son amour.

Un souvenir très doux vint apaiser un peu son angoisse....

— Il me pardonnera... il me l'a promis... Le jour de notre mariage, je lui ai demandé de ne jamais laisser passer un soir de notre vie sans faire la paix avec sa Linette... Bienheureuse promesse... Elle va me servir d'argument pour le supplier de me pardonner; à ce rappel d'un jour de bonheur sans ombre, il ne pourra rien me refuser...

Et, tremblante, Linette ouvrit la porte et s'engagea dans l'escalier.

La maison était silencieuse. La vieille Claire était montée dans sa chambre, comme d'habitude, sans se douter du petit drame moral qui se jouait, ce soir-là, entre ses maîtres.

— Où est-il? murmura Linette debout sur la dernière marche de l'escalier, hésitante, l'oreille tendue au moindre bruit...

Elle avança un peu dans le hall d'entrée; tout était sombre. Seul, un rais de lumière filtrant sous la porte du petit salon vint la fixer.

Elle avança, à pas feutrés, jusqu'à la porte ainsi repérée. Rien, aucun bruit.

— Dort-il? s'inquiéta-t-elle.

Il lui semblait qu'on devait entendre de l'autre côté de la cloison les battements désordonnés de son cœur, tant une angoisse profonde la tenaillait....

Tout doucement, elle tourna le bouton de la porte... Sans bruit, elle entra, retenant son souffle.

Émile était resté assis à la place même où

elle l'avait laissé avant d'être congédiée par lui, la tête entre ses mains, accoudé à la petite table où refroidissait le thé inutilisé... Il semblait assoupi, et son attitude dénotait une grande lassitude, un réel découragement.

Après avoir refermé doucement la porte, Linette s'approcha, et silencieusement vint s'agenouiller auprès de son mari, guettant son réveil...

Au rayonnement tendre des prunelles, Émile ouvrit les yeux; il eut un geste de surprise en fixant la jolie figure penchée sur lui... un geste de recul aussi... Mais Linette, sans lui laisser le loisir d'achever sa retraite, entourra le cou de son mari de ses bras frais, et, le couvrant de baisers, lui dit, d'une voix basse et tremblante :

— Mon grand ami chéri, pardonne-moi toutes mes sottises, je t'en supplie... Je suis toujours ta petite Line à toi seul, si tu le veux!

Et comme Bréval cherchait à l'écarter, elle resserra encore son étreinte et murmura passionnément :

— Non, non, ne me repousse pas... J'ai été sotté, je t'ai fait de la peine, mais tu peux me pardonner : j'ai péché par orgueil, par esprit de révolte, je n'ai pas péché contre mon amour...

Et comme Émile, sans répondre, cherchait toujours à desserrer l'étreinte des deux bras câlins, afin de regarder les yeux lumineux qui ne savaient pas mentir, Linette se rapprocha encore plus violemment de son mari, et, tout angoissée du ressentiment qu'elle craignait dans le cœur de son mari, elle redit de plus en plus nerveusement :

— Ne me repousse pas, Émile, pardonne-moi, tu le dois, tu me l'as promis... Rappelle-toi : à ma demande, le matin de notre mariage, au retour de l'église, tu m'as juré de ne jamais laisser passer un soir de notre vie sans faire la paix avec ta Linette... Je veux que tu me pardonnes, Émile, oublie la peine que je t'ai faite, acheva Linette dans un sanglot...

Sans détacher le doux lien des bras tremblants, Émile releva sa femme, et, enserrant à son tour les épaules que secouait un spasme nerveux, il se redressa, respira profondément, et, attirant tout contre lui la jeune femme tremblante, il lui dit, impérieusement :

— Regarde-moi, Line...

A regret, la petite tête dorée, toute confuse, quitta l'asile que lui offrait l'épaule mouillée de ses larmes, et lentement se redressa, les yeux levés vers le regard dominateur.

Tout embusés de larmes, mais larges ouverts, les yeux de Linette passionnément soumis ne se détournèrent point de ceux de son mari... Elle livrait ainsi le secret de son repentir, de ses regrets, de son amour... Elle ne les détournait point une seconde de la flamme du regard inquisiteur... Les paupières ne vacillèrent que lorsque les lèvres de l'époux apaisé se posèrent, élémentes, sur le front brûlant de la pauvre enfant.

Elle comprit qu'elle était pardonnée, et lorsqu'elle rouvrit les yeux, Émile fut payé de tout ce qu'il avait souffert en ce jour, par l'ineffable regard de gratitude et de tendresse qui se levait vers lui.

Sans parole, les deux époux vinrent s'asseoir l'un près de l'autre, sur le petit canapé. Linette,

oppressée et soudain timide, toute à son repentir, n'osait rompre le silence; pourtant, elle aurait tant voulu entendre la chère voix, non plus sévère, mais attendrie et bonne, comme d'habitude...

Elle fut exaucée :

— Linette, c'est bien vrai? Tu m'aimes encore? Ce n'est pas par pitié que tu me parles ainsi?

Elle prit entre les siennes les mains de son mari, et mettant son visage, d'une émouvante sincérité, bien en face du regard de Bréval, elle murmura :

— Je t'aime, mon unique amour, et je n'aimerai jamais que toi... Émile baisa les lèvres chères qui venaient de s'engager ainsi et reprit :

— Alors, Line aimée, ces lettres, ce mot?

Sans se troubler, sans détacher ses yeux du regard confiant et un peu railleur, Linette répondit :

— Fais-en ce que tu voudras, mon ami chéri.

— Où sont-elles donc, Linette?

Au fait, où étaient-elles...? Ah! restées dans le petit sac qu'elle avait tantôt sans doute?... Elle se leva, détacha avec regret ses doigts des mains de son mari reconquis, et sortit dans le hall, où elle retrouva le sac, accroché au portemanteau, au retour d'Harsleur.

Elle le prit, en retira les feuillets maudits, et, avec un soupir d'allègement, vint les remettre à son mari.

— Tu ne regrettes pas de laisser ce billet sans suite possible? insista le mari.

— Tu me peines en parlant ainsi, murmura

Linette, rougissante. N'as-tu plus ta belle confiance en ta, pauvre Line? Que faut-il faire pour te prouver ma sincérité? Donne-moi ces lettres.

Et comme Émile les lui tendait, étonné, elle les prit et sans les relire, méprisante, elle les déchira.

Bréval la contemplait, heureux, et se réjouissait tout bas.

Que c'était bon de la retrouver ainsi, fière et aimante, dégagée de toute influence dangereuse, animée de résolutions généreuses... Rêveur, il savourait en silence la sécurité retrouvée, car, il osait se l'avouer, à présent, il avait eu bien peur... Si ses prévisions avaient été trompées, et que Linette eût mal pris sa sévérité... que serait-il arrivé? N'y aurait-il pas pu perdre son bonheur?... Mais son expérience avertie craignait encore l'avenir et tous les ressacs possibles d'un souvenir mal éteint... Avec une telle créature vibrante de passion mais honnête, ombrageuse mais sincère et capable de tous les dévouements, il fallait que, ainsi que le fait venait de se produire en l'occurrence, la solution vienne d'elle seule. La susceptibilité de la jeune femme, prête à porter avec allégresse toutes les chaînes choisies et voulues, se cabrerait violemment devant la moindre contrainte injuste ou imposée.

Émile se faisait toutes ces réflexions, en observant Linette que ce silence commençait à dérouter et même à dépiter... Elle croyait vraiment avoir mérité quelque approbation, et voilà qu'Émile se taisait et la regardait l'air tout soucieux...

— C'est très bien, ma chérie, approuva Émile,

lisant la déception causée par son mutisme, sur le cher visage expressif. C'est très bien, mais ce n'est pas fini... As-tu envisagé la ligne de conduite que tu devras tenir en retournant à Harfleur?

— Il faudra donc que je retourne encore là-bas? murmura Linette assombrie.

— Réfléchis, ma Line. Tu n'as pas fini le travail de dépouillement promis au malheureux Jacquemain... Et M^{mo} Niel?...

— C'est vrai, tu ne sais pas encore toute ma folie, Émile... Dans l'après-midi d'hier, j'ai été chez M^{mo} Niel, je lui ai fait lire les lettres que je venais de trouver... et, furieuse du conseil qu'elle me donnait...

— Et quel était ce conseil, Linette? interrompit Émile.

— Oh!... c'était un très sage conseil, je le reconnais à présent, qui aurait évité bien des choses... Elle voulait que je déchire ces lignes que tu as vues, afin que personne, ni toi, ni Maurice, n'en sache jamais rien... Mais j'ai refusé; je me suis sauvée de chez elle, en l'informant que Maurice saurait tout par moi-même, puisqu'elle refusait de le faire pour moi... Pauvre grand'mère...! Dans quelles transes a-t-elle dû passer la nuit? qu'a-t-elle décidé?

— Tu le vois, ma folle petite fille; il te faut aller voir M^{mo} Niel, et lui prouver que M^{mo} Bréval sait réfléchir et réparer les conséquences d'une impulsion malheureuse... J'ai confiance en toi, ma chère Linette, et je te laisserai faire. Retourne là-bas et fais pour le mieux...

— Merci, mon mari chéri, je serai digne de ton confiant amour...

— Je reverrai M^{mo} Niel, je calmerai ses in-

quiétudes... Je continuerai ce que j'ai entrepris comme si je n'avais jamais trouvé ces malencontreuses lettres... Il n'y aura rien de changé... Sauf une Linette mûrie, plus sage, plus raisonnable, connaissant le prix du bonheur... Une Linette qui fera désormais tout son possible pour ne jamais faire souffrir son cher mari... ajouta câlinement Linette en baissant, d'un air contrit, qui la rendait délicieuse, ses yeux encore humides des larmes récentes...

— Allons, voilà qui est dit, conclut Émile en baisant tendrement les paupières rougies. A demain, les décisions à prendre... Allons nous reposer de toutes nos émotions...

Et, jeunes époux réconciliés, ils montèrent lentement les marches qui les conduisaient à leur chambre... Linette était bien fière d'y ramener son mari reconquis... bien fière aussi de se sentir si entièrement sienne que le souvenir de Maurice ne la troublait même plus... Elle bénissait sa souffrance qui, intervenant au bon moment, l'avait radicalement guérie de ses morbides regrets, de ses comparaisons dangereuses entre ce qui aurait pu être et ce qui était... Elle savourait profondément la joie incomparable de se sentir comprise, dirigée, soutenue par une force, une tendresse qui la dépassaient... et cette montée d'étage, tous deux enlacés et confiants, lui semblait le symbole désormais de leur vie, une douce et lente ascension vers le bonheur de plus en plus parfait dans une union absolue...

Et le baiser qu'ils échangèrent, ce soir-là, baiser de paix et de pardon, fut un philtre divin qui effaça toute querelle, et scella leur amour d'une indéfectible confiance réciproque...

XVII

Linette ne pouvait croire, le lendemain, qu'un jour seulement avait suffi pour enfermer de si multiples et si importants événements. Il lui semblait qu'un temps considérable s'était écoulé depuis la découverte des lettres, qu'un fossé profond séparait sa vie actuelle des jours précédents, qu'elle était une autre Linette, aux yeux ouverts, à l'âme compréhensive.

Avec un étonnement profond, elle éprouvait un mystérieux allègement, une sereine ivresse à se sentir comme délivrée d'une menace permanente...

Elle se rendait compte, avec un naïf et heureux étonnement, que depuis longtemps une dualité existait en elle, à son insu, qui venait subitement de finir.

Entre ses rêves d'adolescente et les réalités de sa jeunesse, il avait existé une lutte ouverte, à son insu, et cette lutte, grâce au conflit récent, au conflit salutaire, s'était transformée en un accord heureux, entre le passé et le présent...

Elle bénissait la crise brutale, qui en bouleversant tout son être en avait chassé, à jamais, elle le sentait bien, tout ferment dangereux;

elle avait vécu jusqu'à la veille sous la hantise d'un envoûtement continu et ce maléfice s'était volatilisé tout à coup à la flamme révélée d'un amour non encore mesuré dans toute sa plénitude...

— Allons, courage..., se dit Linette après avoir dit au revoir à son mari parti au travail. Je vais aller retrouver ce malheureux Jacquemain, continuer mon tri et rassurer cette pauvre M^{me} Niel sur mes intentions.

Linette descendait l'escalier, prête à sortir, lorsque la vieille Claire, l'entendant fredonner, montra sa bonne figure ridée dans l'entre-bâillement de la porte :

— Une dépêche, madame Linette, qu'on apporte à l'instant.

Un peu inquiète, craignant toujours une mauvaise nouvelle de Paris, Linette prit le papier bleu, déchira le feuillet et lut avidement :

Arrive à 11 heures.

MARTHE.

Linette eut une exclamation joyeuse.

— Claire, quel bonheur ! Marthe arrive pour déjeuner... Je ne sors plus, nous allons préparer la chambre qui n'a pas encore servi... Tant pis, j'irai tantôt à Harfleur.

Et, prompte, elle allait quitter chapeau et manteau ; mais, se ravisant, elle reprit :

— Dites, ma bonne Claire, si j'allais prévenir mon mari ?

— Allez, allez, mon agneau, embrasser votre mari... La vieille Claire comprend les amoureux. Elle suffira bien, en tout cas, pour apprêter la chambre et préparer le déjeuner comme M^{lle} Marthe l'aime ; elle se rappelle bien ses pré-

férences... Apportez-moi seulement des fruits d'en ville, car je n'aurai pas le temps de courir en chercher...

— Entendu, dit Linette. Du reste, il est déjà dix heures; le temps de passer au bureau, il sera l'heure d'aller à la gare...

— Oui, oui, partez, ma belle; je vais faire la maison jolie pour recevoir la Parisienne.

Et Linette, tout heureuse de cette diversion et de la perspective de revoir sa chère Marthe plus tôt qu'elle ne l'espérait, s'en alla allègrement et d'un pied léger tout le long du Boulevard Maritime, l'esprit perdu dans une douce rêverie.

Il lui semblait que la mer, calme et sereine, chantait, d'une voix apaisante, pour elle seule, en cette belle matinée :

« Paix sur terre aux âmes de bonne volonté. »

Pourquoi ces tourments du cœur, ces dangers, ces tempêtes? Il était si facile et si doux, ainsi que les flots de la mer, de se laisser mener par le destin, et de faire tout son devoir, sans résistance et sans regret...

— Quelle bonne idée a ma grande de venir aujourd'hui... ! songeait Linette... Si elle avait été là hier, elle m'aurait peut-être évité bien des sottises... Eh bien, tout est mieux ainsi; je ne regrette rien, sinon la peine que j'ai faite à mon cher mari... J'avais besoin de savoir combien son amour m'était précieux; ce conflit m'a servi de trait de lumière... Merci, mon Dieu,... conclut Linette en franchissant le seuil d'une maison de la place de la Bourse où se trouvait le bureau de Bréval.

— Qu'y a-t-il, Linette? s'écria-t-il inquiet en voyant entrer sa femme.

— Rassure-toi, rien que de très heureux, Emile : Marthe arrive dans quelques instants... Tiens, voici la dépêche reçue quelques minutes après ton départ.

Emile parcourut le feuillet en se félicitant intimement de l'heureuse diversion qu'allait produire, dans les conjonctures actuelles, l'arrivée inopinée de la sœur aînée dont la douce influence manquait certainement à Linette.

— Et qu'est-ce qui peut bien nous valoir cette bonne aubaine? demanda-t-il à Linette qui le regardait, joyeuse de constater l'expression heureuse qui éclairait le cher visage sérieux, à cette nouvelle.

— Je me le demande : Comment maman et le commandant ont-ils consenti à se séparer de Marthe en plein hiver?

— Nous allons le savoir, car voilà l'heure d'aller à la gare, ma petite Line à moi... Si tu veux arriver pour prendre ta sœur au débarquement du wagon, il faut te hâter...

— Viens-tu avec moi? questionna câlinement Linette, suppliante.

Bréval consulta sa montre.

— J'ai rendez-vous à onze heures et demie, fit-il. J'ai le temps de t'accompagner, ma chérie. Allons, partons.

Et Bréval, après avoir donné quelques ordres dans la pièce voisine, sortit avec sa femme.

Marthe, une fois les premiers baisers échangés, répondant aux multiples questions joyeuses du jeune couple, expliqua ce qui motivait sa venue.

Le commandant avait, la veille, reçu la nouvelle de la mort d'une parente, qui habitait près de Nice et dont il était héritier. Il lui fallait

partir, et, comme ce voyage tentait depuis longtemps sa femme, il avait décidé de profiter du déplacement forcé pour faire une petite fugue dans le Midi. Marthe, priée pour être de la partie, avait préféré venir passer quelques semaines chez sa sœur, dont elle s'ennuyait ferme, et où elle espérait ne pas gêner le jeune ménage.

— Ce voyage fera beaucoup de bien à maman qui n'a pas bonne mine, ajouta Marthe; il causera un grand plaisir au commandant, qui aura maman à lui tout seul, et à moi il va me procurer celui de me réjouir de votre bonheur en le vivant un peu.

— Vous avez bien fait de venir, ma chère Marthe, dit Émile avec son affectueuse gravité. Ce sera une joie, pour Linette et pour moi, de vous avoir chez nous... Mais je vous laisse, rentrez bien vite toutes deux : je vous rejoindrai à midi et demi.

Et, après avoir installé les deux sœurs et le menu bagage de la voyageuse dans une voiture, il les quitta et s'en revint à son bureau. Le déjeuner qui suivit fut d'une délicieuse et joyeuse intimité. La vieille Claire s'était surpassée, et Linette était fière de se montrer à Marthe dans sa nouvelle dignité de maîtresse de maison.

— Je trouve Linette un peu pâlie, confia Marthe à son beau-frère, dans un moment de tête à tête. Elle n'a pas été souffrante?

— Linette s'est un peu surmenée ces jours-ci, répondit Bréval. Elle a été bouleversée par la maladie du père Jacquemain, qui l'a obligée à sortir de ses habitudes.

Et comme Linette revenait, et que Marthe

s'étonnait et questionnait, la jeune femme lui conta les événements des jours précédents, sans parler cependant de l'incident des lettres... Un regard échangé avec son mari l'assura de sa complète discrétion...

Après le départ de Bréval, Linette fit avec une joie d'enfant les honneurs de son home à sa sœur. Elles finirent la visite domiciliaire par un temps de repos dans le petit salon lumineux et fleuri, d'où la vue se perdait sur l'infini des flots.

— Allons, chérie, je suis heureuse de constater que tu es une petite madame bien gâtée, et, ce qui vaut mieux encore, bien aimée... Je le voyais bien par tes lettres, mais je ne m'imaginai pas encore ton bonheur aussi profond que je le juge *de visu*...

« Heureuse Linette, va... soupira-t-elle mi-souriante, mi-émue...

— Oui, bien heureuse, répéta Linette avec une gravité soudaine, et mon plus cher désir serait de te voir le même bonheur, ma grande sœur chérie...

— Oh ! moi, répondit Marthe, mélancoliquement, avec un petit sourire un peu triste, je n'ai pas ta beauté, ma chérie... On ne me remarque pas, et je risque fort de rester vieille fille, vois-tu !

— Non, Marthe, tu verras, je te trouverai bien un mari digne de toi, et je trouverais mon bonheur bien meilleur encore, si je pouvais te voir en possession d'un mari aussi délicat, aussi tendre que mon Émile... Mais, en attendant, profitons du beau soleil; allons nous habiller pour faire un tour le long de la mer. Nous

pourrons, si tu veux, pousser une pointe jusqu'à la villa. Cela me fera plaisir de revoir avec toi, chérie, notre chambre et tous les coins où sont restés enfermés tant de souvenirs de l'été.

— Mais, répliqua Marthe, ne voulais-tu pas aller à Harfleur?

— Tant pis, le père Jacquemain attendra bien un jour... Nous irons demain : je veux que cette première journée du revoir ne soit que bonheur, et qu'aucune émotion pénible ne marque pour toi tes premières heures chez nous... et puis, ajouta-t-elle en aparté, j'ai bien gagné une journée de vacances...

Tout en fumant son cigare dans le cher petit salon, où la veille au soir, à la même heure, s'était passée la scène cruelle, Émile songeait, l'âme apaisée et joyeuse, bercée au babil rieur des deux sœurs... On lui avait raconté, pendant le dîner, le compte rendu de l'après-midi, la visite à la maison familiale, la bonne promenade dans les sentiers de la falaise, le projet d'aller à Harfleur le lendemain... Le jeune mari, pensant à cette visite, se fit cette réflexion très juste : des relations vont forcément se renouer entre les Niel et nous... Marthe et sa sœur vont avoir un réel plaisir à retrouver M^{me} Niel, à causer du passé, des amies d'autrefois... Cette grand'mère délicieusement fine et tendre serait une précieuse amie pour ma jeune et impulsive Linette, à laquelle manque encore une maternelle direction... Mais, pour que ces relations soient possibles pour l'une comme pour l'autre, il faut que cessent, du côté Niel, du côté de Maurice spécialement, ces sentiments de révolte méprisante... Il faudrait, par conséquent,

qu'il soit mis au courant de l'innocence de ma femme au sujet d'une tentative qu'elle a ignorée. Ce jeune homme me paraît un rêveur, un esprit romanesque, mais sain et honnête... Qui sait s'il n'aime pas dans Linette un simple idéal de jeunesse, fait de souvenirs du passé, d'un rêve de poète?... Linette, la femme d'un autre, ne peut plus incarner ce rêve. Il me semble qu'une franche situation serait préférable à l'état de choses actuel... Je disculperai Linette, je le lui dois, à cette chère petite, pour sa franchise et ses regrets... et devant une loyale amitié offerte, une reprise des affectueuses relations d'autrefois, la rancune de ce jeune homme tiendrait-elle longtemps?... Quant à Linette, je crois que je n'ai rien à craindre de ce revoir. Elle m'aime profondément, et j'ai confiance en sa lumineuse sincérité... En tout cas, je préfère lutter contre un rival connu que de batailler dans l'obscurité contre un souvenir irréel paré de tous les prestiges d'une imagination juvénile.

« J'ai jugé ce garçon intelligent et probe. Ce différend réglé, sûr de la tendresse de ma femme, pourquoi l'ancienne habitude des réunions presque familiales d'autrefois ne ressusciterait-elle pas entre nous et les Niel? Linette aurait beaucoup à y gagner, car elle est bien seule, sans famille ici, loin de sa mère et de sa sœur aînée... Le séjour de Marthe, les allées et venues forcées à Harfleur seraient l'occasion toute trouvée de ce rapprochement. Et puis Marthe, parée comme Linette de tout le charme d'un passé commun, Marthe libre, est bien séduisante avec sa douceur sérieuse, son intelligence rare, son dévouement effacé et tendre... C'est tout à fait la

femme qu'il faudrait à ce jeune ingénieur, timide et sensible... Qui sait?...

« Décidément j'irai voir ce Maurice Niel...

Dès le lendemain matin, Bréval, ayant pour habitude de ne jamais laisser sans effet rapide une décision prise, se rendit à l'usine où travaillait le jeune ingénieur, et le fit demander.

En voyant le nom de Bréval sur la carte qu'on lui présentait, Maurice Niel eut un mouvement de retraite et chercha tout d'abord un prétexte pour se dérober.

Mais, réfléchissant à ce qu'aurait de malhonnête ce procédé vis-à-vis d'un homme qui se dérangeait pour venir jusqu'à lui, certainement pour une raison grave, il se ravisa, et évoquant, malgré lui, la virile et sympathique physionomie de Bréval, il donna l'ordre de faire entrer dans son cabinet...

Bréval vint à lui, simplement, non comme un rival triomphant, mais comme un aîné offrant l'appui de son expérience et de la connaissance des faits. Il sut trouver des mots adroits dans leur franchise émue, il sut faire appel aux sentiments élevés d'une nature qu'il avait bien jugée droite et délicate à la fois. Le jeune ingénieur, très troublé au récit de l'émoi de Linette découvrant les lettres qui la justifiaient, ne sut pas qu'elle avait voulu l'en prévenir elle-même...

Il admira la loyauté de Bréval, et, très touché de l'estime que sa démarche lui prouvait, il sentit fondre en lui tout vestige d'animosité contre le « mari de Linette ».

Avec la spontanéité des très jeunes lorsqu'ils sont épris d'idéal, il conçut à l'instant pour

Bréval une de ces chaudes amitiés d'homme faite d'admiration affectueuse, de respect et d'un désir ardent d'en être digne... Il voulait répondre à la confiance de Bréval par une conduite chevaleresque; le cœur gonflé d'une généreuse émulation, il pria le mari de Linette d'avoir foi en lui, de croire à son amitié... Il verrait dorénavant en lui un aîné dont il serait heureux de suivre les conseils, et apprenant au cours de la conversation l'arrivée de Marthe, il demanda à Bréval de bien vouloir venir voir sa grand'mère avec les deux sœurs, qu'il considérerait désormais comme deux fidèles et précieuses amies d'enfance...

Cordialement, Bréval promit, et les deux hommes se séparèrent, également émus, ayant posé les bases d'une solide et sincère amitié.

XVIII

Le lendemain, après le déjeuner du jeune tric familial, comme disait Linette, et le départ du maître de maison pour son bureau, les deux sœurs se décidèrent à se rendre à Harfleur pour la double visite à Jacquemain et à M^{me} Niel. Linette avait hâte de rassurer la pauvre grand'mère sur les suites possibles de la scène qui

avait eu lieu dans la calme petite maison, et de lui communiquer la ligne de conduite adoptée par elle et son mari...

Bréval n'avait pas parlé à sa femme de sa démarche du matin. Il voulait éviter tout rappel de l'incident, clos à présent, et, délicatement, se fiant à la loyauté des intéressés, il préférait laisser les événements se dérouler d'eux-mêmes, sans faire état de son intervention.

Les deux sœurs trouvèrent le malade toujours dans la même exaltation inquiétante : craintes perpétuelles, alarmes soudaines; son esprit ne connaissait pas le repos, et, pantelant, hagard, prisonnier de cette immobilité terrible de la paralysie, il s'affaiblissait de jour en jour. Aucun parent, aucun ami, sauf les Bréval et les Niel, ne venait à son chevet...

Il ne reconnut pas Marthe; seule, Linette eut l'air d'attirer son attention. Elle le calma par de douces paroles, l'assura que tout était en règle dans ses papiers, qu'il n'y avait plus rien à craindre pour lui... Il regardait Linette d'un air soupçonneux et peureux, mais il ne pouvait plus articuler une parole : c'étaient des gémissements indistincts et pénibles.

La garde en était lassée, et Linette dut promettre une gratification supplémentaire pour qu'elle restât à son poste jusqu'à la fin... Attristées de cet abandon moral, Marthe et Linette sortirent de la maison, échevées du désordre qui s'y affichait du haut en bas... Foyer sans principes où allait se terminer, de la plus déplorable des fins, dans l'angoisse hallucinante d'un châtement proche, entre des mains mercenaires, une vie sans dignité, inutile tou-

jours, et qui avait pu même être malfaisante à ses heures...

Confusément, Linette et sa sœur sentaient que la main de Dieu s'étendait sur ce logis, et que le châtement commençait pour le malheureux, juste tribut de ses exactions et de ses délicatesses...

Linette, qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur l'honnêteté de l'usurier, lui pardonnait, pour sa part, largement.

— Il faut qu'il ait le plus de pardons possible, songeait Linette; il me semble qu'ainsi le poids de ses fautes en sera allégé... Mais ce pauvre Maurice, lui, pardonnerait-il, s'il savait?... Mais il ne saura jamais... J'aurais été bien heureuse pourtant, s'il ne m'avait pas gardé rancune... Enfin, c'est un sacrifice que je fais comme pénitence... acheva-t-elle mentalement, en soupirant...

Tout absorbées dans leurs pensées, les deux sœurs arrivèrent devant la demeure de M^{me} Niel.

Celle-ci les accueillit avec sa grâce habituelle, mais sur sa physionomie Linette remarqua un étonnement inquiet... Elle s'occupa beaucoup de Marthe, la questionna sur sa mère, sur le motif de son séjour... Elle n'osait trop regarder Linette... Depuis le moment où cette enfant terrible l'avait quittée sur ces paroles menaçantes : « C'est donc moi qui lui apprendrai la vérité », la pauvre grand'mère avait passé par bien des angoisses; ses appréhensions étaient telles qu'un malaise nerveux l'avait saisie le soir même de la scène... Maurice, très inquiet d'une indisposition dont il ne soupçonnait pas la cause, avait fait venir le docteur, qui l'avait rassuré un peu; mais, ne pouvant re-

venir déjeuner ce matin-là, il avait promis à sa grand'mère de rentrer très tôt dans l'après-midi... Nouvelle angoisse pour M^{me} Niel, qui prévoyait un conflit...

La conversation, difficile au début, s'anima bientôt, grâce à l'amabilité de la Parisienne, à la sereine aisance de Linette, qui stupéfiait M^{me} Niel, et au plaisir évident et réciproque que trouvaient ces vieilles amies à causer d'autrefois, en remuant de chers souvenirs d'enfance... Linette s'isola un instant avec la chère grand'mère, et, comme celle-ci la regardait, anxieuse, et la questionnait du regard, elle lui répondit avec un bon sourire ému :

— Soyez tranquille, chère Madame. J'ai compris que votre conseil était le bon; Maurice ne saura rien par moi, et mon mari sait tout...

La grand'mère, toute tremblante de joie, eut vers Linette un élan maternel de reconnaissance...

— C'est bien, cela, ma chérie, le Bon Dieu vous bénira...

Linette, souriante, répondit, en embrassant sa vieille amie :

— C'est déjà fait, allez, chère Madame. N'est-ce pas une bénédiction incomparable, quand on est une folle et indomptable petite Linette, d'avoir un mari aussi bon, aussi sage et tendre que le mien?

M^{me} Niel sourit finement et avoua à la jeune femme que M. Bréval avait fait sa conquête dès leur première rencontre, et, très heureuse de la tournure qu'avaient prise les événements, elle remercia, en une muette oraison, le Ciel d'avoir exaucé ses prières...

Quelques instants après Maurice parut au sa-

lon, l'air allégé et souriant... Reprise de craintes en le voyant s'avancer vers les visiteuses M^{me} Niel eut une nouvelle surprise...

Au lieu de la physionomie froidement hostile de la première rencontre au chevet du paralytique, le jeune homme eut pour M^{me} Bréval un regard ému, mais aussi franchement affectueux pour elle que pour Marthe.

— C'est miraculeux, songeait la vieille dame, interloquée...

Elle entraîna, craignant une impression de gêne dans le petit cercle, tout le groupe vers la salle à manger où elle voulait offrir quelques friandises à la jeunesse.

Maurice retint, à son tour, un peu en arrière, la jeune femme et lui dit, à voix basse :

— Pardonnez-moi mes méchantes paroles d'hier, Linette; je sais que vous ne m'avez pas trahi, et je serais heureux de conserver notre bonne amitié d'autrefois en y joignant celle, toute nouvelle, de votre cher mari...

Et, comme Linette, abasourdie cette fois, elle aussi, le regardait, très émue, sans comprendre, il ajouta :

— J'ai eu une très douce joie, ce matin, Linette. M. Bréval est venu me voir; il m'a confié votre découverte des deux lettres chez le père Jacquemain, le vieux filou... Comme vous avez bien fait de vous confier à votre mari... Il m'a jugé digne de la confiance... Je suis fier de cette marque d'estime de sa part, Linette... Je crois que j'aurai bientôt, pour lui, presque autant d'amitié que pour ma petite amie d'enfance... conclut-il en entraînant la jeune femme vers la salle à manger où on les réclamait...

— Merci de vos bonnes paroles, Maurice, murmura Linette, vous n'aurez jamais de meilleurs amis que mon ihari et moi...

Linette était si émue qu'elle retenait à peine ses larmes...

— Ce cher Émile, pensait-elle. Il a toutes les délicatesses et toutes les tendresses possibles... Il n'avait pas voulu la voir en butte à la malveillance et à la rancune de Maurice... Avertissant le jeune homme de la manœuvre perfide, il avait caché, pour ne pas la compromettre, elle, le mouvement que lui avait dicté sa révolte... Comme tout était bien ainsi !... Elle retrouvait deux amitiés perdues, et elle gardait, amplifié, magnifié, son amour pour son Émile...

La journée parut courte à tous. M^{mo} Niel ne se lassait pas de questionner Marthe sur sa chère maman, sur son remariage, sur le commandant; elle avait toujours souffert de l'éloignement de ses amies, de leur silence... Marthe expliquait leur misère, les luttes de M^{mo} Lesueur à Paris, sa sauvagerie et son désir de rompre avec les témoins de ses jours heureux... Puis, les lettres s'espaçant, la rancune, la crainte que son second mariage ne fût critiqué... Bref, tout un concours de circonstances, écartant les uns des autres des amis pourtant tous fidèles...

Maurice écoutait Marthe et regardait Linette...

Il finissait par les confondre toutes deux dans une douce rêverie, évocation des rêves du passé, dans ce cadre vieilli, où rien n'avait changé... La voix charmante et attendrie de la sérieuse Marthe avait cependant gagné des intonations chaudes et vibrantes, qu'elle n'avait pas autrefois... Il la regarda plus attentive-

ment; comme elle avait des yeux profonds, elle aussi... Ils n'avaient pas la couleur de ceux de Linette, mais ils en avaient la flamme ardente et contenue... Pauvre petite amie... Comme elle avait souffert des chagrins de sa mère... Avec quel tact elle parlait du commandant... Petite créature de dévouement, s'oubliant toute...

Tout d'un coup Linette regarda sa montre... et sursauta :

— Oh ! Marthe, que va penser Émile ? A quelle heure allons-nous rentrer ? Vite, chère madame Niel, mettez-nous dehors... Nous reviendrons vous dire un petit bonjour demain, car il faut que je finisse de trier les papiers du vilain Jacquemain... Vous voulez bien de nous, souvent, très souvent ? fit-elle câlinement, en embrassant sa vieille amie retrouvée.

— Mes chères petites filles, répondit la grand'mère, c'est un jour de bonheur que celui-ci, pour moi... Il y a bien longtemps que je n'ai ressenti une pareille joie, Maurice; je me sens tout à fait guérie, vois, mon enfant.

Et la bonne M^{me} Niel montrait son visage rasséréné à son fils, en coulant un regard complice et reconnaissant à Linette...

Il fut convenu qu'on se reverrait souvent et qu'on réorganiserait, comme autrefois, les bonnes journées de réunion familiale, tantôt à Harfleur, tantôt chez Linette, le dimanche de préférence, pour que le mari de Linette et Maurice puissent en être...

Tout naturellement ainsi, les relations reprirent entre les deux familles.

Les Niel vinrent passer un dimanche chez Linette, et ce fut une journée charmante. Linette, très à l'aise dans ses fonctions de maîtresse de

maison, tenait à prouver à son mari qu'elle avait tout oublié du passé et que seul son amour actuel, si profond, si heureux, emplissait sa vie pour toujours. Elle fut gaie, riieuse, spirituelle; Marthe, placée près de M^{mo} Niel, avait pour elle des attentions délicates qui comblaient de joie la pauvre grand'mère, peu habituée à ces câlineries féminines. Maurice était ravi de causer avec Bréval dont il admirait l'intelligence et la hauteur de vues.

Il n'avait jamais connu, pas plus que Bréval d'ailleurs, les douceurs de la vie familiale, l'intimité affectueuse entre frères et sœurs. Dans son adolescence rêveuse et solitaire, seules, son amitié pour Linette, ses visites chez M^{mo} Lesueur, avaient mis une note jeune et gaie au fcyer dévasté où sa grand'mère restait son unique protection...

Il se sentait en confiance, osant se raconter, parler de ses projets, de ses chances d'avenir, de ses opinions, à ce grand ami discret et affectueux qui le questionnait avec intérêt sur sa vie intérieure.

Quant à Bréval, c'était pour lui un plaisir nouveau et rempli de charmes que ces épanchements d'un être jeune et confiant, ces viriles confidences quêtant une approbation... Il lui semblait avoir découvert un jeune frère, et cette impression lui était très douce...

Les deux sœurs, également affectueuses et heureuses d'avoir retrouvé une si bonne et fidèle amitié, jouissaient pleinement de cette intimité, qui leur rappelait l'heureux temps où le père chéri vivait encore...

Ce fut un si bon iour de détente joyeuse que

ce dimanche qu'on se promet de recommencer, le dimanche suivant, à Harfleur...

Et ainsi, de semaine en semaine, l'intimité se fit plus familière, plus tendre entre tous. Linette s'absorbait bien souvent dans de longues conversations particulières avec M^{me} Niel, lui demandant des conseils, des précisions, au sujet d'un grand espoir qui la faisait grave et radieuse, et qui rendait son mari plus tendrement attentionné que jamais auprès d'elle...

De ce fait, Marthe et Maurice se trouvaient souvent en tête à tête; la jeune fille, dans ce milieu paisible et affectueux, s'épanouissait, retrouvait sa gaieté, causant sans timidité, laissant voir l'exquise qualité de sa nature tendre et réservée.

Maurice, sans s'en apercevoir, venait à tout lui confier, à la consulter sur ses projets d'avenir; il ne s'occupait plus guère de Linette. Linette, mariée, future maman, tout occupée de ses soucis domestiques, ne lui rappelait plus que vaguement la charmante enfant dont il avait rêvé longtemps; il reportait, petit à petit, inconsciemment, sa romanesque tendresse sur Marthe, à laquelle les mêmes souvenirs le rattachaient, en qui il devinait, sous ses jolies manières posées et sérieuses, une secrète souffrance de n'être pas encore aimée, elle, comme sa sœur...

Un désir de jour en jour plus vif de l'égayer, de la choyer, le trompait encore sur ses vrais sentiments, tandis que Marthe, plus avertie et plus secrète, cachait à tous, sous l'apparence d'un filial dévouement à la grand'mère, d'une fraternelle amitié pour le petit-fils, un amour tremblant d'être découvert.

Linette et son mari, tout en causant avec M^{mo} Niel, s'apercevaient tous deux de cette évolution... Bréval, par délicatesse envers sa femme, attendait qu'elle lui en parlât la première. Il ne voulait pas qu'elle pût croire à un désir de sa part de voir Maurice amoureux pour détruire ses craintes de mari... Mais la petite madame spontanée et sincère qu'était notre Line ne tarda pas à confier ses judicieuses remarques à son époux :

— Le plus drôle, disait-elle en riant, c'est qu'ils ne s'en doutent seulement pas, je crois bien...

Et elle résolut d'intervenir dès que l'occasion s'en présenterait.

Sur ces entrefaites, une lettre de M^{mo} Dumont vint troubler la douce vie d'un autrefois retrouvé, qui durait depuis plus d'un mois, en réclamant le retour de sa fille au foyer parisien.

A la lecture de cette prière pourtant attendue et inévitable, Marthe, la sage Marthe éclata en sanglots... Tandis que Linette la consolait dans ses bras, Émile, un petit sourire amusé au coin des lèvres, l'assurait qu'elle pourrait revenir aussi souvent qu'elle le désirerait, dans leur nid fraternel, qu'il était très touché de constater l'attachement de sa grande sœur...

Mais Linette, lui faisant la moue, compatissante, se promit de brusquer les événements et de ne pas laisser partir sa chère Marthe sans assurer la paix de son cœur...

Elle écrivit à M^{mo} Niel la fâcheuse nouvelle, en lui annonçant la visite d'adieu de Marthe pour le lendemain après midi... C'était

intentionnellement qu'elle avait prévenu la grand'mère, non dans la crainte de la manquer (M^{me} Niel ne s'absentait jamais), mais elle voulait voir si Maurice, prévenu, s'arrangerait pour être présent à cet adieu...

Linette et sa sœur trouvèrent, selon les prévisions optimistes de la cadette, M^{me} Niel et Maurice, attristés, qui les attendaient...

— Quel chagrin de vous voir partir, ma bonne petite Marthe, dit l'aïeule; je m'étais si bien habituée à vos chères visites, à vos affectueuses prévenances... Quel vide va me faire votre départ... !

— Vous aurez Linette, Madame, reprit Marthe en soupirant, de sa voix résignée...

— Mais Linette n'est plus autant à nous, maintenant, répliqua Maurice, et puis ce n'est pas vous, Marthe, mon amie...

Et il l'entraîna vers la bibliothèque, sous prétexte de lui choisir un volume pour le voyage...

En réalité, il éprouvait un tel déchirement, à la pensée du départ de la jeune fille, qu'il comprenait soudain toute la place qu'elle occupait dans son cœur... Il n'osait parler pourtant; mais Marthe, levant les yeux sur le visage de son ami, fut frappée de l'intensité douloureuse de son expression... Elle ne put s'empêcher de murmurer :

— Maurice, ne me regardez pas ainsi de votre regard nostalgique, vous m'enlevez tout mon courage...

— La nostalgie du bonheur que je ne connaîtrai jamais..., répliqua Maurice mélancoliquement...

— Que chantez-vous là? interrompit la voix

attendrie de Linette, qui s'était approchée avec M^{me} Niel, sans que les deux jeunes gens s'en soient aperçus... Le bonheur... mais, Maurice, ne voyez-vous pas qu'il est là, à votre portée? Vous êtes deux qui frémissez à son approche, et qui n'osez le saisir...

— Oh! Linette, fit Marthe bouleversée, cachant son visage entre ses mains, tais-toi...

Mais, mutine, sans prendre garde à l'émoi de sa grande, la jeune femme continua :

— Regardez, madame Niel, quel gentil couple de fiancés ils feront, quand ils auront compris que Linette a raison...

Et comme Maurice, prenant la main de Marthe, et l'attirant à lui, disait :

— Est-ce vrai, ma grande amie retrouvée, que vous vouliez bien vous charger du bonheur de ce pauvre Maurice?

Marthe, osant enfin permettre à son amour de vivre, cet amour qu'elle avait étouffé d'abord par tendresse fraternelle, par pudeur ensuite, Marthe appuya sa petite tête sérieuse contre l'épaule de l'ami de toujours... Puis elle s'arracha à cette étreinte qui était un aveu et une promesse, courut à Linette, et l'embrassant de toute son âme, elle murmura, ne sachant pas dire si juste :

— C'est à toi, ma petite sœur chérie, que nous devons notre bonheur...

Et quand, le soir, à son retour du travail, Émile apprit de Linette qui le guettait, toute vibrante encore de l'émotion de cette journée, le grand événement, il attira doucement à lui sa chère femme si entièrement sienne dans leur union bénie, et lui dit gravement, presque religieusement :

— Je n'ai pas eu besoin de cette preuve, tu le sais, mon cher trésor, pour croire en toi, mais vois : par ta confiance en moi dans l'épreuve qui te fut douloureuse, par ta sincérité obéissante, tu as sauvé notre amour en péril, et par des chemins détournés tu as été l'instrument du bonheur de ta sœur... Un lâche méfait tramé dans l'ombre est devenu, grâce à ma loyale Linette, semeur d'humains bonheurs; trahison et méchanceté ont engendré confiance et amour... Car, souviens-t'en, ma Line adorée, ceux qui savent accueillir l'épreuve nécessaire en tirent des fruits merveilleux de réconfort et de joie.

FIN

*Le prochain roman (n° 196) à paraître
dans la Collection "STELLA":*

L'Appel à l'Inconnue

par

VICTOR FÉLI

Cinq heures du soir. Nuit close. Un vent glacé, une brume mêlée de grésil. Sur terre, de la boue gluante et noire; dans le ciel, des ténèbres opaques. Les boulevards et les rues de Paris fourmillent de piétons, de tramways, d'autos, de fiacres. C'est un bruit formidable et incessant de claquements, beuglements, tous les moyens dont disposent les wattmen, les chauffeurs, les cochers pour prévenir la foule de s'écarter au-devant des puissantes machines ou de l'humble *Cocotte*, dont l'œil atone contemple, sans émoi, ce brouhaha qu'elle connaît trop pour s'en étonner.

Au croisement du boulevard Haussmann et du boulevard Malesherbes, place Saint-Augustin, un encombrement inouï a interrompu la circulation. C'est un grouillement de piétons qui se glissent à travers la masse des véhicules immobilisés, au risque d'être cent fois écrasés. Les uns rient, les autres grommellent. Quelques disputes s'ébauchent, des poings se lèvent, et les termes de profond mépris, si familiers aux oreilles parisiennes qu'ils en sont devenus presque traditionnels, s'échangent, de sièges de voitures à capots de taxis, repris, parfois, par l'incorrigible batailleur qu'est l'ouvrier ou le gavroche, qui déambule en sirotant, au milieu de ce chaos. Les agents se multiplient, donnent des ordres, s'affairent, in-

L'APPEL A L'INCONNUE

terpellés par les groupes gouailleurs massés au bord des « refuges » ou des trottoirs; mais une impression de gaieté se dégage de tout ce remous. C'est le Premier Janvier, soir de fête, heure joyeuse. Les passants ont les bras chargés de paquets, et, si Asmodée faisait en ce moment son vilain métier de curieux, au-dessus de Paris, il ne verrait que réunions élégantes ou familiales, bouquets et cadeaux offerts et reçus.

Dans l'énorme « embarras de voitures », selon l'expression populaire, un modeste fiacre demeurerait stationnaire comme tant d'autres. Il était attelé du légendaire vieux cheval « flanqué, haut sur pattes, poussif et inerte, arrivé enfin à cette ultime période de sa vie où le fouet n'amène plus sur son cuir tanné qu'un léger frisson. A cet instant, il dormait d'un œil malgré les bruits invraisemblables. Sur le siège, le cocher corpulent, dont le nez rubicond émerge sous un tromblon de cuir fané, au-dessus d'un col de fourrure pelée, le dos arrondi dans sa pelisse de drap verdâtre aux boutons brillants, type classique et presque disparu de l'automédon qui régna sur Paris pendant un demi-siècle. A l'intérieur, un seul voyageur; un homme de trente-six ans, l'ingénieur André Bersacq. Il a baissé la glace de la portière et suit, d'un œil amusé, le fourmillement qui s'étend autour de lui.

— Ah! que c'est bien mon vieux Paris! se dit-il, avec le sentiment de tendresse que l'on éprouve en retrouvant « les pas connus ou la voix d'un ami ». André tendrait la main volontiers à ces gens qui frôlent sa voiture en passant; il rit des interpellations impertinentes adressées à son conducteur, lequel répond sans aménité; il regarde avec intérêt le magasin de Potin qui flamboie, l'église Saint-Augustin qu'il ne peut que deviner dans la brume épaisse.

Cependant la circulation s'organise; des alignements réguliers s'étendent de place en place; des files interminables de véhicules s'ébranlent en bon ordre dans toutes les directions et la voiture d'André monte le boulevard Malesherbes vers le quartier Monceau.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, tales, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 195. * Collection STELLA * 15 avril 1928

La Collection " STELLA " est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA " constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. . . 18 francs. — Étranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. . . 30 francs. — Étranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

* * * * *